

8



H. 8

S-3.D.36



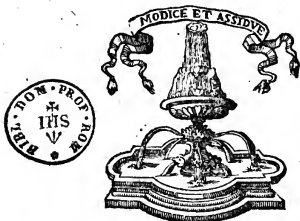


HISTOIRE
DU MINISTÈRE
DU CARDINAL
XIMENEZ,
ARCHEVESQUE DE TOLEDE
ET REGENT D'ESPAGNE.

*Par M' DE MARSOLIER, Chanoine de
l'Eglise Cathedrale d'Uzès.*

NOUVELLE EDITION

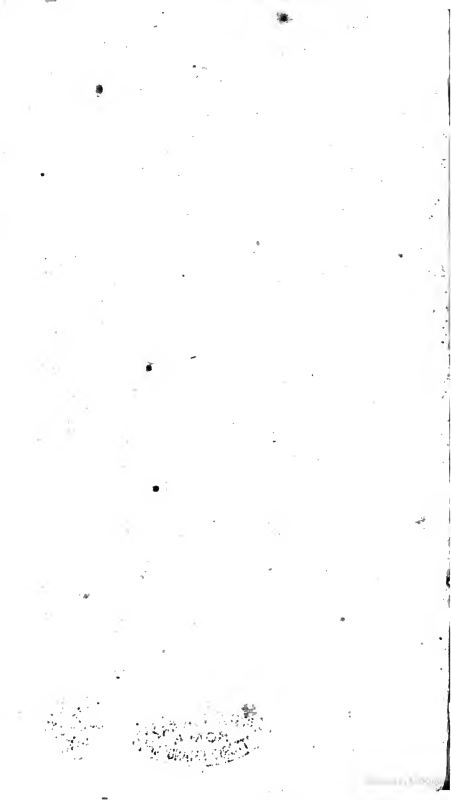
Corrigée & augmentée par l'Auteur,
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez GREGOIRE DUPUIS, rue S. Jacques,
à la Fontaine d'or.

M. DCCIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.







S O M M A I R E

D U

QUATRIÈME LIVRE.

Départ de l'Archiduc : l'Archiduchesse reste en Espagne. L'Archiduc en passant par la France conclut avec Louis XII. un traité, touchant le Royaume de Naples, en qualité de Plenipotentiaire de Ferdinand. Ce Prince le désavoue. Cette perfidie conte le Royaume de Naples aux François. L'Archiduc rompt publiquement avec Ferdinand, & s'en venge dans la suite. L'Archiduchesse accouche de Ferdinand, frere de Charlequint : Elle le laisse en Espagne & va rejoindre l'Archiduc dans les Pays-bas. Nouveaux démêlez de Ximenez avec le Chapitre de Toledo. Il envoie des députez à la Reine. Sage conduite des députez. La Reine se déclare pour le Chapitre. Ximenez part pour Toledo. Adresse & conduite de l'Archevêque. Son ac-

Tom. II.

A ij



commolement avec le Chapitre. Charitez de Ximenez. Il part pour Alcala. Il y fait bâtir deux fameux Monastères de filles. Motifs qui le portent à ces deux entreprises. Reglemens faits pour l'un de ces Monasteres si semblables à ceux de S. Cyr, qu'il sembleroit qu'il lui y ait servi de modele. Ximenez fait imprimer l'Office Mozarabique, ou l'ancien Office des Eglises d'Espagne. Reflexions sur cet Office. Mort de la Reine Isabelle. Son Testament par lequel Elle declare Ximenez son exécuteur Testamentaire. Il se rend auprès du Roy. Ferdinand quitte la qualité de Roy de Castille, & prend celle d'Administrateur de cette Couronne, pendant le bas-âge de Charles quint. Jean Manuel va trouver l'Archiduc pour l'informer de ce qui se passe en Espagne. Il lui persuade que le Testament de la Reine est supposé. Ferdinand par le conseil de Ximenez lui envoie des Ambassadeurs pour lui persuader le contraire. Discours du Chancelier de Brabant, par lequel il prouve la supposition du Testament. L'Archiduc prend la qualité de Roy de Castille. Dangerouse intrigue de Conchillo, l'un des Ambassadeurs de Ferdinand. L'Archiduc le fait arrêter. La nouvelle en estant portée en Castille, jette Ferdinand dans un embarras dont Ximenez le tire avec sa fermeté ordinaire. Il traite les Ambassadeurs de l'Archiduc avec la dernière hauteur. Conchillo est

délivré. L'Archiduc & l'Archiduchesse arrivent en Espagne. Ferdinand va au devant d'eux. Il est abandonné de tous les Grands, à la réserve de Ximenez & du Duc D'Alve. L'Archiduc évite sa rencontre. Ximenez le va trouver & le couronne Roy de Castille. Il travaille en vain à l'accommoder avec Ferdinand. Le nouveau Roy de Castille prévenu par Jean Manuel, rejette toute sorte d'accommodement. Ximenez obtient enfin une entrevue à des conditions tout à fait honteuses à Ferdinand, mais sans fruit. Ximenez en obtient une seconde & accommode les deux Rois. Ferdinand se retire en Arragon. Philippe I. commence à Regner en Castille. Son estime pour l'Archevesque. Trait hardi de Ximenez. Il entreprend de détruire Jean Manuel, mais la mort précipitée de Philippe l'en empêche. La Reine en est si affligée qu'elle en perd l'esprit pour ne le plus recouvrer, pendant les cinquante années qu'elle survécut au Roy. Les Etats de Castille s'assemblent. Jean Manuel brigue l'administration de la Castille pour l'Empereur Maximilien, grand pere de Charlequint. Ximenez la brigue pour Ferdinand, ayeul maternel du mesme Prince, & l'emporte sur Jean Manuel. Ximenez envoie à Ferdinand l'Acte de son election à l'administration de la Cas-

6 Sommaire du Livre IV.

*tille. Ximenez est choisi pour gouverner la
Castille pendant l'absence de Ferdinand.
Troubles qui arrivent pendant son gouver-
nement. Conduite de Ximenez.*





HISTOIRE
 DU MINISTÈRE
 DU CARDINAL
 XIMENEZ,
 ARCHEVÊQUE DE TOLEDE
 ET
 REGENT D'ESPAGNE.

LIVRE QUATRIÈME.

XIMENEZ s'occupoit à To-
 lede de la manière qu'on vient
 de raconter, pendant qu'on
 préparoit toutes choses à Sa-
 ragosse pour y reconnoître les Archiducs
 en qualité d'héritiers présomptifs d'Arra-
 gon. Toutes choses étant prestes, ils par-
 riront de Toledé pour s'y rendre. Xime-
 nez les accompagna jusques à Alcalá; il
 y resta pour y disposer toutes choses pour
 l'hiver que les Archiducs avoient fait des-

sein d'y passer avec la Reine Catholique.

Mais la jalousie de Ferdinand ne le permit pas à l'Archiduc. Il estoit le Prince de son siècle le mieux fait & le plus affable ; peut-estre mesme eut-il eu trop de cette dernière qualité pour les Espagnols, qui estiment la gravité sur toutes choses, si les conseils de Jean Manuel, qui connoissoit mieux que personne le génie de sa Nation, ne l'eussent obligé de la réduire dans ce juste temperament, qui fait aimer les Princes sans les exposer au mépris de leurs Sujets. Ces deux qualitez, jointes à une liberalité qui alloit quelquefois jusqu'à la profusion, l'avoient fait si généralement aimer des Grands & des peuples de la Castille, que le soupçonneux Ferdinand ne fut pas long-temps sans s'appercevoir qu'il ne lui seroit pas possible de le décréditer, comme il en avoit eu dessein. Il apprehenda qu'il ne lui en arrivast autant dans l'Arragon ; & cette crainte agit si fortement sur lui, que les Etats ne furent pas plustost congédiez, qu'il le pressa de s'en retourner en Flandre.

La Reine Catholique estoit d'avis qu'il attendit que l'Archiduchesse fut accouchée pour la remener avec lui, comme elle le souhaitoit passionnément ; mais

Ferdinand ne rabatit rien de ses sollicitations ; & comme il avoit soin de mettre toujours autant qu'il pouvoit les apparences de son costé , il prit un prétexte qui ne pouvoit estre plus specieux ; ce fut la commission de negocier à Blois , en chemin faisant , avec le Roy de France un accommodement sur le différend arrivé entre les François & les Espagnols pour le partage du Royaume de Naples.

Il ne falloit pas moins pour l'exécuter qu'un Prince qui appartint d'aussi-près au Roy Catholique , & dont la sincerité & la bonne foy fussent aussi connues à Loüis XII. que l'estoit celle de l'Archiduc , pour rétablir la confiance que les perfidies de Ferdinand , si souvent réitérées , avoient absolument détruite.

L'Archiduc de son costé s'en chargea d'autant plus volontiers qu'il estoit persuadé qu'il ne pouvoit manquer à la parole qu'il avoit donnée à ses Sujets des Pays-bas d'y revenir au plustost , sans les porter à la sédition à laquelle ils n'avoient déjà d'eux-mesmes que trop de penchant. D'ailleurs l'extrême jalousie de l'Archiduchesse lui devenoit de jour en jour plus insupportable. Cette Princesse l'avoit aimé d'abord avec la passion du monde la plus forte. Six ans de mariage n'avoient

rien diminué de sa violence, non plus que de la jalousie qui l'avoit d'abord accompagnée. Comme l'Archiduc ne s'accommodoit ni de l'une ni de l'autre, il crut ne pouvoir s'en deffaire plus honnestement qu'en la laissant avec la Reine sa mere, sous prétexte que ses couches, dont le terme approchoit, ne lui permettoit pas de faire le voyage avec lui. A cette raison d'inclination s'en joignit une de politique. Il connoissoit assez son beaupere pour s'en deffier; & il s'en deffoit assez pour craindre que la Reine venant à mourir pendant son absence, il ne lui débauchât les Castillans. Il ne sçavoit qu'un remède à ce mal, qui estoit de laisser l'Archiduchesse en Espagne, pour retenir par sa presence les Peuples dans leur devoir.

Ces raisons firent que non seulement l'Archiduc ne se choqua pas des sollicitations continuelles de Ferdinand, mais qu'il hasta lui-mesme son voyage. Il partit trois jours avant la feste de Noël de l'an 1502. sans que ni l'hyver qui estoit des plus rigoureux, ni les larmes de sa femme fussent capables de le retenir.

Il ne fut pas plustost arrivé sur les frontières de France que le Roy Tres-Chretien & lui disputèrent de generosité. Le Roy envoya en Flandre huit des princi-

paux Seigneurs de sa Cour pour y servir d'ostage de la seureté de l'Archiduc pendant qu'il seroit en France, & l'Archiduc pour témoigner une entiere confiance à la bonne foy du Roy, ne l'eut pas plustost sçu qu'il écrivit qu'on les renvoyât. Il rencontra sa Majesté Tres-Chrestienne à Blois. La conformité d'humeur de ces deux Princes & leur amitié reciproque formerent entr'eux certe liaison étroite, dont on parlera dans la suite; de sorte qu'ils eurent bien-tost terminé tous les differends.

Le Traité fut conclu. Il portoit que Charles fils de Philippe âgé seulement de deux ans, épouserait Claude fille aînée de Sa Majesté; qu'elle auroit en dot le Royaume de Naples; que cependant le partage fait entre les deux Nations subsisteroit; que celle qui auroit pris quelque chose sur l'autre le restitueroit; & que les Terres qui estoient en débat, seroient mises en séquestre entre les mains de l'Archiduc.

Le Traité fut signé par l'Archiduc en qualité de Plénipotentiaire de Ferdinand. Les Ambassadeurs de ce Prince, qu'il avoit amenez, & qui avoient tout pouvoir conjointement avec lui, le signerent aussi & se soumirent à l'excommunication en

cas qu'il fust violé. Mais Ferdinand n'eut pas plutoſt appris que le Roy Tres-Chreſtien, ſur la foy du Traité, avoit congédié quatre mille hommes de renfort qu'il envoyoit au Duc de Nemours ; & que ſes Troupes au contraire venoient d'eſtre renforcées d'un ſecours de deux mille Allemans, qu'il leva le maſque, deſavoia ſon Gendre & ſe mocqua de la crédulité de Loüis. Cette perfidie fit perdre le Royaume de Naples aux François, qui eſtoient en eſtat d'en chaffer les Eſpagnols.

L'Archiduc ſe plaignit hautement de ce manquement de foy. Il n'oublia rien pour obliger ſon beau-pere à le reparer ; & ne l'ayant pu obtenir, il rompit hautement avec lui, s'unit plus étroitement qu'il n'avoit fait encore avec le Roy Tres-Chreſtien, & ſe vengea enfin de Ferdinand, de la maniere que l'on racontera cy-après.

Cependant l'Archiduchefſe qui eſtoit reſtée à Alcala avec la Reine Catholique, y accoucha heureuſement de Ferdinand ſon ſecond Fils, qui fut depuis Empereur, premier de ce nom. Ximenez prit occaſion de cette naiſſance pour demander deux graces à la Reine ; l'une fut l'exemption de toutes ſortes d'impôts pour la

Ville d'Alcala ; l'autre , une gratification sur le Domaine Royal de mille livres de rente pour l'Université de cette même Ville. Il les obtint toutes deux en considération du jeune Prince , & s'acquitt par là l'affection des habitans d'Alcala , dont il faisoit d'autant plus d'estat , qu'il avoit choisi cette Ville pour y faire son séjour ordinaire.

Cette affection se trouva de beaucoup augmentée par une aventure qui a quelque chose d'assez particulier pour n'être pas oubliée. Il y avoit alors dans les prisons d'Alcala un homme de condition qui appartenoit aux premières familles de la Ville. Il estoit convaincu d'en avoir tué un autre qui n'estoit pas moins bien apparenté que lui. Ce qui augmentoit le crime est qu'il avoit esté commis pour ainsi dire, aux yeux de toute la Cour; mais ce qui le diminueoit est qu'il avoit esté fait dans un premier transport de colere ; que le mort estoit un ennemi déclaré qui avoit offensé celui qui l'avoit tué de la maniere du monde la plus sensible, & que le criminel estoit d'ailleurs un fort honneste-homme. Cette affaire ayant partagé toute la Ville , Ximenez fut sollicité par les parens du criminel de demander sa grace à la Reine; c'est à dire de l'obtenir;

Gomez
Liv. 3.

son grand crédit ne permettant pas de douter qu'il ne l'obtint en effet ; mais il le fut en même temps par les parens du mort , de ne se point mesler de cette affaire & de laisser aller la Justice son cours ordinaire.

Comme le crime estoit des plus graciebles , Ximenez eust bien voulu contenter les parens du criminel ; mais il eust bien voulu en même-temps que cela eust pû se faire sans choquer les parens du mort , voicy comme il se tira de cet embarras. Pour la satisfaction des parens du mort il laissa condamner le criminel ; mais il fit en sorte que le Jugement ne fust rendu que la veille de la naissance de Ferdinand , & que son exécution fut remise au lendemain ; résolu de la faire differer encore si ce Prince ne fust pas né ce jour-là. Tout le monde estoit persuadé que c'estoit un homme perdu. On le conduisoit déjà au supplice, lorsque Ximenez qui estoit exactement averti de toutes choses , sortit de son Palais & le rencontra en chemin. Il fit semblant d'estre surpris & embarrassé de cette rencontre ; puis , comme s'il eust pris son parti sur le champ, il dit aux Officiers qui le conduisoient qu'ils prenoient mal leur temps , que le jour de la Naissance de l'Infant n'estoit pas un jour propre à

de pareilles exécutions , & qu'elles se devoient encore moins faire dans le lieu qui en avoit esté honoré, que par tout ailleurs. Il ordonna ensuite qu'on laissast le prisonnier sous la caution de ses parens , dont quelques-uns se presenterent pour en repondre , & se chargea de faire agréer à sa Majesté l'ordre qu'il venoit de donner. Il la fut en effet trouver de ce pas. Il en obtint la grace du criminel , & la fit expédier sur le champ.

Comme les couches de l'Archiduchesse avoient esté tres-heureuses , elle eut bien-tost recouvré sa santé; mais elle reprit avec elle ses soupçons, sa jalousie, ses ombrages, & tout ce que le desespoir de se voir éloignée de ce que l'on aime le plus a de plus furieux & de plus emporté. Elle n'avoit pû voir partir l'Archiduc sans en ressentir une douleur qu'il seroit difficile d'exprimer, Ce fut en vain qu'on songea de l'adoucir; elle ne pût estre suspendue que par la promesse positive que leurs Majestez Catholiques lui firent de lui permettre de l'aller rejoindre quand elle seroit relevée de ses couches. Cette esperance arresta pour un temps ses impatiences; mais elle ne se sentit pas plustost assez de forces pour sortir de la chambre , qu'elle demanda avec une obstination invincible qu'on

lui tint parole. La Reine avoit toujours conservé une grande autorité sur tous ses enfans , même après leur mariage ; sa volonté leur avoit toujours servi de règle. L'Archiduchesse en particulier avoit conservé pour elle un respect qui ne pouvoit aller plus loin. Cette autorité se trouva inutile dans l'occasion dont il s'agit. La Princesse n'y voulut point déférer ; les caresses & toutes sortes de divertissemens furent employez avec aussi peu de succès. Enfin la Reine qui jugeoit absolument nécessaire que la Princesse restât en Espagne, chargea Ximenez de menager son esprit & de la faire consentir à différer au moins son départ.

L'Archevesque y employa toute son adresse. Il lui representa ce qu'elle devoit à la Reine sa mere , qui estant déjà atteinte de la maladie dont elle mourut quelque temps après , ne pouvoit pas vivre longtemps. Ce qu'elle devoit au jeune Prince son Fils , qu'elle abandonnoit à tous les dangers de l'enfance , & qui auroit d'autant plus de besoin de son secours, que celui de son ayeule estoit prest à lui manquer. Enfin il la fit souvenir de ce qu'elle se devoit à elle-même , à l'Archiduc son Epoux , aux Princes ses Enfans, qu'elle se mettoit en danger de priver par un départ

du Cardinal Ximenez. Liv. IV. 17
précipité & tout à fait à contre-temps, de
la Couronne de Castille, & de celles qui
en dépendent, après s'en estre privée elle-
même. Toutes ces remontrances furent
inutiles, & ce fut beaucoup pour Xime-
nez de ce qu'elle ne s'emporta pas contre
lui, comme elle avoit fait contre tous ceux
qui s'estoient ingérez de s'opposer à sa ré-
solution.

Cette tentative manquée, Ximenez se
réduisit à la faire consentir de differer son
départ de quelques mois. Les raisons en
paroissoient évidentes; les broüilleries
survenuës entre Sa Majesté Très-Chre-
stienne & le Roy son pere, ne lui permet-
toient pas de passer par la France; le seul
chemin de la Mer lui estoit ouvert; la fai-
son n'estoit pas encore favorable à la na-
vigation, & les Vaisseaux qui devoient la
porter ne pouvoient estre prests de quel-
que temps. Des raisons si fortes sembloient
devoir la faire consentir à un delay, mais
son obstination encore plus forte, l'empor-
ta sur tout ce qu'on put lui représenter. Il
fallut la laisser partir, & elle s'embarqua
à la Corogne le 1. de Mars de l'année
1504. & arriva heureusement en Flandre.

Mais si Ximenez ne réussit pas à l'égard
de l'Archiduchesse selon les intentions de
la Reine. Il fut au moins le premier qui

découvrit les dispositions presque insurmontables qu'elle avoit à la folie. Ce fut ce qui le porta à persuader à la Reine, qui avoit résolu de ne la point laisser partir, de consentir à son départ; la résistance dans une pareille occasion n'estant capable que de hâster les accès d'un mal où elle tomba enfin pour n'en jamais guérir.

Le chagrin qu'eut la Reine du départ de l'Archiduchesse, & du peu de déférence qu'elle avoit eue pour ses sentimens & peut-estre mesme les facheuses suites qu'elle en prévoyoit augmentèrent son mal. Elle se mit au lit, & elle n'en releva presque plus. Cela fit juger à Ximencz qu'il n'avoit point de temps à perdre; qu'il devoit se prévaloir de l'autorité qu'elle lui avoit donnée, & dont il prévoyoit la diminution infaillible après la mort de cette Princesse.

Il avoit toujours eu fort à cœur la reformation de son Clergé, il y avoit travaillé avec succès. Cependant il apprit que pendant son absence il s'y estoit glissé des abus qui ne pouvoient estre dissimulez. Il résolut aussi-tost d'y donner ordre, & de le faire d'autant plus promptement qu'il prévoyoit des obstacles qui ne pourroient estre surmontez que par l'intervention de l'Autorité Royale. Il en parla à la Reine,

& en prit occasion de lui demander la permission d'aller faire un voyage à Tolède. Sa Majesté qui estoit persuadée qu'elle pouvoit d'autant moins se passer de lui, qu'elle estoit moins en état d'agir par elle-mesme, le lui refusa absolument. L'Archevesque fit semblant de n'y plus penser; mais comme il avoit entièrement resolu d'achever cette affaire du vivant de la Reine, il fit dessein de la réduire à la nécessité de le presser elle-mesme, d'une chose qu'elle paroissoit ne lui devoir jamais accorder.

Il nomma pour cet effet le Docteur Villalpand & Ferdinand Fonseca pour travailler en qualité de Vicaires généraux à la reformation du Clergé de son Diocèse. Ils estoient habiles, sur tout pour les procédures de Justice, grands Canonistes, mais d'une severité outrée & capable de porter toutes choses à l'extrémité; c'est justement ce que demandoit Ximenez, afin d'obliger la Reine à consentir qu'il allât à Tolède pour remédier par sa prudence, aux desordres causez par le zèle indiscret de ses grands Vicaires.

Ce que l'Archevesque avoit prévu arriva. Comme la commission qu'il avoit donnée n'exceptoit personne, les deux Vicaires généraux resolurent de commencer par la reformation du Chapitre de la Cathé-

drale comme la plus difficile & celle qui devoit entraîner celle de tout le reste du Diocèse. Ils lui firent signifier leur commission, & marquerent le jour auquel ils prétendoient commencer leur visite. Le Chapitre surpris d'une entreprise qui jusques alors avoit esté sans exemple, fit ses protestations, & résolut d'un commun accord de ne point souffrir la visite. Les Vicaires généraux passerent outre sans avoir égard aux protestations; & le Chapitre appella à Rome de toutes les procédures qui s'estoient faites & de toutes celles qui se pourroient faire. Il prétendoit que cet appel auroit un effet suspensif; mais les Vicaires généraux sans y avoir égard continuerent leurs procédures & décréterent un ajournement personnel contre trois Chanoines. Le Chapitre leur défendit de comparoître, & les Vicaires généraux, les délais échus, les firent enlever d'autorité & traduire dans des Châteaux qui dependoient de l'Archevesque. Cette nouvelle entreprise fut d'autant plus sensible au Chapitre, qu'il avoit ses Prisons particulieres destinées à la detention des Chanoines, & qu'il estoit sans exemple qu'on se fust servi de celles de l'Archevesque pour les arrester. Le premier dessein du Chapitre estoit de les enlever de

force & de les envoyer à Rome porter leurs plaintes ; mais ayant fait reflexion combien les voyes de fait estoient odieuses , à quels inconveniens elles estoient sujettes, & combien la Reine en seroit irritée, il resolut de lui faire une députation & de lui demander sa protection pour la conservation de ses Privileges.

La demarche estoit délicate & ne paroissoit pas devoir estre suivie d'un grand effet. Ximenez estant auprès de cette Princesse & y ayant le credit que tout le monde sçavoit ; mais la réputation de la sagesse & de l'équité de la Reine estoit si bien établie que le Chapitre ne douta point qu'elle ne lui rendit justice.

Sa Majesté estoit alors à Médina del Campo ; les Députés s'y rendirent ; l'Audience leur fut aussi-tost accordée. François Alvarez Theologal de l'Eglise Cathédrale , homme de qualité, d'un sçavoir & d'une probité reconnüe, qui estoit le Chef de la députation , parla d'abord de la pieté de la justice & des autres grandes qualitez de la Reine , d'une maniere où la sincerité paroissoit toute entiere & où la flaterie ne sembloit avoir aucune part. Il parla aussi de la personne de l'Archevesque avec beaucoup d'estime & de respect, & de ce qui se faisoit à Toledé par des

Gomez
Liv. 3.



personnes qui abusoient de son autorité ; avec une moderation qui fut d'autant mieux receüe , qu'on s'y estoit moins attendu. Il representa ensuite que s'agissant d'une contestation entre le Chapitre & l'Archevesque de Toledé , qui ne reconnoissoit en Espagne aucun Superieur pour la Jurisdiction Ecclesiastique , ils ne pouvoient avoir recours qu'à deux Juges , au Pape ou à Sa Majesté. Que n'ayant pas trouvé bon, lors de leur premier differend avec l'Archevesque , qu'ils députassent à Rome sans sa participation ; ils estoient réduits à la necessité de l'importuner de leurs démêlez. Il soutint qu'on avoit imposé au Chapitre, en publiant qu'il ne s'agissoit de rien moins dans cette affaire que de s'exempter de la Jurisdiction de l'Archevesque , qu'il ne se piquoit point de pareils Privileges ; qu'il prétendoit au contraire estre tellement soumis à l'Archevesque, qu'il ne dépendoit que de lui seul immédiatement ; & que ceux qui en étoient membres, ne pouvoient estre jugez que par lui seul , estant sur les lieux conjointement avec les Commissaires nommez par le Chapitre , sans pouvoir estre obligez de comparoistre devant lui par tout ailleurs qu'à Toledé. Que cette partie de sa Jurisdiction lui estoit tellement

propre & estoit tellement attachée à sa personne, qu'elle ne pouvoit estre communiquée à ses grands Vicaires, ni en consequence de leur pouvoir ordinaire, ni en vertu d'une commission extraordinaire. Que le Chapitre de Toledé ne prétendoit rien en cela, qui ne fust tres-conforme à la dignité du Clergé de la premiere Eglise d'Espagne. Que ne reconnoissant pour le spirituel que l'Archevesque seul au dessus de lui, il y auroit de l'injustice de le soumettre à des personnes, qui par rapport au rang qu'elles tenoient dans l'Eglise, ne pouvoient estre qu'au dessous de lui. Que cette prétention estoit fondée sur l'ordre naturel, sur l'usage perpetuel de l'Eglise de Toledé, & sur les transactions autentiques passées entre les Archevesques & le Chapitre, dont il avoit apporté les Originaux. Il s'offrit en mesme-temps de les remettre à qui il plairoit à Sa Majesté. Elle lui fit signe de les donner à un Secrétaire d'Etat. Il le fit, & insista ensuite fortement sur l'emprisonnement des trois Chanoines. Il soutint qu'une pareille violence faite à des personnes de leur rang, dont il y en avoit une qui avoit eu l'honneur d'estre Nonce du Pape auprès de leurs Majestez Catholiques, estoit un scandale plus grand que celui qu'ils a-

voient pû commettre , en s'opposant avec plus de force que les autres , aux entreprises des Vicaires generaux , en quoy consistoit tout le crime. Enfin il demanda leur élargissement comme une réparation due à la violence qu'on leur avoit faite, & offrit de la part du Chapitre de les représenter toutes les fois qu'il en seroit requis.

La Reine témoigna estre satisfaite du discours des Députez : Elle leur répondit favorablement , & leur ayant fait signe de se retirer , elle fit lire les Transactions, & les ayant trouvées conformes aux prétentions du Chapitre , elle témoigna à l'Archevesque que les Députez ne demandoient rien que de juste , & qu'elle souhaitoit que l'on terminât au plustost cette affaire par les voyes de la douceur ; elle ajouta que comme il estoit difficile que cela se fit par un autre que lui-mesme , il estoit à propos qu'il partit au plustost pour Tolède , mais qu'il se tint prest pour en revenir au premier ordre.

Soit que Ximenez trouvast que les plaintes du Chapitre estoient fondées , ou que la Reine lui parust trop disposée à rendre justice pour s'y opposer, ou qu'il se piquast de paroistre assez équitable pour se condamner lui-mesme , lorsqu'on lui faisoit connoistre qu'il avoit trop entrepris ;

pris ; il est certain qu'il promit à la Reine de terminer cette affaire d'une maniere qu'elle n'en entendroit plus parler. Elle en parla en ce sens aux Députés lorsqu'ils vinrent prendre congé d'elle. Ils partirent aussi-tôt & Ximenez les suivit quelques jours après. Il ne sçavoit pas apparemment qu'il ne devoit plus revoir la Reine ; s'il l'avoit prévu , il seroit difficile de l'excuser de l'avoir abandonnée , après tant de bienfaits , dans les derniers momens de sa vie. Comme l'on ne peut rien sçavoir sur des faits si cachez que par conjecture , l'on verra dans la suite quels motifs l'auroient pû porter à faire une pareille démarche. Ce qu'il y a d'assuré , c'est que cette Princesse ne lui sçût point mauvais gré de son absence , & que le nommant , lorsqu'elle mourut , son exécuteur testamentaire conjointement avec le Roy Catholique , elle lui donna la plus grande-marque qu'elle lui pouvoit donner de la continuation de son estime.

Cependant Ximenez étant arrivé à Tolède il ne désaprouva pas à la vérité en public la conduite de ses Vicaires généraux , mais aussi il ne la suivit pas. Il se piqua même d'une condescendance qui ne lui estoit pas ordinaire , & s'il vint à bout de la réformation de son Diocèse , ce fut

• fans ufer de ces voyes de hauteur & de fer-
verité aufquelles il n'avoit que trop de
penchant ; mais qui ne font bonnes, après
tout , que dans la neceffité , c'est à dire ,
quand celles de la douceur & de la chari-
té font absolument inutiles. Cette condui-
te fi differente de celle qu'il avoit accou-
tumé de garder , fit croire que la Reine
qui avoit tout à fait defaprouvé les vio-
lences faites par les Vicaires generaux ,
apparamment par fes ordres , lui avoit
donné fur cela des avis qu'il n'avoit peut-
estre jamais receus de personne. Quoiqu'il
en foit, la conduite fit voir que les Grands
ne font pas moins ce qu'ils veulent par la
douceur bien menagée, que par la violen-
ce qui ne sert bien souvent qu'à faire a-
vorter les meilleurs desseins. Les hommes
font naturellement libres , & ne veulent
pas estre contrainsts : on peut les forcer pour
un temps à porter le joug ; mais à la pre-
miere occasion ils ne manquent jamais
de le secouer ; tout ce qui est violent ne
dure pas.

La premiere démarche de l'Archeves-
que à l'égard du Chapitre, fut de délivrer
les trois Chanoines prifonniers. Le Cha-
pitre offrit de s'en rendre caution. Xime-
nez n'en voulut point d'autre que leur pa-
role. Il affembla ensuite le Chapitre pour

juger les informations ; mais on lui representa qu'ayant esté faites par des Juges dont il ne pouvoit reconnoître l'autorité, elles devoient estre recommencées. Ximenez qui s'estoit attendu à cette difficulté n'y insista pas ; elle fut plus grande sur le choix du Greffier dont l'on se devoit servir ; l'Archevesque prétendoit que ce fust le sien ; sur ce que tout Juge est en droit de se servir de ses Officiers ; mais le Chapitre soutint que n'estant Juge que conjointement avec lui, & les affaires ne se pouvant vuidier qu'à la pluralité des voix, le Greffier du Chapitre estoit en droit de servir, & avoit en effet toujours servi dans les causes des Chanoines ; il ajouta que s'agissant quelquefois de choses infamantes, il estoit juste de ne les confier qu'à des personnes qui estant de leur dépendance, avoient interest de ne les pas divulguer.

L'Archevesque prit sur cela un expedient qui avoit quelque chose d'assez extraordinaire ; ce fut qu'il écriroit lui-même les dépositions, & que par ce moyen le secret seroit bien gardé. Le Chapitre qui vit que la chose ne pouvoit tirer à conséquence ne s'y opposa pas, & l'Archevesque prit occasion de cette petite complaisance, d'en user comme il fit, avec dou-

ceur, en sorte qu'il empêcha même le Chapitre de traiter avec toute la rigueur qu'il s'estoit proposée, ceux de ses membres qui se trouverent coupables.

Il fit ensuite des Réglemens tres-utiles conjointement avec le Chapitre: Les Historiens de sa vie n'en rapportent qu'un, qui fut que le Chanoine qui seroit en semaine pour dire la grande Messe, & les deux autres qui devoient lui servir de Diacre & de Soudiacre, se retireroient dans l'ancien cloistre, dont l'on fit pour cet effet reparer quelques chambres; qu'éloignez de tout commerce avec les séculiers, ils y vacqueroient à la priere, à la lecture de l'Ecriture-Sainte & des Livres de pieté; qu'ils n'y auroient de conversation qu'avec des personnes choisies, dont la vie exemplaire & l'habileté seroient également reconnues, & qu'ils n'en sortiroient qu'après que la semaine seroit entièrement finie. Ce reglement a esté longtemps en usage dans l'Eglise de Tolède, même après la mort de l'Archevesque.

La connoissance que prit Ximenez de la conduite & des mœurs du Chapitre de sa Cathedrale lui en donna de l'estime; il y trouva du zele, du sçavoir, de la pieté, bien des gens de mérite & beaucoup moins de désordres que ne lui avoient

rapporté ceux qui pour lui faire leur cour donnoient dans son humeur severe aux dépens du prochain. Ximenez resta trois mois à Toledé ne s'occupant d'autre chose qu'à la réformation de son Diocèse ; elle lui réussit enfin heureusement.

Avant que d'en partir, outre ses aumônes ordinaires, qui montoient à de grandes sommes ; comme il eut remarqué qu'une partie des desordres de cette Capitale de la nouvelle Castille venoit de ce que plusieurs filles, même de qualité, n'ayant pas dequoy se marier, estoient souvent réduites à de grands inconveniens, il donna cinq cens mille livres, à condition d'en employer trois cens mille à marier les plus pauvres, & les deux cens mille qui restoit à racheter un grand nombre de Chrestiens qui gémissoient depuis long-temps sous la servitude des Infideles.

L'apprehension qu'il eut que la maladie de la Reine augmentant, il n'eust pas le temps de se rendre auprès d'elle pour lui rendre les derniers devoirs, l'obligea de quitter Toledé. Il se rendit dans cette vûë à Alcalá ; mais y ayant appris que Sa Majesté se trouvoit mieux, il s'y arresta pour presser l'entreprise de la fameuse Bible, & des autres Ouvrages qu'il y avoit commencez.

Il n'y demeura pas long-temps sans executer deux desseins tres-utiles ; il les avoit conçus dès le temps qu'il n'estoit que Provincial de son Ordre. Il avoit remarqué en faisant ses visites , qu'il y avoit dans les Monastères de Filles , un grand nombre de Religieuses, qui n'ayant point d'autre vocation que la nécessité toute pure , & la violence de leurs parens , y vivoient en desesperées & tomboient dans tous les désordres où porte d'ordinaire une continence forcée. Il avoit remarqué encore qu'il y avoit quantité de filles, qui ayant avec la vocation toutes les qualitez nécessaires pour la vie religieuse , ne pouvoient estre receuës dans les Monasteres, fautes d'avoir dequoy payer leur dot , & restoient dans le monde en danger de s'y perdre.

Pour remedier à ces deux inconveniens Ximenez fit bâtir à Alcala deux Monasteres grands & magnifiques ; il les pourvut de meubles , & generalement de tout le nécessaire. Il leur assigna de gros revenus , & leur donna dequoy subsister une année entière sans y toucher ; afin qu'ayant épargné les rentes d'une année, elles fussent en estat de se mieux acquitter des charges ordinaires de leur fondation , & de fournir aux extraordinaires qui pourroient ar-

river. Le premier Monastere estoit destiné à recevoir de pauvres filles, dans lesquelles on verroit des marques extraordinaires de vocation à la vie religieuse : il lui estoit expressement deffendu, non seulement de rien exiger, mais même de rien recevoir quand il seroit offert volontairement. Il lui donna pour Regle celle de saint François, mais adoucie par des Constitutions particulieres, & pour protecteur S. Jean le Pénitent.

Il destina le second Monastere, qui estoit tout proche du premier, à l'éducation d'un grand nombre de filles de qualité, mais pauvres ou orfelines, & destituées du secours de leurs parens pour quelque raison que ce pût estre, ou qui en estant maltraitées, estoient obligées de s'en séparer pour jouir ailleurs du repos qu'elles ne pouvoient trouver parmi leurs proches. La Regle de Saint François y estoit suivie comme dans le premier, mais d'autant plus adoucie, que les filles qui y entroient avoient une liberté toute entière, ou de s'y faire Religieuses, après s'y estre longtemps éprouvées, ou de retourner dans le monde, pour y vivre dans le mariage d'autant plus chrestienement, qu'on l'avoit eu en vûe dans leur éducation, & que la pratique des vertus chrestiennes, dont l'u-

sage est le plus nécessaire dans une famille n'y estoient pas en moindre recommandation que celle des vertus religieuses.

Outre la pratique de la Regle de saint François, qui ne regardoit proprement que les Religieuses, quatre Reglemens faits par Ximenez, & qu'il voulut estre inviolables, faisoient la distinction particuliere de cet établissement.

Le premier estoit que les pensionnaires, comme on les appelle ordinairement, y seroient receuës & élevées gratuitement, sans qu'il fust permis ni d'exiger ni de recevoir aucune pension.

Le second, qu'elles y seroient élevées dans tous les exercices qui estoient pour lors en usage parmi les filles de qualité qu'on destinoit pour vivre dans le monde & dans le mariage; afin que si elles choissoient ce parti, elles se trouvaissent toutes formées pour l'état qu'elles auroient embrassé; ou que si elles se faisoient Religieuses, elles en fussent plus propres à former les filles dont l'éducation leur seroit confiée.

Par le troisième Reglement, les places vacantes des Professes ne pouvoient estre remplies que des pensionnaires, qui après s'estre distinguées par une pieté exemplaire, & avoir esté long-temps éprouvées au-

roient donné des marques non suspectes d'une vocation libre & exempte de toutes considerations humaines. Il estoit encore tres-expressement deffendu par le mesme Reglement de recevoir ni argent ni presens pour la reception des Novices & des Professes.

Le quatrieme Reglement ordonnoit expressement que le revenu de la premiere année qu'on avoit eu soin d'épargner, & qui donnoit le moyen de faire tous les ans une pareille épargne, & generalement tout ce qui pouvoit rester du revenu, les charges acquitées, seroit exactement employé sans pouvoir estre diverti à d'autres usages, à doter tous les ans un nombre de ces mesmes filles qui auroient esté élevées dans ce Monastere, & qui n'auroient pas d'ailleurs dequoy estre pourvues.

Enfin pour conserver à jamais la memoire de la Reine Isabelle sa bienfaitrice, Ximenez voulut que ce Monastere fût appellé le *Monastere d'Isabelle*.

Outré les sommes considerables que l'Archevesque avoit fournies pour la fondation, les bastimens & les meubles de ce Monastere, il lui laissa depuis de grands biens par son Testament.

François Ruiz, dont nous avons parlé en plusieurs endroits de cette Histoire, qui

fut depuis Evêque d'Avila, y ayant choisi sa sépulture, lui laissa encore de grands biens; les personnes de qualité de l'une & l'autre Castille imiterent depuis la libéralité de ces deux Prélats.

Enfin Philippe II. le plus magnifique de tous les Rois d'Espagne, & qui affectoit sur toutes choses de passer pour auteur des plus grands desseins, laissant à Ximenez la gloire d'estre le fondateur de ce fameux Monastere, se contenta depuis de n'en estre que le bienfaiteur. Comme il estoit persuadé qu'il ne s'estoit point fait dans toute l'Espagne d'établissement plus utile, il ne lui accorda pas seulement quantité de privileges, mais il y fonda encore cinquante places, pour autant de filles des premieres Maisons de toute l'Espagne.

Ximenez ne l'avoit d'abord fondé que dans la vue de soulager la pauvre Noblesse des deux Castilles. Philippe fit quelque chose de plus, & voulut que la Noblesse de tous ses Royaumes en deçà des Pyrénées, y pût faire élever ses filles. C'est tout ce qu'il ajouta à l'Institut de Ximenez; en tout le reste l'on suit exactement les Reglemens du Fondateur, soit pour l'éducation des Filles, ou pour la vie des Religieuses & le gouvernement de la Maison. Ce Monastere est encore à pre-

sent le lieu le plus renommé de toute l'Espagne pour l'éducation des Filles de qualité. C'est un avantage qu'aucun autre ne lui dispute.

Comme les grandes ames, par la simpatie de leurs genies, conçoivent souvent les mesmes desseins sans se les estre communiquez, il s'est fait de nos jours en France un établissement pour l'éducation des Filles de qualité, qui a tant de rapport à celui de Ximenez, qu'on diroit qu'on l'a pris pour modele. Une Dame également illustre par sa naissance, & par une infinité de grandes qualitez qui la rendent la gloire de son sexe, en a fait le projet, & Loüis XIV. toujours Grand, toujours magnifique, l'a si superbement executé, que cette fameuse Maison se trouve dans le temps de son érection sur tout un autre pied de grandeur & de magnificence, que n'est encore aujourd'hui le Monastere fondé par Ximenez, après mesme toutes les richesses & tous les ornemens que les Rois & les Grands d'Espagne ont employé pour son établissement & pour le mettre en sa perfection.

Quelque dépense que fit Ximenez dans l'execution de ses grands desseins, elle ne l'empeschoit pas d'en former de nouveaux tous les jours, & leur succès le rendoit

L'Abbaye de
S. Cyr.

Madame
de Maintenon.

d'autant plus recommandable , que leur utilité ne se bornant pas au peuple & au Royaume d'Espagne, la gloire de l'auteur alloit aussi loin que ses ouvrages; telle fut la fameuse édition de la Bible d'Alcala , dont l'on a déjà parlé; telle fut encore celle de l'Office divin Mozarabique , à laquelle il donna ordre pendant le séjour qu'il fit à Alcala.

Pour entendre ce que c'est que l'Office Mozarabique , il faut reprendre les choses de plus loin , & supposer que les Arabes ayant entrepris la conquête de l'Espagne, dont l'on a parlé au commencement de cette Histoire, firent d'abord la guerre de la maniere du monde la plus cruelle. Ils ne sçavoient ce que c'estoit que de recevoir les Villes à composition & de donner quartier à personne. Ils mettoient tout à feu & à sang , & s'ils épargnoient quelques misérables , c'estoit pour les occuper dans les plus vils emplois, encore estoient-ils forcez à une servitude qui ne finissoit pas mesme avec leur vie, mais qui passoit jusqu'à leurs enfans.

Comme ils n'en vouloient pas moins à la Religion Chrestienne qu'au Trosne des Gots qu'ils avoient entrepris de renverser , le massacre du Clergé, le renversement des Eglises & l'abolition des

moindres marques de la Religion estoient les suites inséparables de leur conquête. Personne n'échapoit à leur fureur qui ne renonçât au Christianisme & qui n'embrassât leur Religion, comme il estoit forcé de se soumettre à leur Empire.

Une maniere si barbare de faire la guerre leur réussit d'abord ; mais il ne furent pas long-temps sans s'appercevoir que le desespoir augmentoit la valeur des Chrétiens. Le cours de leurs victoires ne fut plus si rapide. Les sièges des Villes devinrent plus longs & plus obstinez, la résistance plus forte, les rencontres plus sanglantes ; quelquefois la victoire même changeant de parti, les Maures jusqu'alors invincibles, estoient battus à leur tour.

Ces mauvais succès les rendirent plus humains ; la condition des vaincus devint plus douce ; on ne les contraignit plus à quitter la Religion de leurs peres ; la composition fut offerte aux Villes assiégées ; & s'il y en eut de forcées, ce ne fut qu'après l'avoir refusée.

C'est ainsi qu'ils en usèrent à l'égard de Tolède, qui estoit alors la Capitale des deux Castilles. Comme la prise de cette Place leur importoit extrêmement, ils lui offrirent après un long siege, une composition qui ne pouvoit être ni plus ho-

norable ni plus avantageuse ; elle portoit expressement que les Chrestiens qui voudroient rester dans la Ville, en faisant le serment de fidelité aux Maures, seroient conservez dans la jouissance de tous leurs biens, de leur Religion, de leurs Privilèges ; & que pour cet effet les Eglises seroient conservées pour estre converties, les unes en Mosquées & les autres laissées pour l'usage des Chrestiens.

Toledo qui ne pouvoit plus resister, se rendit à ces conditions. La composition fut exactement gardée, & les Chrestiens commencerent à vivre sous la domination des Maures avec autant de liberté qu'ils auroient vécu sous celle de leurs légitimes Princes. Cependant quoique ces Chrestiens n'eussent point changé de Religion, ils changerent de nom : car les sujets des Princes Chrestiens les appellerent **Mozarabes**, comme qui diroit demi Arabes, ou vivans parmi les Arabes ; & l'Office divin de ces Mozarabes fut aussi appelé l'Office Mozarabique : En voicy l'histoire en peu de mots.

Les Visigoths sous l'Empire d'Honorius, s'estant emparez presque de toute l'Espagne ; comme ils estoient Arriens, ils introduisirent plusieurs changemens, même dans le culte Catholique de ce

Royaume. Les Visigoths embrassèrent dans la suite la Foy Catholique, par les soins & les instructions de Saint Leandre Archevesque de Seville, à l'exemple de leur Roy Recarede.

L'uniformité de créance ayant esté rétablie dans toute l'Espagne, on pensa à y faire revivre un culte uniforme. On assembla pour cet effet le quatrième Concile de Toledé, & l'on y ordonna qu'on observeroit dans toutes les Eglises un même usage dans les Prieres publiques & particulieres. Le soin de les regler fut donné à Isidore, successeur de Leandre, renommé en ce temps-là pour la sainteté de sa vie & pour la pureté de sa doctrine. L'Office Mozarabique fut composé de ces Prieres; c'est l'ancien Office des Eglises d'Espagne, c'est à dire que c'est un Ouvrage au moins du septième siècle, & comme il n'y a pas d'apparence que saint Isidore l'ait inventé, mais qu'il a sans doute suivi, pour le choix des Prieres & des Ceremonies les usages receus & autorisés dans les Eglises Chrestiennes de son temps. On peut avec raison porter l'antiquité de cet ouvrage beaucoup plus loin que le septième siècle. Cependant comme il est aisé de s'en convaincre (puisque'il y en a encore à present quelques

exemplaires en France, sans compter ceux qui sont en Espagne & à Rome dans la Bibliothèque du Vatican) on y voit des preuves évidentes de plusieurs points que les Protestans contestent à l'Eglise Romaine, soit pour la doctrine, soit pour le culte. La foy de la réalité y est établie, puisqu'on y voit l'adoration de l'Eucharistie, même hors de l'usage. L'on y trouve la Priere pour les Morts & le Purgatoire, l'Invocation des Saints & l'honneur rendu aux Reliques des Martyrs, l'usage des Images, celui du Luminaire & de l'Encens, des Ornemens, des Ceremonies; & s'il y a quelque difference entre cet Office & celui qui est aujourd'huy en usage dans l'Eglise de Rome, c'est entre autres choses parce qu'il est plus long, autrement disposé & plus chargé de Ceremonies.

La Discipline ainsi établie par S. Isidore, dura près de six vingt ans, c'est à dire, jusques au temps que les Maures s'emparerent presque de toute l'Espagne.

Alfonse VI. ayant depuis repris la Ville de Toledé sur les Maures, on s'assembla pour regler les affaires de la Religion & tout ce qui concernoit le culte divin. Mais comme les Chrestiens qui n'avoient pas esté soumis à la domination des Maures,

y avoient introduits plusieurs changemens ; l'Office Mozarabique ne se trouva point du goust du Roy, il fit dessein de l'abolir & d'introduire à sa place l'Office Romain. Richard Abbé de saint Victor de Marseille, que le Pape avoit envoyé pour rétablir la Discipline, estoit de cet avis. La Reine Constance qui estoit Françoisse, accoutumée aux usages de son Pays, sollicitoit ce changement. Et l'Abbé Bernard aussi François de nation, nommé à l'Archevesché de Toledé, estoit du sentiment de la Reine.

Le Clergé, la Noblesse & le Peuple n'eurent pas esté plustost informés de ce dessein qu'ils s'y opposerent, & les contestations allerent si loin que le Roy & le Peuple ne pouvant s'accorder, on fut d'avis, selon la coutume de ce temps là, de remettre la décision de l'affaire à un combat singulier. On estoit alors persuadé que Dieu s'expliquoit par une voye d'elle-mesme si criminelle, & l'on ne doutoit point que la victoire ne fut attachée au parti le plus juste. Le Roy choisit donc un Chevalier pour soutenir le parti de l'Office Romain ; le Peuple & le Clergé en prirent un autre pour deffendre le Mozarabique. On prend jour, les deux Chevaliers entrent en lice. Le deffenseur de

l'Office Romain fut vaincu , & le Peuple crut que la volonté de Dieu s'estoit déclaré par cet événement.

Le Roy , la Reine & l'Archevesque n'en demeurerent pas d'accord , ils prétendirent que la victoire remportée par le Chevalier deffenseur de l'Office Mozarabique , pouvoit estre l'effet du hazard , de l'adresse ou de quelque autre cause, & qu'elle ne marquoit pas assez un ordre du ciel pour s'y tenir ; en un mot ils firent tant d'instances qu'il fut resolu de remettre l'affaire à une épreuve qui marqueroit si visiblement la volonté de Dieu, qu'on n'en pourroit plus douter. On ordonne des jeûnes, des Prieres & des Processions publiques. Enfin on s'assemble dans une grande Place, on y fait allumer un grand feu , on y jette un Missel Romain & un Mozarabe ; on rapporte que le Romain fut brûlé & que le Mozarabe demeura dans le feu sans recevoir aucun dommage.

Un événement si extraordinaire n'empescha pas que le Roy sollicité par la Reine , ne persista dans sa résolution ; mais comme il estoit dangereux de ne pas accorder quelque chose au Peuple après que le ciel avoit paru deux fois se déclarer en sa faveur , il consentit que l'Office Mozarabique fut en usage dans les anciennes

Roderic
Arc.Tol.
lib. 6. c.
26. de
Com-
mut.off.
Tolet.

Paroisses de la Ville, où l'on convint que les Chrestiens qui avoient vécu sous la domination des Maures, se retireroient, mais il voulut que dans les autres Eglises de la Ville & du Royaume on y fit l'Office selon l'usage de Rome & de France. Dans la suite des temps ces anciennes familles venant à manquer peu à peu & les Paroisses se trouvant desertes, on y mit de nouveaux Paroissiens & on y établit en mesme temps le nouvel usage de l'Eglise; en sorte qu'on se contentoit d'y chanter la Messe à certains jours de Feste, selon l'ancienne coutume des Mozarabes.

Les choses estoient en cet estat lorsque Ximenez, à qui rien n'échappoit, se fit représenter les Messels, les Rituels, les Breviaires & les Livres de Chant dont on s'estoit servi dans les anciennes Paroisses de Toledé. Ces monumens de la pieté des Gots lui parurent dignes d'estre conservez à la posterité; mais comme il jugea que ces vieux manuscrits n'estant point renouvellez, periroient à la fin, il resolut de les faire imprimer à ses dépens. Il executa cette resolution & conserva par ce moyen à l'Eglise Catholique des preuves tres-authentiques de sa croyance & de son culte. Nous ne les aurions peut estre plus sans la prévoyance de ce grand Homme.

Il fit mesme quelque chose de plus, car outre le grand nombre d'exemplaires Mozarabiques qu'il fit mettre dans toutes les Bibliothèques d'Espagne, il fonda dans l'Eglise de Toledé une Chapelle magnifique pour treize Prestres, à la charge qu'ils diroient tous les jours la Messe & feroient l'Office à la maniere des Mozarabes.

Au reste l'estime que Ximenez fit paroistre pour les livres Mozarabiques, les rendit si fameux, que les habiles gens se piquerent à l'envie de les avoir dans leurs Bibliothèques. La France & l'Italie en voulurent avoir; & Paul III. envoya exprés à Toledé pour en demander quelques exemplaires; ils furent mis dans la Bibliothèque du Vatican, où ils sont conservez comme des monumens précieux de la foy des anciennes Eglises d'Espagne. Il s'en fit à cette occasion un si grand débit, que sur la fin du seizième siecle, le seul Messel Mozarabique fut vendu à Toledé trente Pistoles. On peut juger delà combien ils sont rares à present & comme le temps vient à bout de tout; il y a lieu de craindre qu'à moins que Dieu ne suscite quelqu'un, qui à l'exemple de Ximenez en fasse faire une nouvelle édition, il ne perissent à la fin tout à fait.

Outre l'impression de l'Office Moza-

rabique, Ximenez ayant remarqué que les Livres de Chant & de Musique estoient usez dans la pluspart des Eglises, de peur que les loüanges de Dieu n'en fussent interrompuës, il en fit faire une nouvelle Edition en velin, dont il fit present à toutes les Paroisses de son Diocèse.

La liberalité de Ximenez alloit encore plus loin pour le soulagement des pauvres. Comme on lui eut rapporté qu'un habitant de Toledé, nomme Jérôme Madrid, s'estoit entierement dévoué au service des Pauvres & des Malades, il l'envoya chercher, il eut avec lui plusieurs entretiens; & comme il eut reconnu qu'il joignoit beaucoup de prudence & de conduite à une tres-grande charité, il lui donna d'abord mille écus pour les Pauvres, & ensuite d'autres sommes tres-considerables. Comme cette année-là la disette des vivres estoit grande & qu'elle causoit de grandes maladies, il lui donna quatre mille muids de bled pour les distribuer au Peuple, & ensuite vingt mille livres pour les employer en aumônes & en remedes. Depuis ce temps-là il donna presque tous les ans, neuf cens muids de bled aux Pauvres. Enfin pour ne manquer à aucun des devoirs de la charité, il envoyoit de temps en temps le mesme Je-

rôme & des confreres qu'il s'estoit associé, par tout son Diocèse, pour y élever de jeunes enfans, pour marier de pauvres filles; pour secourir les veuves, pour voir l'état des Hospitiaux & pour les soutenir par ses liberalitez.

Ximenez en s'occupant d'une maniere si digne d'un grand Prélat, n'oublioit pas la Reine sa bienfaitrice; il envoyoit de temps en temps des Couriers à la Cour pour s'informer de sa santé, & recevoir ses Ordres. La maladie de cette Princesse continuoit toujours, mais comme elle n'augmentoit pas, il se flattoit de l'esperance de se rendre assez-tost auprès d'elle, pour lui rendre les derniers devoirs. Dans cette veüe il hastoit avec une diligence extraordinaire tout ce qu'il avoit dessein de faire dans son Diocèse, avant que de retourner à la Cour; lorsqu'il reçut un Courier de Ferdinand, qui lui apprit la mort de la Reine.

1504. Ferdinand mandoit comme cette Princesse estoit morte le vingt-sixième de Novembre, à Médina del Campo, âgée de cinquante-trois ans, dans des dispositions si chrestiennes & si édifiantes, qu'elles ne contribuoient pas peu à adoucir l'extrême douleur que lui causoit une si grande perte.

Il lui mandoit ensuite que pour prévenir les jalousies que les esprits factieux pourroient inspirer aux Archiducs, & les troubles qui en pourroient naistre, le jour mesme de la mort de la Reine, il avoit quitté publiquement la qualité de Roy de Castille, & fait proclamer les Archiducs en cette qualité, comme successeurs de la feuë Reine.

Mariana
hist. Hisp
l. 28. c. 11

Il le prioit enfin de se rendre auprès de lui à Toro, pour l'assister de ses conseils dans l'occasion de sa vie, où il en avoit le plus de besoin. Il lui marquoit mesme le chemin qu'il devoit tenir, de peur que faute d'estre averti, il ne rencontrât le corps de la Reine & qu'il ne se vîst obligé de l'accompagner jusqu'à Grenade, où elle avoit voulu estre enterrée.

Quoyque la longue maladie de cette Princesse eust donné plus de temps qu'il n'en falloit pour n'estre pas surpris de sa mort, Ximenez ne laissa pas d'en estre aussi affligé que s'il ne s'y fut pas attendu depuis long-temps. Il rendit en public & en particulier ce qu'il devoit à la memoire d'une aussi grande Reine sa bienfaitrice. Après avoir ordonné des Prieres publiques dans tout son Diocèse, pour le repos de son ame, il partit en diligence pour la Cour, par le chemin que le Roy

Ferdinand lui rendit en cette occasion des honneurs extraordinaires. Il fut le recevoir jusques dans son Antichambre, & n'eut voulu ni s'asseoir ni se couvrir que l'Archevesque ne fût assis & couvert. Ce Prince alloit toujours à ses fins. Il prévoyoit les differends qu'il devoit avoir avec l'Archiduc son gendre; & quoyqu'il n'eût pas préveu jusques où ils devoient aller, il voulut en toutes manieres s'acquiescer un Prélat du rang & du crédit de Ximenez, pour l'opposer dans le besoin à ses ennemis, ou du moins pour se servir de son entremise, en cas qu'il fut forcé d'en venir à un accommodement.

Le lendemain de l'arrivée de l'Archevesque l'on fit l'ouverture du Testament de la feue Reine en presence du Roy, de Ximenez, de l'Archevesque de Seville, d'Antoine Eonfeca, de Jean de Velasco & de Jean Lopés Secrétaire des Commandemens de la feue Reine, qu'elle avoit nommez exécuteurs de son Testament.

Il contenoit plusieurs articles, mais l'on n'en rapportera que trois, qui sont le plus au sujet de cette Histoire, & qui d'ailleurs sont les plus importans.

Il portoit donc expressement, sans aucune

cune mention de l'Archiduc, qu'au cas que l'Archiduchesse Jeanne, pour quelque raison que ce pût estre, ne jugeât pas à propos de se rendre en personne en Castille, pour y gouverner par elle-mesme les Etats dont elle heritoit par sa mort, le Roy Ferdinand continueroit à les gouverner avec une autorité absolüe, jusqu'à ce que le Prince Charles, son petit fils, eût atteint l'âge de vingt ans. Qu'en reconnaissance des services que Ferdinand avoit rendu à la Couronne de Castille, dans la conquête du Royaume de Grenade, il jouïroit sa vie durant de la moitié du revenu des Indes Occidentales, nouvellement découvertes, & d'un million d'écus de pension, qui seroient pris sur les revenus les plus liquides de la Couronne de Castille.

Qu'enfin il jouïroit encore sa vie durant des trois grandes Maîtrises de S. Jacques, d'Alcantara & de Calatrava, dont les titres particuliers avoient esté depuis peu supprimés, & réunis par le Pape à perpetuité à la Couronne de Castille.

Ferdinand estoit trop bien traité dans ce Testament pour avoir lieu de s'en plaindre. Il n'en arriva pas de mesme des Grands de Castille; il n'y en eut aucun qui ne le crût supposé, & qui ne fut per-

suadé qu'estant tel, l'on n'y devoit avoir aucun égard au préjudice des droits incontestablement acquis aux Archiducs, par la reconnoissance solennelle que les Etats de Castille avoient faite d'eux en qualité d'héritiers necessaires de la Couronne de Castille. Les Jurisconsultes estant consultez, se trouverent du sentiment des Grands; ainsi ce qui n'estoit d'abord qu'un simple soupçon, leur parut enfin de la dernière certitude.

Mais comme le flegme de la Nation Espagnolle ne lui permet pas d'éclater sans avoir bien pris ses mesures, pour ne le faire pas inutilement; personne ne s'opposa publiquement à l'exécution du Testament de la Reine; & Ferdinand reprit aussi-tost, en qualité d'administrateur de la Couronne, la même autorité dont il s'estoit dépouillé quelques jours auparavant en quittant le titre de Roy de Castille.

L'an 1505

Il estoit aisé de juger que les choses ne demeureroient pas long-temps dans un estat si paisible, & Ferdinand n'en douta plus lui-même; lorsqu'il scut que Jean Manuel, que l'Archiduc avoit laissé dans la Castille pour y veiller à ses interrests, avoit pris la poste pour se rendre auprès de lui. Avant son départ Manuel s'estoit assuré de tous les Grands, & avoit pris

du Cardinal Ximenez. Liv. IV. 51
avec eux des mesures si secrettes, qu'il fut impossible à Ferdinand de les penetrer, & encore moins de les rompre.

Ce contre-temps fortifia Ferdinand dans la résolution qu'il avoit prise aussitost après la mort de la Reine, de s'unir encore plus étroitement avec Ximenez qu'il n'avoit fait jusques alors. Il lui fit sur cela de grandes avances, & Ximenez qui sçavoit toujours prendre admirablement son parti, y ayant correspondu autant qu'il pouvoit le souhaiter, il se forma entr'eux une liaison qui valut depuis à l'Archevesque un Chapeau de Cardinal, & la Régence d'Espagne.

Le premier fruit de cette liaison fut que Ximenez conseilla à Ferdinand d'envoyer incessamment des Ambassadeurs à l'Archiduc pour rompre les mesures de Jean Manuel. Ferdinand les choisit lui-mesme entre les plus habiles du Conseil d'Arragon, & Ximenez dressa leurs instructions. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire, Manuel les avoit devancez, & avoit si bien prevenu l'esprit de l'Archiduc, qu'il leur fut aisé de juger que leur négociation n'iroit pas loin.

Ce fut le jugement qu'en fit d'abord Lopez Conchillo, Chef de l'Ambassade. Mais il perdit tout à fait l'esperance de

réussir, lorsqu'il apprit de Michel Ferrera, son Collegue, que les Archiducs avoient pris les armes & la qualité de Roy de Castille. Il n'y avoit pas d'apparence de reculer après une pareille démarche.

Dés la premiere Audiance l'Archiduc s'expliqua nettement sur ses prétentions. Il se plaignit hautement de la mauvaise foy du Roy d'Arragon son beau-pere, & s'obstina à prétendre que le Testament de la feue Reine de Castille estoit une pièce de son invention.

Le Chancelier de Brabant, qui parla après l'Archiduc, s'étendit plus au long sur la supposition du Testament: Il soutint qu'il estoit sans apparence que la Reine de Castille, Princesse d'une sagesse si généralement reconnüe, eût voulu desheriter ses propres enfans, pour gratifier un mari dont elle n'avoit pas d'ailleurs tous les sujets du monde d'estre contente: Qu'on ignoroit d'autant moins les frequens démêlez qu'elle avoit eû avec lui touchant le Gouvernement absolu de la Castille qu'elle s'estoit expressement réservé par son Contrat de Mariage, qu'elle avoit esté souvent contrainte de recourir aux Etats de Castille, pour reprimer les usurpations que le Roy d'Arragon faisoit sur son autorité. Que tant de tentatives faites inuti-

lement de son vivant, donnoient à la feuë Reine de justes raisons d'apprehender qu'il ne s'emparât tout à fait de la Castille après sa mort, & qu'il n'en exclût enfin ses enfans au profit de ceux qui lui pourroient naistre d'un second mariage, que Ferdinand estant de la moitié plus jeune qu'elle, il lui avoit esté aisé de prévoir qu'il ne seroit pas d'humeur à se passer de femme; & que ne lui ayant pas gardé la foy conjugale fort exactement pendant sa vie, quoy qu'elle fut la plus belle & la plus vertueuse Princesse de l'Europe, il ne feroit pas difficulté de partager son lit avec une autre après sa mort. Qu'une administration de la Castille aussi absolüe & aussi longue que celle qui estoit portée par le Testament, lui donnoit plus de temps qu'il ne lui en falloit pour s'en emparer toutes les fois qu'il lui en prendroit envie. Que la proximité de ses Etats d'Arragon, de Valence & de Catalogne, & l'éloignement de ceux de l'Archiduc lui en donnoient le moyen. Que de pareilles usurpations n'estoient pas sans exemple dans la Maison d'Arragon, & que celle qui s'estoit faite de la Couronne d'Arragon sur le feu Prince de Vianne, en faveur de Ferdinand mesme, estoit trop récente pour en avoir perdu le souvenir. Qu'il s'ensuivoit de-là

évidemment que la feuë Reine de Castille dont personne n'ignoroit l'habileté & la prévoyance, auroit commis dans cette occasion la plus grande de toutes les fautes, en matiere de politique, si parmi tant de sujets de défiance, elle se fust fiée d'un déposit aussi délicat que celui de tant de Couronnes, à l'homme du monde à qui effectivement elle devoit moins le confier.

Il ajouta ensuite qu'il demeureroit d'accord que le Roy d'Arragon avoit rendu un service des plus importans à la Couronne de Castille, en conquerant à son profit le Royaume de Grenade; mais qu'il n'avoit guère moins d'intérêt que les Rois de Castille à éloigner les Maures de son voisinage, en les chassant de toute l'Espagne. Qu'en travaillant pour autrui, il avoit travaillé pour lui-mesme & pour ses enfans. Que cette conquête s'estoit faite, pour la plus grande partie, aux dépens des forces & de l'argent de Castille: & que d'ailleurs il s'en estoit si bien recompensé sur les dépouilles des Maures, qu'on pouvoit dire qu'il s'estoit payé par ses mains. Que cette conquête lui avoit valu celle du Royaume de Naples, qui auroit esté depuis long-temps au pouvoir des François qui y avoient de si justes & de si anciens

nes prétentions, si les trésors des Maures ne lui avoient donné le moyen de payer les Troupes qui luy avoient aidé à en faire la conquête.

En cet endroit du discours du Chancelier les Ambassadeurs d'Arragon ayant fait un mouvement comme s'ils eussent voulu l'interrompre; l'Archiduc qui l'écoutoit avec plaisir, leur imposa silence de la main : le Chancelier continua, & dit :

Que quand le Testament, dont il s'agissoit, seroit aussi incontestablement de la feuë Reine, qu'il estoit évident qu'il n'en estoit pas, il faudroit necessairement supposer, ou que les approches de la mort lui avoient affoibli l'esprit, ou qu'estant absolument en la puissance du Roy d'Arragon, qui avoit eu la précaution de tenir éloignez tous ceux de ses serviteurs qu'il desesperoit de gagner, & entr'autres l'Archevesque de Toledé, qui n'eust jamais souffert une si grande injustice, elle n'avoit pas agi avec la liberté requise pour la validité d'une piece de cette importance.

Il ajouta que quand mesme l'on voudroit supposer que le Testament estoit effectivement de la Reine, & qu'elle l'avoit fait avec toute la présence d'esprit & toute la liberté nécessaire pour autoriser

ces sortes d'actes, il ne pouvoit préjudicier à l'Archiduc. Qu'ayant esté reconnu du consentement & à la sollicitation de la feuë Reine pour heritier necessaire de la Couronne de Castille par l'Assemblée generale des Etats assemblez à Burgos, il n'estoit pas en son pouvoir de le priver de cette qualité de son autorité privée. Qu'il estoit inouï qu'on eust desherité un heritier legitime qui n'en avoit donné aucun sujet, & qui avoit d'ailleurs toutes les qualitez necessaires pour soutenir les charges de la succession. Que jamais la feuë Reine n'avoit eu le moindre sujet de plainte de l'Archiduc, & qu'il avoit assez fait connoistre en gouvernant avec tant de sagesse les peuples des Pays-bas, encore plus difficiles à contenter que les Castellans, qu'il ne lui manquoit aucune des qualitez requises pour porter avec gloire la Couronne de Castille.

Enfin il conclut en exhortant l'Archiduc à soutenir ses prétentions, & lui offrit de la part de ses sujets l'argent & les forces necessaires pour les faire valoir, en cas qu'on s'obstinast à ne lui pas rendre justice.

Les Ambassadeurs de Ferdinand répondirent au discours du Chancelier par un autre qui n'estoit ni moins long ni moins

étudié. Mais comme il se réduisoit à refuter la supposition du Testament de la feuë Reine, & à justifier la bonne foy & les droites intentions du Roy d'Arragon dont l'on estoit peu persuadé dans l'Assemblée, il fit si peu d'impression sur les esprits, que l'Archiduc bien loin de rien rabatre de ses prétentions, ne voulut plus souffrir qu'on les revoquât en doute, & déclara aux Ambassadeurs que s'ils n'avoient pas d'autres choses à traiter avec lui, ils pouvoient partir quand il leur plairoit. Cependant comme il estoit effectivement un fort bon Prince, il envoya des Ambassadeurs à Ferdinand pour terminer leurs differends à l'amiable, ou du moins pour le mettre dans son tort, & l'amuser sous une fausse apparence de négociation, jusqu'à ce qu'il fust en état de partir pour l'Espagne.

La voye de la négociation ouverte, n'ayant pas réussi aux Ambassadeurs d'Arragon, Conchillo en entreprit une secrète, bien délicate; mais en même temps bien dangereuse. Comme l'Archiduc estoit jeune, & l'un des hommes de son temps le plus beau & le mieux fait, il avoit souvent des intrigues, dont l'Archiduchesse qui l'aimoit avec une passion dont il y a peu d'exemples, ne s'accommodoit pas.

Elle estoit naturellement jalouse jusqu'à l'emportement, & emportée jusqu'à ne garder aucunes mesures, & à faire des éclats dont souvent le public estoit informé. Ces éclats jettoient l'Archiduc dans des froideurs pour elle qui lui estoient insupportables, & qui estoient le plus souvent suivies de broüilleries de durée, pendant lesquelles elle estoit capable de tout entreprendre pour se venger. Comme elle avoit l'esprit foible, & naturellement fort borné, un dessein de vengeance l'occupoit si entierement, qu'elle estoit incapable d'en prévoir les conséquences, ou trop foible, pour y avoir les égards dont tout autre eut esté capable.

Conchillo s'estant trouvé à Bruxelles dans une pareille conjoncture, resolut d'en profiter. Il se rendit assidu auprès de l'Archiduchesse: Il entra dans son ressentimét; & sçut si bien s'insinuer dans son esprit, que sous prétexte de la venger de l'Archiduc, & d'obliger par cette vengeance ce Prince à avoir pour elle toute la consideration qu'il devoit, il tira d'elle un écrit signé qui eust jetté l'Archiduc dans de grands embarras, si sa bonne fortune n'en eust d'étourné l'effet. Elle consentoit par cet écrit que le prétendu Testament de la Reine sa mere fust executé dans tous les

chefs , & que le Roy son pere demeurât maistre de la Castille en qualité d'administrateur , jusqu'à ce que le Prince Charles son fils eust atteint l'âge de vingt ans.

Tout alloit jusques-là au delà des esperances de Conchillo , & il estoit prest d'envoyer ce fatal consentement à Ferdinand , qui n'eust pas manqué de s'en prévaloir , si Manuel, qui estoit aux écoutes, & à qui les assiduités de l'Ambassadeur d'Arragon auprès de l'Archiduchesse estoient devenuës suspectes, n'eût trouvé le moyen de gagner Ferrera. Cet Ambassadeur , par une perfidie qu'on ne peut excuser , lui conta toute l'affaire, & l'on dit mesme qu'il lui livra la Lettre que l'Archiduchesse écrivoit à Ferdinand. Aussitost il avertit l'Archiduc de toute cette intrigue.

L'Archiduchesse avoit un si grand foible pour ce Prince , que pour peu qu'il se radoucît , elle estoit incapable de tenir contre lui. La reconciliation se fit aux dépens du secret de Conchillo , & l'Archiduc l'ayant fait arrester & saisir ses papiers , lorsqu'il s'y attendoit le moins, l'original de l'écrit fut trouvé & porté à ce Prince. Il resolut deslors de faire observer l'Archiduchesse avec tant d'exactitude, qu'Elle ne fut plus en estat de lui nuire.

Conchillo croyoit que son caractère le mettroit à couvert du ressentiment de l'Archiduc, & que sa détention ne durerait qu'autant de temps qu'il faudroit pour calmer le premier mouvement dont il se persuadoit qu'il n'avoit pas esté le maître. Il se trompa : Ce Prince offensé dans un endroit si sensible, le fit arrêter & mettre dans un cachot si noir & si étouffé que tous les cheveux lui tombèrent en une nuit & qu'il en pensa perdre l'esprit. On osta en même temps à l'Archiduchesse tous les Espagnols qui la servoient, & toutes les femmes que la Reine sa mere avoit mises auprès d'elle. Elle eut beau s'en plaindre, on n'y eût aucun égard.

Pour Ferrera, ayant justifié qu'il n'avoit eu aucune part aux desseins de Conchillo, il en fut quitte à meilleur marché, & l'on se contenta de lui envoyer ordre de se retirer à deux journées de la Cour, jusqu'à ce que Ferdinand l'eust rappelé.

L'emprisonnement de Conchillo étant divulgué, fit dans le monde tout le bruit qu'on devoit attendre d'un événement qui jusques alors n'avoit presque point eu d'exemple ; & l'Archiduc fut généralement blâmé d'avoir violé le droit des gens en la personne de l'Ambassadeur d'un Roy qui n'estoit pas seulement son

alié , mais son beau-pere , à qui en cette qualité il devoit du respect, & dont après tout il lui estoit de la dernière importance de ménager l'amitié.

Ferrera en écrivit en ce sens à Ferdinand , & le jetta par ses lettres dans l'un des plus grands embarras où il eust esté de sa vie. D'un costé il vouloit ménager l'Archiduc en toutes manieres , mais de l'autre l'injure qu'il avoit reçue en la personne de son Ambassadeur estoit d'une nature à ne pouvoir estre dissimulée.

Ximenez fut le seul qu'il consulta dans cette occasion. L'Archevesque qui estoit infiniment sensible aux moindres attentats contre les droits des Souverains , n'hésita pas un moment à lui conseiller d'user de représailles & de traiter les Ambassadeurs de l'Archiduc comme l'on avoit traité les siens. Mais la politique interessée de Ferdinand ne lui permit pas de suivre un conseil si rigoureux. Il prit l'expedient que l'on va raconter , & donna à l'Archevesque la commission de lui ménager la satisfaction qui lui estoit due.

Ximenez s'en acquitta avec cette hauteur à laquelle il avoit tant de penchant. Il envoya dire aux Ambassadeurs de l'Archiduc de venir le trouver incessamment pour apprendre de lui ce qu'il avoit à leur

Gomez
Liv. 31

communiquer de la part du Roy. Comme les Ambassadeurs n'avoient encore rien appris de ce qui s'estoit passé en Flandre, un début si fier & si éloigné de la considération avec laquelle l'on avoit accoutumé de les traiter, les surprit & les choqua; de sorte qu'ayant pris leur parti sur le champ ils répondirent à l'Envoyé de l'Archevesque qu'ils estoient prests de se mettre à table & que le jour ne se passeroit pas sans qu'ils le vissent.

Ximenez renvoya sur le champ leur dire, que s'ils tardoient un moment à se rendre chez lui, ils n'y feroient plus à temps. Les Ambassadeurs estoient à table & peu disposez à la quitter; mais ayant fait réflexion qu'il falloit qu'il fust arrivé quelque chose de fort extraordinaire, ils la quittèrent, & suivirent l'Envoyé de l'Archevesque.

Ximenez qui estoit l'homme du monde qui sçavoit le mieux soutenir une action d'éclat, les attendit sans faire la moindre démarche pour les recevoir; & les saluant à peine il leur dit d'un air severe, qu'il avoit ordre du Roy de sçavoir d'eux s'ils n'avoient point reçu des lettres de Flandre qui leur apprît le traitement injurieux que leur Maistre avoit fait à ses Envoyez. Les Ambassadeurs répondirent qu'ils n'en

avoient reçu aucune, mais que l'Archiduc n'estoit pas un Prince à en mal user avec des gens d'un caractère aussi inviolable que l'estoient des Ambassadeurs.

Ximenez reprit aussi-tost la parole, & leur ayant appris ce qui s'estoit passé en Flandre : *Si j'en avois esté crû, continua-t-il, l'on vous enst traité comme les Ambassadeurs du Roy l'ont esté? Profitez de la clémence de sa Majesté qui seule s'y est opposée. Ecrivez à vostre Maistre qu'il remette incessamment Conchillo en liberté? Que s'il continue à violer le droit des gens, l'on n'y aura pas plus d'égard que lui; & que vostre liberté & vostre vie répondront de la moindre violence qu'on continuera de lui faire.*

Quelque mortifiéz que fussent les Ambassadeurs de l'Archiduc d'un pareil compliment, ils n'en témoignèrent rien; ils promirent tout ce qu'on voulut, & l'Archevesque les quitta avec aussi-peu de cérémonie qu'il les avoit reçûs.

Au sortir de l'Audience on leur donna des Gardes pour les accompagner par tout, & les veiller de si près, qu'ils ne pussent ni se sauver, ni rien faire dont le Roy ne fust exactement informé.

Ce traitement, qui dans toute autre conjoncture les eust infiniment offensés, ne servit qu'à les persuader qu'ils ne devoient

rien épargner pour procurer la liberté de Conchillo. Ils en écrivirent à l'Archiduc d'une manière si pressante, que soit que ce Prince fust touché du danger où ils estoient, ou que le temps eust adouci son ressentiment, il rendit aussi-tost la liberté à Conchillo & rappella Ferrera. Il fit mesme quelque chose de plus, car ayant fait reflexion sur l'intérest qu'il avoit de ménager Ferdinand, il consentit enfin que son nom fust mis devant le sien & celui de l'Archiduchesse dans toutes les Expéditions qui concerneroient l'administration du Royaume de Castille.

Cette condescendance à laquelle Ferdinand ne s'attendoit plus, fit l'effet que l'Archiduc s'en estoit promis. Le Roy d'Arragon supposa sur un fondement si foible, ou que l'Archiduc ne viendrait point du tout en Castille, ou du moins qu'il n'y viendrait pas si tost. La grossesse de l'Archiduchesse qui parut dans ce mesme temps, le confirma dans ce sentiment: ainsi l'Archiduc arrivant lorsqu'il s'y attendoit le moins, il fut pris au dépourvû.

En effet, ce Prince ayant ramassé l'argent & les Vaisseaux dont il avoit besoin pour son voyage, partit pour l'Espagne au commencement de l'année 1506. La grossesse de l'Archiduchesse, quoyque fort a-

du Cardinal Ximenez, Liv. IV. 65
vancée, ne l'empêcha pas d'estre du voyage; & après son arrivée elle accoucha heureusement de Marie d'Autriche, qui fut depuis Reine de Hongrie. Le Gouvernement des Pays-bas fut laissé à Guillaume de Croi, Seigneur de Chièvre; & Jean Manuël, l'homme du monde que Ferdinand haïssoit le plus, accompagna l'Archiduc.

On disoit
qu'il étoit
trefois de
Croi.

Ferdinand fut si bien informé du chemin que tenoient le nouveau Roy & la nouvelle Reine de Castille, qu'il fut au devant d'eux jusqu'à Molina, à une journée de Compostelle, où ils s'estoient arrestez pour se remettre des fatigues de la mer. Mais ayant fait reflexion, que l'un estant son gendre & l'autre sa fille, il n'en avoit que trop fait pour obliger l'un & l'autre à s'avancer au moins d'une journée pour le venir joindre, il s'arresta à Molina dans le dessein de ne pas passer outre & d'y attendre les Archiducs.

La plupart des Grands de Castille avoient déjà pris les devants pour se rendre auprès de leur nouveau Roy; le peu qui en restoit auprès de Ferdinand ne tarda guères à les suivre, & ce Prince en un seul jour se vit si généralement abandonné, qu'il n'y eût que le seul Ximenez, le Duc d'Alve son frere, le Connestable, l'Ami,

rante de Castille & le Marquis Denia , qui eussent le courage de demeurer auprès de lui.

Un abandonnement si general ne fut pas le seul contre-temps que Ferdinand eût à essayer ; l'Archiduc depuis son arrivée en Espagne ne suivit plus que les Conseils de Manuel ; son crédit , comme on l'a déjà raconté , venoit de loin ; mais il estoit si fort augmenté par l'adresse & le succez avec lequel il avoit ménagé les affaires de Castille en faveur de l'Archiduc , qu'il estoit sans contredit celui de toute la Cour qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit : il estoit d'ailleurs ennemi particulier de Ferdinand , soit par l'ancienne antipathie , qui est entre les Castillans & les Arragonois , soit que n'ignorant pas combien il en estoit hay , il se fit un plaisir de s'en venger en rompant toutes ses mesures.

Quoyqu'il en soit , il sçut si bien prévenir le nouveau Roy contre son beau-pere , qu'au lieu de l'aller joindre à Molina , comme il s'y attendoit ; il partit avec toute la Cour pour se rendre à Burgos par des chemins détournez , & si difficiles qu'il estoit aisé de juger qu'il ne les avoit pris que pour éviter la rencontre de Ferdinand.

Une démarche si pleine de mépris, & qui rompoit d'ailleurs tous ses projets, acheva de le déconcerter; il eut recours, à son ordinaire, à Ximenez; il se plaignit du nouveau Roy; il s'emporta contre Manuel; il menaça l'un & l'autre d'un ressentiment qui couteroit cher à tous les deux; mais ce Prélat lui ayant représenté que l'état de ses affaires demandoit autre chose que des plaintes & des menaces qu'il n'estoit pas en estat d'exécuter; ils convinrent que l'Archevesque iroit trouver le nouveau Roy, qu'il traiteroit avec lui des prétentions de Ferdinand, & qu'il n'épargneroit rien pour lui procurer une satisfaction qui eust au moins quelque rapport aux grands avantages que lui donnoit le Testament de la feuë Reine.

L'amitié sincere de Ximenez pour le Roy d'Arragon ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'eust un véritable dessein de lui rendre tous les services qui dépendroient de lui, & la maniere dont il s'acquitta de sa commission suffit pour en convaincre les plus défiants. Mais des interets personnels, sans comparaison plus importants, l'obligeoient de se rendre auprès du nouveau Roy. Il lui estoit aisé de juger que le parti de Ferdinand alloit avoir du dessous, que rien n'estoit capable d'en-

pescher l'Archiduc de se faire reconnoître Roy de Castille ; qu'il estoit d'autant plus obligé de se rendre auprès de lui, que c'estoit à lui à le couronner , & qu'estant d'ailleurs la premiere personne de l'Etat , une plus longue obstination à demeurer attaché aux interets de Ferdinand ne pouvoit que lui faire un ennemi irreconciliable d'un Prince , dont le regne , à en juger par le cours ordinaire de la nature , devoit estre plus long que la vie de son beau-pere.

Ximenez n'avoit donc pas à délibérer sur ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture si délicate ; mais l'attachement public pour Ferdinand , dont il avoit fait profession jusqu'alors , sa délicatesse sur ce qu'on appelle le point d'honneur ; & la loy qu'il s'estoit imposée & qu'il ne vio-la jamais , de ne pas desavouer ses premieres démarches par des secondes qui les démentissent, l'obligeoit de garder de grandes mesures.

La négociation dont Ferdinand le chargea vint tout à propos pour le tirer d'embarras. Il partit en diligence pour Orense , & il y arriva presque aussi-tost que le nouveau Roy. Il en fut reçu avec une distinction proportionnée à son caractère, au rang qu'il tenoit dans le Royau-

me & à son merite personnel. Il n'eust pas plutoſt demandé une audience ſecrete, qu'elle lui fut accordée. Il representa tout ce qu'il voulut en faveur de Ferdinand, il ſollicita, il preſſa; mais l'Archiduc demeura toujours ferme à ne rien accorder.

Il répondit en peu de mots à l'Archeveſque qu'il ne faiſoit aucun tort au Roy d'Arragon en venant prendre poſſeſſion de la Couronne de Caſtille. Qu'il n'y alloit en cela rien du ſien; qu'en ayant eſté déclaré heritier neceſſaire du conſentement de Ferdinand, & du vivant de la Reine, il eſtoit indubitable qu'après ſa mort cette ſucceſſion lui eſtoit ouverte; que Ferdinand n'y avoit aucun droit, que le ſien au contraire eſtoit incontestable, & reconnu generalement de tout le monde, & qu'il ne ſouffriroit jamais qu'on le revoquât ſeulement en doute; qu'il falloit donc avant toutes choſes faire ce pourquoy il eſtoit venu de ſi loin, c'eſt à dire, ſe faire couronner; & qu'il verroit enſuite s'il pourroit accorder quelque choſe à la ſatisfaction de ſon beau-pere.

L'Archeveſque fit ſur cela de nouvelles inſtances, mais ce fut en vain. A quelques jours de-là, l'Archiduc & l'Archiduchefſe furent reconnus & couronnez à Burgos, Roy & Reine de Caſtille, ſans avoir

égard au prétendu Testament de la feuë Reine.

Il n'en fallut pas moins pour faire comprendre à Ferdinand qu'il estoit bien loin de ses prétentions; il parla d'accommodement & demanda une entrevûë avec le Roy de Castille. Ximenez enfin la lui obtint, mais ce fut à des conditions si mortifiantes, qu'un autre moins intéressé que lui ne les eust jamais acceptées.

L'an
1506.

On l'obligea de donner des otages, de venir trouver le Roy de Castille, & de se remettre entre ses mains, sans autre sauf-conduit que la parole & la bonne-foy de son gendre. On regla le nombre de ceux qui le devoient accompagner, tout au plus à deux cens hommes; ils devoient estre en capes, sans armes & monter sur des mules. Le Roy de Castille au contraire se pouvoit faire accompagner par autant de gens qu'il lui plairoit.

Petite
Ville sur
les fron-
tieres de
Castille
& de
Leon.

Il partit en effet pour Sanabria, qui estoit le lieu de l'entrevûë, accompagné de mille hommes de pied, & d'une cavalerie assez nombreuse, de tous les Grands de Castille, & des Seigneurs Flamans qui l'avoient accompagné: Tout cela marchoit en bataille, armez comme s'il se fust agi de donner un combat. Le Roy de Castille estoit au milieu & il avoit Ximenez

à sa droite & Jean Manuël à sa gauche.

Ferdinand qui s'estoit rendu le premier à Sanabria, n'eust pas plustost appris que le Roy de Castille approchoit, qu'il monta à cheval, & fut une grande lieüe au devant de lui. Il en avoit trop accordé jusques-là pour s'aviser si tard de se piquer d'honneur, & d'ailleurs ce n'estoit pas un Prince qui s'arrestast aux formalitez, pourveu qu'au fonds il vint à bout de ses intentions.

Les deux Rois se rencontrèrent au milieu d'une grande plaine; ils s'y entretinrent quelque temps au milieu d'un grand cercle que formoient les troupes du Roy de Castille; mais le lieu n'estant pas fort propre pour une conference secrete, telle qu'on l'avoit accordée à Ferdinand, les deux Princes entrèrent dans une Chapelle qui estoit proche, où personne ne les suivit que Ximenez & Jean Manuël.

L'Archevesque s'apperçut d'abord que la presence de Manuël choquoit & embarrassoit Ferdinand; il estoit d'ailleurs persuadé que tant que Manuël seroit present, ces Princes ne pourroient jamais s'accorder, & que le Roy d'Arragon ne remporteroit de cette entrevuë que le chagrin de s'estre inutilement abbaisé. Mais l'expedient pour écarter Manuël n'estoit pas ai-

Gomez
Liv. 34

se à trouver , puisqu'il n'assistoit à la conference que par l'ordre exprés du Roy de Castille ; il se défioit de la grande habileté de son beau-pere ; tout lui estoit suspect de sa part ; & il croyoit ne pouvoir se défendre d'en estre surpris , qu'en lui opposant un homme aussi penetrant & aussi peu capable de prendre le change que l'estoit Manuël.

Mariana
l. 28, c. 21

Cependant Ximenez n'hésita qu'un moment sur ce qu'il avoit à faire pour en débarrasser Ferdinand , car prenant Manuël par la main : *Laissons* , dit-il , *leurs Majestez s'entretenir en liberté , ils s'accorderont bien sans nous.* Manuël pris au dépourvu se laissa conduire hors de la Chapelle : Ximenez retournant sur ses pas s'assit à l'entrée de la porte , & regardant Manuël avec cet air d'autorité qui ne manquoit jamais d'imposer lorsqu'on ne s'y attendoit pas : *Vous pouvez faire* , lui dit-il , *ce qu'il vous plaira , pour moy je servirai aujourd'huy de portier à nos Princes.*

Ferdinand débarrassé de Manuël ne douta plus que la conference ne lui réussit , & le Roy de Castille au contraire apprehendant de trop accorder , prit la resolution de tout refuser. Ferdinand renonça d'abord à l'usufruit de la Castille , qui lui estoit accordé par le Testament de la feuë

Reine

Reine ; mais il ne prétendoit rien moins que celui du Royaume de Grénade : il se fondeoit sur ce que ce n'estoit qu'une petite partie de ce qui lui estoit accordé par le Testament de la Reine : il ajouta que c'estoit sa conquête ; que ces Peuples nouvellement assujettis , regrettoient encore leur Religion & leurs anciens Rois ; que dès qu'ils auroient changé de maistre ils ne manqueroient pas de se revolter & lui donneroient tant de peine que ce Royaume luy seroit beaucoup plus à charge qu'il n'en tireroit d'avantages ; qu'ils estoient accoutumés à le craindre & à le regarder comme leur vainqueur ; qu'il connoissoit leur pays , leurs mœurs , leurs intrigues , leur maniere de combattre ; qu'après tout il ne demandoit pas une cession , mais un simple usufruit , qui ne pouvoit durer que quelques années ; qu'il employeroit ce temps-là à achever de dompter les Maures & à pacifier le Royaume , & qu'enfin l'Archiduc le recouvreroit tranquille & florissant ; que cela s'appelloit prendre pour soy les risques & les fatigues de la guerre , & lui laisser les fruits & les avantages de la paix.

Comme cette proposition avoit déjà esté faite par Ximenez , de la part de Ferdinand , Philippe en fut d'autant moins

surpris. Il répondit en peu de mots au Roy d'Arragon, que la Couronne de Grenade ayant esté réunie à celle de Castille, elle faisoit une partie de ses Etats ; que la proposition qu'il lui faisoit lui paroissoit d'autant moins équitable, qu'il n'ignoroit pas cette union & qu'elle avoit esté faite de son consentement ; qu'il ne lui retenoit rien du sien en conservant la Couronne de Castille telle qu'il l'avoit reçüe de la feuë Reine, sa belle-mere : Qu'en un mot les Couronnes ne se partageoient point, & que quand il auroit pour lui la complaisance de partager la sienne, il estoit assuré que les Etats de Castille n'y consentiroient point.

Une réponse si précise ne rebuta point Ferdinand ; il fit de nouvelles instances ; elles ne furent pas mieux reçues ; il passa ensuite à d'autres propositions. Mais Philippe qui avoit résolu de ne lui rien accorder, rompit brusquement la conférence en lui disant que chacun se contentast du sien, que c'estoit tout l'accord qu'il avoit à faire avec lui. Les deux Rois se séparèrent ainsi sans rien conclurre ; & l'on remarqua, comme une chose assez singulière, que Ferdinand ne témoigna pas le moindre désir de voir sa fille la nouvelle Reine de Castille. Ce n'est pas

qu'il n'eust une forte passion de la voir , mais il n'osa faire cette demande à son gendre de peur de le choquer. Philippe qui ne sçavoit pas le motif de cette indifférence apparante , en fut extrêmement choqué , & regardant Ferdinand comme un pere dénaturé , qui sacrifioit tout à l'intérêt , sans se mettre en peine d'autre chose que du succès ; il lui envoya dire que n'ayant plus rien à negocier ensemble , il luy feroit plaisir de se retirer au plustost dans ses Etats.

Tout autre que Ferdinand n'auroit pas hésité à le faire ; mais comme il estoit l'homme du monde qui perdoit le plus tard l'esperance lorsqu'il y avoit quelque chose à gagner ; il fit tant par le moyen de Ximenez , qu'il obtint une seconde entrevue , mais aussi mortifiante que la premiere. Elle se fit dans la Sacristie de l'Eglise de Remedo , à une lieuë de Valladolid. Ximenez fut choisi seul par les deux Rois pour assister à la conference ; elle auroit eu aussi peu de succès que la premiere , si la confiance reciproque qu'ils avoient en l'Archevesque ne les eût portez à lui faire l'honneur de le prendre pour arbitre.

La commission estoit délicate ; elle devoit apparemment le commettre avec l'un des deux Princes , & peut - estre même

avec tous les deux ; cependant il s'en acquitta d'une maniere qui lui conserva l'amitié de Ferdinand , sans aliéner de lui le Roy de Castille son souverain.

Il obligea d'abord Ferdinand à renoncer absolument & sans reserve à l'administration de la Castille & de ses dépendances ; mais ce fut à condition que Philippe le laisseroit jouir sa vie durant des trois grandes Maistrises des Ordres de S. Jacques , d'Alcantara & de Callatrava. Philippe le refusa d'abord absolument ; il se fondeoit sur ce que les mêmes raisons qui avoient porté Ferdinand luy-même à obtenir du Pape que les trois grandes Maistrises seroient réunies à perpetuité à la Couronne , en estoient pour lui d'invincibles pour l'empescher de s'en dépoüiller , il ajoutoit que si cette réunion avoit paru formidable aux Rois ses predecesseurs , lorsqu'il s'estoit agi de la faire en la personne d'un particulier & d'un sujet ; combien devoit-elle l'estre davantage si elle se faisoit en celle d'un aussi puissant Prince que celui d'Arragon. Ximenez ne répondit point aux raisons de Philippe , mais il le prit en particulier & sçut si bien lui persuader l'interest qu'il avoit de donner quelque satisfaction à un Roy qu'il n'avoit déjà que trop maltraité , & qui pour-

roit enfin , s'il estoit trop poussé , le frustrer un jour de tant de Couronnes qui estoient réunies à celle d'Arragon , qu'il se rendit & consentit que Ferdinand gardât le reste de ses jours les trois grandes Maistrises qui avoient esté pour la premiere fois réunies en sa personne , à la Couronne de Castille. On stipula expressément qu'il n'en pourroit disposer en faveur de qui que ce fût , & qu'après sa mort sans autre formalité, elles demeureroient réunies à la Couronne de Castille.

Cette difficulté levée il n'en restoit plus qu'une, mais incomparablement plus aisée à vuider; c'est que Ferdinand renonceroit de bonne foy à tout ce qu'il pourroit prétendre de son gendre, en vertu du Testament de la feuë Reine , & que pour l'en dédommager on lui feroit une pension qui lui seroit exactement payée tous les ans à Sarragosse. On convint aisément sur cet article; la difficulté fut plus grande sur la somme qu'il faudroit payer; mais enfin Philippe s'estant obstiné à n'accorder que cinquante mille écus , Ferdinand fut obligé de s'en contenter. On lui hypothéqua pour lui tenir lieu de fonds, la Ferme des foyes du Royaume de Grenade , qui montoit à la mesme somme ; à condition toutefois que Ferdinand sortiroit inces-

samment de la Castille, & se retireroit dans celui de ses Etats qu'il lui plairoit de choisir. Ainsi Ximenez eut la gloire de terminer dans une seule conference un differend entre deux grands Rois, qui sembloit ne devoir jamais finir.

Il restoit encore la réunion des esprits, & pour y donner lieu, l'Archevesque jugea à propos de laisser les deux Princes seuls, afin qu'ils pussent se parler en liberté. Ferdinand, que l'intérêt avoit obligé de dissimuler, reprit alors son véritable caractère; comme il estoit tres-habile & mieux informé que personne des véritables intérêts du Roy de Castille, il l'en entretint à fonds; il lui donna des avis qui ne pouvoient partir que d'une experience consommée, soutenuë d'un grand genie; il lui parla avec beaucoup de force contre Jean Manuël & contre une troupe de jeunes favoris, dont il lui prédit que les conseils le perdroient s'il continuoit à les suivre.

Estant ensuite tombé sur le chapitre de Ximenez, il lui en parla comme d'un homme d'une probité, d'une sagesse, d'une fidelité & d'une experience à toute épreuve; il l'assura que la feuë Reine, qui estoit elle-mesme si habile en l'art de regner, & qui se connoissoit si bien en grands hom-

mes, lui en avoit toujours parlé comme du plus grand Ministre d'Etat que l'Espagne eût jamais produit; & il conclut enfin, que le plus important avis qu'il pouvoit recevoir de lui, estoit de donner toute sa confiance à Ximenez, de suivre ses conseils en toutes choses & d'en faire son premier Ministre; que c'estoit l'infailible moyen de regner heureusement & avec gloire. Les deux Rois se séparèrent ensuite avec tous les témoignages extérieurs d'une amitié reciproque; mais dans le fonds fort peu satisfaits l'un de l'autre. Philippe retourna à Valladolid & Ferdinand se retira en Arragon.

Comme Philippe estoit l'un des meilleurs Princes de son siècle, tout le monde fut surpris de la dureté avec laquelle il avoit traité son beau-pere; les uns l'attribuoient à la politique qui ne permet pas de souffrir deux Souverains dans un Etat; d'autres la rejettoient sur le genie particulier de Ferdinand, qui prenant avantage des ménagemens qu'on eût eu pour lui n'eust pas si-tost quitté la Castille, s'il y eust esté traité avec plus de considération; presque personne n'en sçavoit les véritables motifs: Voicy en peu de mots ce que de bons Memoires nous en apprennent.

Isabelle de Castille (dont il avoit esté

aisé de prévoir la mort) n'avoit pas encore rendu l'esprit, lorsque Ferdinand son mari, fit dessein de se rendre maistre de la Castille & d'en exclure pour jamais l'Archiduc & l'Archiduchesse. Ce fut dans cette veüe qu'on a cru qu'il avoit supposé ce fameux Testament, dont on a tant parlé jusqu'icy ; mais jugeant bien que ce seroit un foible titre à opposer aux prétentions de l'Archiduc, s'il n'estoit soutenu de quelque chose de plus fort ; il fit un projet qui n'alloit à rien moins qu'à mettre le feu aux quatre coins de la Castille ; mais qui selon toutes les apparences lui en devoit assurer la possession.

Pour le bien concevoir il est nécessaire de reprendre les choses de plus loin. L'on a dit au commencement de cette Histoire qu'il estoit né du mariage de Henry IV. frere d'Isabelle, avec l'Infante de Portugal, une fille que l'on avoit soupçonnée n'estre pas de lui. Qu'Isabelle avoit relevé & appuyé ce soupçon ; qu'elle avoit prétendu que son veritable pere estoit le Duc d'Albuquerque; que sur cette prétention elle avoit épousé Ferdinand ; dans la veüe d'appuyer son parti de toutes les forces d'Aragon; que Ferdinand avoit défait en bataille rangée ceux qui soutenoient le parti de Jeanne de Castille, & l'avoit

Jeanne
de Castille.

du Cardinal Ximenez. Liv. IV. 81
contrainte de se refugier en Portugal , où
elle estoit encore lorsque la mort d'Isa-
belle arriva ; elle y estoit dans une si gran-
de consideration que les Rois de Portu-
gal la visitoient souvent & n'entrepré-
noient rien de consequence sans la consul-
ter.

Ferdinand jetta les yeux sur cette Prin-
cesse , & sous prétexte de reparer le mal
qu'il lui avoit fait en la dépouillant des
Etats qui lui appartennoient par le droit de
sa naissance , il résolut de la demander en
mariage , de faire revivre ses droits , de
rechauffer son parti, qui n'estoit peut-estre
pas si abbatu qu'il ne se pust relever, & de
la rétablir à main armée sur le Thrône
qui avoit appartenu à Henri IV. Il suppo-
sa que les prétentions de cette Princesse ,
jointes à celles que lui donnoit le Testa-
ment de la feuë Reine ; rendoit son droit
incontestable, & que les forces de l'Arra-
gon , jointes à celles du parti qu'elle avoit
encore dans la Castille, seroient tellement
superieures à celles de l'Archiduc , qu'il
seroit contraint de lui céder ou d'en venir
du moins à un traité , qui mettroit tout
l'avantage de son costé.

Il y avoit dans l'exécution de ce projet
plusieurs difficultez à surmonter. La Prin-
cesse hayssoit Ferdinand avec toute la fu-

reur dont une femme est capable contre l'Usurpateur d'un Thrône qu'elle croit luy appartenir. Il falloit l'adoucir & la faire consentir à s'unir de la maniere la plus étroite à l'homme du monde qu'elle haysoit le plus, mais que ne fait-on point pour regner ? Elle estoit en la puissance du Roy de Portugal, il l'en falloit tirer & le faire consentir au projet de Ferdinand.

La négociation estoit délicate. Ferdinand pour la faire réüssir choisit le fameux Raymond de Cardonne, l'un des plus habiles negociateurs de son siècle.

Il y avoit encore une difficulté qui paroissoit la plus grande de toutes, ce fut pourtant celle qui fut le plus aisément surmontée : Il s'agissoit d'épouser la nièce, après avoir épousé la tante; les Canons & l'usage de l'Eglise ne permettoient pas ces sortes de mariages, & Jules II. homme peu scrupuleux à la verité, mais severe, paroissoit fort éloigné d'y consentir. Ferdinand lui en fit faire la proposition par l'Ambassadeur qu'il avoit à Rome. Le Pape avoit une haine extrême contre les François; il avoit resolu de les chasser d'Italie, & n'en pouvant venir à bout sans le secours de Ferdinand, il le fit assurer qu'il ne tiendrait pas à lui que son mariage ne réüssit.

La négociation de Ferdinand n'eust pas un succès si heureux du costé du Portugal. Manuël Prince paisible apprehenda d'allumer un feu dans la Castille, dont il pourroit bien se ressentir en estant le plus proche voisin. Il craignit d'attirer dans l'Espagne & peut-estre dans ses Etats, les forces des Pays-bas, de la France & de l'Empire. Il crut que l'Archiduc estant de beaucoup plus jeune que le Roy d'Arragon, il vivroit plus long-temps que lui, & qu'il se verroit tost ou tard exposé à son ressentiment. En un mot il voyoit beaucoup à craindre, & il ne voyoit rien à espérer en favorisant Ferdinand. Ce fut ce qui l'obligea de refuser la Princesse de Castille avec une obstination qui ne put estre vaincue; & Ferdinand n'estant pas en estat de l'enlever malgré luy, abandonna son projet.

Il seroit difficile de dire par qu'elle voye l'Archiduc en fut averti; ce qu'il y a de certain c'est qu'il le fut, & qu'il en conceut contre son beau-pere un ressentiment proportionné au tort qu'il avoit prétendu lui faire. La liaison étroite qui estoit alors entre Ferdinand & Ximenez l'a fait soupçonner d'avoir sceu quelque chose de son dessein & même de l'avoir approuvé; mais il n'y a point d'apparen-

ce qu'il eust voulu favoriser un projet si préjudiciable à la mémoire de la feuë Reine sa bienfaitrice , & qui n'alloit à rien moins qu'à exclure pour jamais la posterité du Royaume de Castille , & des Couronnes qui en dépendent ; ce qu'il y a de bien certain c'est que l'Archiduc qui estoit parfaitement instruit des intrigues de son beau-pere , ne soupçonna jamais Ximenez d'y avoir trempé ; & quand il n'y auroit point d'autres preuves en sa faveur, la confiance dont ce Prince l'honora tant qu'il vécut, suffiroit pour l'en justifier dans l'esprit de toutes les personnes équitables.

Le projet dont l'on vient de parler , n'ayant pas réüssi, Ferdinand qui n'aimoit pas l'Archiduc , ne pouvant luy faire perdre la Couronne de Castille , tâcha du moins de le priver de la succession d'Aragon & de rompre la liaison étroite qui estoit entre luy & le Roy de France.

Ce fut dans cette double veuë qu'il fit demander en mariage Germaine de Foix , nièce de Sa Majesté Tres-Chrestienne , qu'elle faisoit élever à sa Cour auprès des Princesses ses filles , & pour laquelle elle n'avoit guère moins de tendresse que pour ses propres enfans. Loüis XII. le meilleur Prince du monde, eut peine d'a-

bord à consentir à ce mariage. Sa répugnance étoit fondée sur le peu de proportion d'âge qui estoit entre les parties. En effet le Roy d'Arragon auroit pû estre le pere de Germaine, mais Ferdinand le prit par son foible. Il connoissoit la passion violente qu'avoit ce Prince de réunir le Royaume de Naples à sa Couronne. Son prédécesseur & lui n'avoient rien épargné pour le conquérir sans en pouvoir venir à bout. Ferdinand le possédoit alors presque tout entier, & il estoit aisé de juger que les François acheveroit bien-tost de perdre le peu qu'ils en avoient conservé.

Charlet.
VIII.

Quelque avantage qu'eust Ferdinand de ce costé-là, il ne laissa pas de proposer au Roy de France que s'il vouloit luy donner sa nièce, il consentiroit que le Royaume de Naples appartint aux enfans masles qui sortiroient de ce mariage. Que s'il n'avoit point d'enfans masles, ce Royaume retourneroit à la Couronne de France, au préjudice des filles qui en pourroient naistre, & des enfans du premier lit. La proposition fut acceptée, l'article fut inseré dans le Contract de mariage. Ferdinand épousa Germaine. La jeunesse & l'embonpoint de cette Princesse lui faisoient esperer des successeurs; cependant il n'en eût point, mais les enfans

du premier lit n'en conserverent pas moins le Royaume de Naples, & les Princes qui en sont sortis, le possèdent encore aujourd'huy.

Ce mariage estoit à peine conclu, lorsque l'Archiduc arriva en Castille de la maniere qui a esté racontée. Tant de marques de la mauvaise volonté de son beau-pere lui firent juger qu'il n'avoit rien à ménager avec lui. Voila les veritables motifs des défiances de l'Archiduc & de la dureté avec laquelle il traita Ferdinand.

Cependant quelques broüillez qu'ils fussent, le nouveau Roy de Castille ne laissa pas de profiter des avis qu'il lui avoit donnez touchant Ximenez. Il le prévint de mille honnestetez; il lui donna sa confiance, il le mit à la teste de tous ses Conseils, le conjura de s'attacher à lui & de ne le pas abandonner s'il se pouvoit d'un moment.

Le parti estoit trop avantageux pour ne le pas accepter, & il estoit encore de la dernière importance pour le bien de l'Estat de ne pas abandonner ce jeune Prince, qui estoit de l'humeur du monde la plus facile, à une troupe de jeunes gens, qui ne pouvant qu'abuser de sa faveur, ne pouvoient aussi que le jeter dans une in-

finité d'inconveniens , s'il eût suivi leurs conseils aussi aveuglement qu'ils le prétendoient. Le Roy de Castille estoit d'ailleurs d'une humeur si liberale qu'elle degeneroit quelquefois en prodigalité. Il ne sçavoit ce que c'estoit que de refuser ; & pour obtenir quelque chose de luy il ne falloit que la luy demander. Mais comme les revenus de la Couronne de Castille n'estoient pas alors à beaucoup près aussi considerables qu'ils le sont aujourd'huy , & qu'il s'en falloit beaucoup qu'ils pussent suffire à sa dépense , à l'avidité des Flamans & aux gratifications excessives dont l'épargne estoit surchargée , il estoit aisé de prévoir de grands desordres dans les Finances ; ces desordres en eussent infailliblement attiré d'autres dans tout le corps de l'Etat ; il eût fallu enfin avoir recours à de nouveaux impôts ; & les Castillans, qui se croyoient déjà surchargés , n'eussent pas souffert patiemment qu'on les eût augmentez.

Il n'y avoit qu'un homme aussi habile, aussi bien intentionné & aussi desintéressé que Ximenez , qui pût remédier à tant d'inconveniens ; & comme il se connoissoit luy-mesme aussi-bien que personne, & qu'il se sentoît une fermeté à l'épreuve, il ne crut pas qu'il dût preferer le bien

particulier de son Eglise à l'avantage que tout l'Etat pouvoit tirer de son administration. Ce fut ce qui le fit consentir à demeurer à la Cour & à s'attacher à la personne du nouveau Roy. Mais comme il ne pouvoit se résoudre à abandonner tout à fait son Eglise, il choisit deux hommes également distinguez par leur science & par leur probité ; il les envoya dans son Diocèse en qualité de grands Vicaires, il leur donna toute sa Jurisdiction, de peur que l'obligation d'avoir recours à luy, ne fût à charge à son Peuple, & ne retardât les effets de leurs bonnes intentions. Mais de peur que la concurrence ne fît à peu près le même effet, il ordonna que l'un demeureroit à Toledé & l'autre à Alcalá. Il régla à chacun le ressort de sa Jurisdiction, & leur recommanda expressément de l'informer souvent & exactement de tout ce qui se passeroit de plus considérable dans ce grand Diocèse, & particulièrement des cas douteux, ou de ceux qui auroient besoin de l'intervention & de l'appui de son autorité.

Ces précautions prises, Ximenez se donna tout entier au Gouvernement de l'Etat. Le premier objet de ses soins fut le reglement des Finances. Il y trouva tout le desordre qu'il avoit prévu ; mais il

estoit d'autant plus difficile d'y remedier, qu'il venoit de Jean Manuël mesme, à qui le Roy en avoit confié l'administration. Ce n'est pas qu'il ne fût habile, mais comme il estoit persuadé que le foible des jeunes Princes est le plaisir, & qu'il estoit encore d'âge à en prendre sa part, il n'épargnoit rien pour les divertissemens du Prince; d'ailleurs comme il connoissoit son humeur portée à la profusion, tout son soin estoit de la seconder; cela rendoit son administration agréable, quoy-qu'enfin elle n'allât à rien moins qu'à la ruine entiere de l'Etat.

Ximenez comprit aussi-tost qu'il seroit impossible de regler les Finances tant qu'elles seroient entre les mains d'un homme aussi-peu ménagé que Manuël. Il estoit question de les en tirer; mais le grand crédit qu'il avoit auprès du Roy rendoit la chose fort difficile. Ximenez ne laissa pas de l'entreprendre; il falloit pour cela avoir en main quelque fait constant & important qui pût faire perdre au Roy la confiance qu'il avoit en luy; il érudia si-bien sa conduite qu'enfin il le trouva, & il en fit tout l'usage qu'il avoit coutume de faire des avantages que la fortune lui présentait.

Un jour qu'il estoit allé chez le Trésorier

forier particulier des Finances , il lui demanda à voir le Registre des Gratifications ; il le parcourut comme par manière d'acquiescer , & sans qu'il parût fort appliqué à ce qu'il faisoit. Mais estant tombé sur le rôle de celles qui n'estoient pas encore payées , il fut bien surpris d'y en trouver plusieurs qui estoient assignées sur les droits que le Roy tiroit des foyes du Royaume de Grenade. Il demanda si elles estoient expédiées ; & l'Intendant qui n'y entendoit point de finesse , les fit voir toutes signées & prestes à estre envoyées au Trésorier de l'Epargne pour en faire le paiement. Alors Ximenez prenant un visage severe : *Vous estes* , luy dit-il , *bien obligé à l'amitié que je vous porte depuis si long-temps ; sans cela rien ne seroit capable de m'empescher de vous faire arrester & d'aller de ce pas demander vostre teste au Roy.* Il luy fit ensuite de sanglans reproches , de ce que sçachant que ces droits avoient esté cedez au Roy d'Arragon , il avoit esté assez hardi pour signer de pareils billets , sans avoir aucun égard à l'honneur du Roy qu'il alloit faire passer pour un Prince sans foy. L'Intendant luy répondit tout effrayé , qu'il n'avoit pû moins faire , n'estant que subalterne à Manüel que de luy obéir. Que ce n'e-

estoit pas à luy à examiner s'il faisoit bien ou mal. Il ajouta qu'il en avoit le Brevet signé de la main du Roy, & contre-signé de Manüel. Ximenez qui avoit par là ce qu'il demandoit, se radoucissant un peu, le luy demanda, il le luy remit aussi-tost. Mais Ximenez ne l'eût pas plütoſt lü qu'il le déchira, & regardant l'Intendant d'un air ſerieux : *Voilà*, dit-il, *comme doivent eſtre traitéz des Brévets obtenus par ſurpriſe, contre la bonne foy & au préjudice de la réputation de noſtre commun Maïſtre.*

Ceux qui eſtoient preſens furent étrangement ſurpris d'une action ſi hardie; mais ils le furent bien plus, lorsque Ximenez ramassant les pieces du Brévet déchiré, fut luy-meſme les porter au Roy, & luy remontra avec tant de force le tort qu'il ſe ſeroit fait à luy-meſme, ſi au préjudice du Traité fait avec Ferdinand il avoit eſté acquité, qu'au lieu de luy en ſçavoir mauvais gré, il le loüa de ſa fidelité, avoüa qu'il avoit eſté ſurpris, & ordonna qu'à l'avenir aucun Brévet ne ſeroit executé ſans avoir eſté communiqué à l'Archeveſque.

Mais Ximenez n'en demeura pas là, il en prit occaſion de remonter au Roy l'impoſſibilité qu'il y auroit de regler ſes Finances tant qu'elles ſeroient entre les

main de Manüel ; il luy rapporta sur ce la tous les abus qu'il y avoit remarquez, & luy en fit voir les consequences; & il y a bien de l'apparence qu'il fût venu à bout de son dessein , si la mort du Roy , qui arriva lorsqu'on y pensoit le moins , ne l'avoit empesché d'achever ce qu'il avoit si bien commencé.

Comez.
Livre 3.

Pendant que Ximenez n'estoit occupé que de ce qui pouvoit contribuer au bien de l'Etat , le nouveau Roy de Castille ne pensoit qu'à se divertir. Un jour que le Comte Pimentel luy donnoit à Benevent une grande feste , Ximenez qui l'y avoit accompagné , se vit dans un des plus grands dangers où il se fût trouvé de sa vie. Le Comte donnoit un combat de Taureaux. On avoit fait devant le Château un Amphitéâtre , qui regnoit autour d'une grande Place , & l'on n'y avoit laissé qu'une entrée libre pour la commodité des courtisans. Avant que le combat commençat, Ximenez eût quelque chose à proposer au Roy. Il traversoit à pied la Place , avec une partie de ses gens , lorsqu'on lâcha inconsideremment un Taureau ; il blessa les premiers qu'il rencontra, & il alloit droit à l'Archevesque lorsque les cris que l'on jeta de tous costez l'étonnerent & l'arrestèrent ; à ces cris

les Gardes du Roy accoururent & tuerent ce furieux animal à coups de picquet. Ximenez continua son chemin sans qu'un si grand peril eût paru l'étonner. Le Roy qui avoit esté averti du danger qu'il avoit couru, vint au devant de luy avec empressement ; mais voyant qu'il n'estoit point blessé, il luy demanda s'il n'avoit pas eu bien peur : Ximenez répondit que les Gardes de sa Majesté estoient accourus si promptement à son secours qu'il n'avoit presque pas eu le temps de faire reflexion au danger auquel il avoit esté exposé. Ensuite s'adressant à Pimentel il luy dit que ces divertissemens meurtriers ne convenoient guerre à des Chrestiens, & qu'ils estoient des restes du Paganisme, qu'il seroit fort à propos d'abolir. Le Roy répondit pour le Comte, qu'il y avoit en effet de la cruauté à se divertir aux dépens de la vie des hommes, mais qu'il y avoit de certains maux qu'on estoit obligé de tolerer, & que les Espagnols estoient si entestez de ces furieux spectacles qu'on ne pourroit les supprimer sans les mécontenter. Ximenez en convint, mais il ajouta qu'il valloit mieux courir le risque de déplaire au Peuple pour un temps, que de luy donner des spectacles qui convenoient si peu à la sainteté de

la Religion dont ils faisoient profession ; que les hommes revenoient de tout , & que le plus souvent les affaires les plus difficiles dépendoient de la maniere dont on s'y prenoit pour les faire réussir. L'Archevesque parla ensuite au Roy en particulier & repassa par la même Place , ne croyant pas qu'il convînt à un homme de son caractère , d'autoriser de pareils spectacles par sa présence.

Après avoir esté quinze jours à Benevent le Roy se rendit à Valladolid , pour aller delà à Burgos se faire couronner. Dans ce même-temps le gouvernement du Château de Burgos étant venu à vacquer , le Roy en gratifia Manüel , qui de son costé invita le Roy à un grand festin. Au sortir du repas, sans se donner le temps de faire digestion , ce Prince alla joüir à la courte-paume & y joüia long-temps. Ce violent exercice l'altera ; il demanda à boire , on lui apporta diverses liqueurs glacées , dont il but en quantité. Le frisson le prit au sortir du jeu ; & il fut ensuite saisi d'une fièvre chaude , accompagnée d'une grande douleur de costé , & le quatrième jour le transport se fit au cerveau. Ce Prince estoit d'une complexion si forte, que depuis le jour de sa naissance elle n'avoit pas souffert la moindre

alteration , quoyqu'il la mît souvent à d'assez fortes épreuves. Cependant elle succomba sous la violence du mal ; tous les remèdes furent inutiles , & il mourut le sixième jour de sa maladie , âgé de vingt-huit ans , dans la seconde année de son Regne.

Le 25
Septemb.
de l'an-
née 1506

Jamais Prince ne fut tant pleuré, ni avec des larmes plus sinceres. Toute la Castille en prit le deüil , & la Reine son épouse en perdit si absolument l'usage de la raison qu'elle ne le recouvra plus pendant les cinquante années qu'elle luy survécut.

Ce double contre-temps arrivé coup sur coup jetta la Castille dans la confusion qu'il est aisé de s'imaginer. Elle n'estoit pas même pour finir si-tost , si Ximenez qui en prévint les facheuses suites , n'y eût remédié avec sa prudence ordinaire. A peine la nouvelle de la mort du Roy estoit-elle répandue dans son Palais, qu'il assembla les Grands , & tout ce qui se trouva d'Evesques & de personnes distinguées dans le Clergé & dans le Tiers-Etat. Il leur apprit la double perte que la Castille venoit de faire , avec toutes les marques d'une douleur qui , quoyqu'elle parût fort grande , ne diminuoit rien de sa fermeté ordinaire. Il fit remarquer en

peu de mots, que l'accident arrivé à la Reine la rendoit si absolument incapable du Gouvernement, qu'on ne pouvoit plus compter sur elle ; mais il leur représenta vivement la nécessité où ils se trouvoient de choisir promptement quelqu'un sur qui l'on pût se reposer au moins pour un temps, des affaires les plus pressantes.

Le Duc de Médina-Celi qui avoit ses veües & qui vouloit apparemment avoir le temps de faire sa brigue, ayant pris la parole après l'Archevesque, fut d'avis que l'affaire estoit assez importante pour se donner le temps d'y penser, & conclut à remettre le choix dont il s'agissoit, au lendemain.

Mais Ximenez représenta si fortement que cette affaire ne souffroit aucun délai, qu'il fut choisi luy-mesme presque tout d'une voix, à condition toutefois que dès que les Obsèques du Roy seroient finies, l'on se rassembleroit pour choisir un Administrateur de la Couronne, jusqu'à ce que le Duc de Luxembourg, l'aîné de enfans du deffunt Roy, fût en âge de gouverner.

Ximenez estoit trop éclairé pour ne pas prévoir que le choix qui se devoit faire ne tomberoit pas sur luy ; ainsi le
seul

[Charles
V. s'appel-
loit
ainsi du
vivant
de son
pere.

feul parti qu'il avoit à prendre, estoit que celui qui seroit choisi, lui en eût toute l'obligation.

Quelques prétentions qu'eussent avoir les Grands de Castille à l'administration du Royaume, il est certain qu'il n'y avoit que deux Princes qui eussent droit à la Regence de la Castille ; l'un estoit l'Empereur en qualité d'ayeul paternel & l'autre Ferdinand en celle d'ayeul maternel, & de plus par le droit de bienfaisance.

Toutes les Loix estoient pour l'Empereur, & si l'on s'y fût tenu, il l'emportoit incontestablement sur le Roy d'Arragon. Il avoit même un préjugé en sa faveur qui ne pouvoit estre disputé ; c'est que le pere du deffunt Roy estant mort avant qu'il fût en âge de gouverner, les dix-sept Provinces persuadées que la Regence lui appartenoit à l'exclusion de tout autre, la lui avoient déferée tout d'une voix & l'avoient reconnu pour Administrateur des Etats du jeune Archiduc jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même. Le cas estoit pareil, puisque la succession des Pays-bas venoit du costé de Marie de Bourgogne mere de l'Archiduc Philippe, comme la succession de la Castille, dont il s'agissoit, venoit de Jeanne d'Arragon, mere de l'Archiduc Charles.

Maximilien I,

Charles V.

Ximenez n'ignoroit pas les Loix qui favorisoient l'Empereur ; & le fait qu'on vient de rapporter estoit trop public pour pouvoir estre contesté ; mais outre qu'il avoit plus d'inclination pour Ferdinand , & que le droit de la bienfiance estoit pour lui , il estoit persuadé que sa Regence seroit sans comparaison plus avantageuse à la Castille que celle de l'Empereur dont les Etats estoient fort éloignez , & qui n'estoit pas en état de quitter l'Empire pour venir lui-mesme gouverner la Castille , comme Ferdinand le pouvoit faire , à cause de la proximité de ses Etats.

Manuël estoit ouvertement déclaré pour l'Empereur , plus par la passion qu'il avoit d'exclure Ferdinand son ennemi déclaré , que par aucun engagement qu'il eût avec sa Majesté Imperiale ; il avoit dans son parti tous les Grands , qui s'estant déclarez si ouvertement contre Ferdinand lors de ses differends avec le feu Roy , apprehendoient d'estre exposez à sa vengeance s'il reprenoit jamais le Gouvernement de la Castille. Le seul Frédéric, Duc d'Alve , favorisoit le Roy d'Arragon & Ximenez esperoit d'attirer à son parti Bernardin de Mendoza , avec qui il estoit lié d'une amitié tres-étroite.

Quelque peu d'apparence qu'il y eût de

faire préférer Ferdinand à l'Empereur, Ximenez ne laissa pas de l'entreprendre. L'intrigue devoit estre ménagée avec beaucoup d'adresse & de secret, le parti contraire ayant à sa teste un aussi habile homme que Manuël. Comme c'estoit fait de sa fortune si Ferdinand estoit rétabli, & qu'il estoit d'autant plus exposé à sa vengeance, qu'estant de basse extraction, il pouvoit estre attaqué plus impunément que les autres; l'on estoit persuadé qu'il n'oublieroit rien pour le faire exclure. Ximenez ne manqua pas de le supposer: Voici comme il s'y prit pour faire réussir cette importante affaire, qui fut pour lui une nouvelle source d'honneurs.

Il cacha sous une profonde dissimulation le dessein qu'il avoit de favoriser Ferdinand. Pour endormir le parti contraire & l'empescher de prendre des mesures opposées aux siennes, il affecta deux choses, l'une de ne paroistre pas opposé à l'Empereur, l'autre de paroistre occupé de toute autre chose que de l'Assemblée & de tout ce qui devoit s'y traiter. Il ne laissoit pas cependant de faire pratiquer sous-main les principaux du Tiers-Etat & de les engager, sans leur déclarer son dessein, à estre du sentiment dont il seroit dans l'Assemblée. Comme il en estoit passion-

nément aimé, parce qu'il s'estoit toujours déclaré pour le peuple contre les entreprises des Grands, & qu'on estoit persuadé d'ailleurs que ses veües n'alloyent qu'au bien de l'État, il ne lui fut pas difficile de s'assurer de toutes les voix.

Pour le Clergé avec qui il avoit toujours conservé une liaison tres-étroite, il ne se rapporta qu'à lui-même du soin de le ménager. Il écrivit à tous les Evêques & à tous ceux du second Ordre, qui avoient séance aux Etats, pour les prier de s'y rendre incessamment & au plus grand nombre qu'il se pourroit; il ne s'ouvrit de son dessein qu'à un petit nombre de ses confidens, & les chargea du soin de pratiquer les autres. Il en usa de même à l'égard des Commandeurs des trois Ordres, dont Ferdinand estoit Grand Maître. Entre les Grands, il sçut si bien ménager Bernardin de Mendoza, qu'il le gagna, & Bernardin de son costé lui acquit sous de grandes promesses tous ceux d'entre les Grands qui lui estoient liez de parenté ou d'amitié. Pour le Duc d'Alve il estoit si attaché au parti de Ferdinand, qu'il n'épargna rien pour le fortifier & pour y attirer tout ce qu'il avoit de parens & d'amis. On ne se mit pas en peine d'en pratiquer d'autres, de peur d'éventer le dessein

en le communiquant à trop de gens. Ximenez prit encore une précaution qui ne contribua pas peu au succès de son entreprise, c'est qu'il fit publier par les Evêques du Royaume de Grenade, que les Maures, dans le dessein de se prévaloir de l'état présent de la Castille, armoient puissamment & se dispoisoient à repasser en Espagne. Il fit semblant d'en estre persuadé, quoyqu'il sçût le contraire, ce qui ne contribua pas peu à le persuader à tout le monde.

Ces mesures estant prises & le jour de l'assemblée arrivé, Ximenez qui devoit y présider, s'y rendit accompagné des Députés de tous les Ordres. Il en fit l'ouverture par un discours dont voici la substance.

Il representa à l'assemblée que n'y ayant que l'Empereur & le Roy d'Arragon qui pussent prétendre au choix dont il s'agissoit, il falloit sans prévention & sans égard aux interets particuliers, choisir celui dont l'on croiroit en conscience que l'administration seroit plus avantageuse à l'Etat. Il parla de l'Empereur avec le respect dû aux personnes de son caractère, mais il ajoûta qu'il croiroit trahir les interets publics, s'il n'avertissoit l'assemblée que ce Prince ne lui paroïssoit point.

propre pour le choix dont il s'agissoit. Il se fonda sur l'antipatie naturelle des Espagnols & des Allemands, sur leur manière de gouverner, si différente de celle des Castillans, sur la qualité de l'Empereur, qui ne lui permettant pas de venir les gouverner lui-même, les soumettroit à des Gouverneurs, gens la plupart du temps avarés, qui ne songeoient qu'à remplir leurs bourses des dépouilles du Peuple & des Grands, & qui n'avoient presque jamais toute l'autorité nécessaire pour gouverner avec succès, sur l'éloignement des Etats de l'Empereur, qui ne lui permettoit pas de leur donner les secours dont ils ne pouvoient manquer d'avoir besoin, si ce que l'on publioit de la descente des Maures se trouvoit véritable, comme il n'y avoit que trop d'apparence; sur le génie particulier de ce Prince, toujours occupé à amasser de l'argent, comme pourroient faire les plus avarés, & aussi prompt à le dissiper que le pourroient être les plus prodigues. Il se fonda encore sur plusieurs autres motifs qu'il seroit trop long de rapporter. Et il conclut enfin que l'Empereur ne pouvant regarder l'administration de la Castille que par rapport à lui-même & au profit qui lui en reviendrait, le choix que l'on en voudroit faire ne pou-

voit estre avantageux à l'Etat.

Il parla ensuite de Ferdinand comme d'un Prince d'un merite & d'une habileté consommée. Il remarqua d'abord qu'il ne s'agissoit point de la tutelle du jeune Roy, puisque le feu Roy l'avoit déferée au Roy de France, & qu'il s'estoit reposé sur sa probité des soins & de l'éducation de son fils. Il ne manqua pas d'observer que cette disposition estoit une preuve incontestable du peu d'estime que le feu Roy faisoit de l'Empereur son grand-pere, & que s'il ne lui avoit pas voulu confier l'éducation de son fils, il s'en seroit encore moins rapporté à lui du gouvernement de ses Etats, s'il eût eu le temps de déclarer sur cela ses intentions. Il prétendit ensuite qu'il ne s'agissoit précisément que de la Regence de la Castille. Il soutint encore que Ferdinand à cet égard avoit tant d'avantage sur l'Empereur, qu'il ne pouvoit croire qu'il y eût une seule personne dans l'assemblée qui pût hésiter un seul moment à le lui préférer. Il s'étendit sur ses qualitez personnelles, sur sa sagesse, sur sa prudence si généralement reconnue, sur sa valeur dont il avoit donné tant de preuves à l'avantage de la Castille, sur la proximité de ses Etats & de ses forces, toujours prestes à la se-

Louis
XII,

courir, sur le besoin présent qu'on en avoit pour résister aux Maures s'il leur prenoit envie de repasser en Espagne, sur la haute réputation où estoit Ferdinand parmi ces Peuples, sur les victoires qu'il avoit remportées sur eux, sur les obligations que lui avoit la Castille, les Prelats, les Peuples & tous les Grands du Royaume. Il se fonda encore sur la douceur de son Gouvernement, sur les avantages & sur la gloire qui en estoit revenuë à leur Couronne, sur le Testament de la feuë Reine, auquel il estoit juste enfin d'avoir quelque égard.

Il parla ensuite de la crainte & de la méfiance que pouvoient avoir de lui la plupart de ceux qui lui avoient esté contraires lors de ses démesses avec le feu Roy. Il n'épargna rien pour la leur ôter; il soutint que Ferdinand qui estoit si habile dans l'art de regner, ne pouvoit leur sçavoir mauvais gré d'avoir préféré leur Roy legitime à celui qui avoit cessé de l'estre; qu'il n'en feroit que plus d'estime de leur fidélité; que la confiance qu'ils lui temoigneroient dans une occasion si importante, effaceroit infailliblement tout ce qui pourroit lui estre resté de ressentiment contre qui que ce fût; enfin il protesta que si contre son attente le Roy

du Cardinal Ximenez. Liv. IV. 105
d'Arragon pretendoit user de l'autorité
qu'on lui auroit rendue, pour se venger de
ses ennemis particuliers, il feroit le pre-
mier à conspirer avec eux pour l'en dé-
pouïller & pour le forcer de retourner en
Arragon avec plus de honte qu'il n'y estoit
retourné la premiere fois.

L'effet du discours de Ximenez fut
que Ferdinand eut tous les suffrages du
Clergé & des Commandeurs des trois
Ordres dont la grande Maistrise lui estoit
restée. Les Députés du Tiers-Etat témoi-
gnerent par un murmure confus, avant
que d'opiner à leur rang & dans les for-
mes, qu'ils estoient de leur sentiment :
Ainsi les Grands s'estant apperçus qu'ou-
tre cette conspiration generale des deux
Ordres, il y en avoit plusieurs parmi eux
qui se déclareroient pour Ferdinand, fi-
rent de bonne grace ce qu'ils prévoyoit
qu'ils seroient enfin contraints de faire.

Manüel s'efforça néanmoins de tenir
ferme avec un petit nombre de ses parti-
sans déclarez, mais on ne laissa pas de
passer outre. Il demanda ensuite qu'au
moins l'on remit au lendemain à dresser
l'acte d'élection, mais Ximenez qui con-
noissoit ses intrigues & qui appréhendoit
un retour, le fit dresser & signer avant que
l'assemblée se séparât. Manüel eut même

en cette occasion un nouveau sujet de mortification , qui fut que le Gouvernement de l'Etat fût continué à Ximenez , jusqu'à l'arrivée du Roy d'Arragon.

C'est ainsi que Ferdinand par les soins de Ximenez , recouvra la Regence de la Castille , qu'on l'avoit forcé de quitter un an auparavant , d'une maniere si honteuse.

Pendant que ce qu'on vient de raconter se passoit en Castille , Ferdinand ne fut pas plutôt de retour en Arragon qu'il épousa Germaine de Foix, nièce de Louis XII. Ce mariage sembloit l'inviter à prendre quelque repos , mais les soupçons qu'il avoit conçus contre le grand Conſalve , ne lui permettoient pas de le goûter. On lui mandoit d'Italie qu'il avoit des intelligences ſecrettes avec le Roy de Castille , pour réünir le Royaume de Naples à ſa Couronne ; & comme effectivement Conſalve estoit Caſtillan , on-le croyoit aſſez affectionné à ſa patrie pour menager cette réünion.

D'autres aſſuroient qu'il traittoit avec le Pape , qu'il estoit preſt d'accepter la charge de General de l'Egliſe , ou qu'il attendoit que l'Empereur vint avec une armée pour leur livrer le Royaume. On diſoit meſme qu'il alloit marier ſa fille

avec le fils de Prosper Colonne, pour se maintenir malgré le Roy d'Arragon dans sa Vice-Royauté & peut-estre mesme pour s'emparer du Royaume. Une chose augmentoit les défiances de Ferdinand, c'est que Consalve s'obstinoit à demeurer à Naples, quoyqu'il eût ordre d'en revenir.

Il n'en falloit pas tant pour allarmer le soupçonneux Ferdinand, ce fut ce qui le porta à s'embarquer à Barcelone avec la Reine Germaine, les Reines de Naples & grand nombre de Noblesse de Castille & d'Arragon. Une tempeste qui survint l'obligea de relacher dans le Port de Toulon; il se remit en Mer quelques jours après, & arriva le premier d'Octobre à Genes. Ce fut là que Consalve le vint joindre avec les Galeres de Naples, ce qui calma ses inquietudes & ses soupçons. Il receut presque en mesme-temps les nouvelles de la mort du Roy de Castille son gendre, & les lettres par lesquelles Ximenez lui mandoit comme il avoit esté choisi pour gouverner la Castille pendant le bas âge de Charlequint son petit fils. Il fit aussi tost réponse à l'Archevesque & partit pour Naples dans le dessein de destituer Consalve & d'y établir un autre Viceroy. Cependant la Castille n'estoit point pai-

sible , les Grands qui tenoient le parti de l'Empereur y causoient tous les jours de nouveaux troubles, & tout paroissoit disposé à une revolte ; ce fut ce qui porta Ximenez à proposer l'assemblée des Etats de Castille, le remede qui n'estoit pas sans inconvenient dans la situation des affaires, paroissoit absolument necessaire. Mais quelques remontrances qu'il pût faire à la Reine, il ne put jamais obtenir d'elle qu'elle signât les Lettres de la convocation ; cette Princesse s'emporta mesme contre lui & lui envoya dire qu'il sortit du Palais où l'on avoit jugé à propos de le logger. Mais Ximenez avoit trop de zele pour le bien public pour s'arrester à une simple formalité ; il prit acte du refus de la Reine, passa outre & fit assembler les Etats. Comme la Reine toujours jalouse de son autorité, & cependant incapable de prendre aucune resolution , rompoit toutes ses mesures & l'embarassoit plus elle seule que tout le reste du Royaume. Ximenez proposa aux Etats de la déclarer incapable de gouverner , mais on crut qu'on devoit menager l'honneur de la Maison Royale & qu'on pouvoit gouverner independemment de la Reine sans faire une pareille déclaration.

Cependant quelques soins qu'on eût

de cacher les foibleſſes de cette Princeſſe, il ſembloit qu'elle prit à tâche de les faire éclater. Le jour de la Touſſaints elle voulut aller à la Chartreufe de Mirafleurs où eſtoit le tombeau du feu Roy de Caſtille ſon époux. Après y avoir fait ſes devotions, il lui prit envie de faire ouvrir ſon tombeau pour avoir la triſte conſolation de le voir. On lui remontra là-deſſus tout ce qui eſtoit capable de la détourner de ſon deſſein; mais bien loin d'y avoir égard, elle ſ'emporta & commanda avec les menaces les plus terribles, qu'on ouvrit le tombeau & qu'on en tirat le cercueil. Comme elle eſtoit fort avancée dans ſa groſſeſſe & qu'on craignoit qu'elle ne ſe bleſſât, on fut contraint de lui obéir. Le Nonce du Pape, les Ambaſſadeurs de l'Empereur & du Roy Catholique & quelques Eveſques furent appelez pour reconnoiſtre ce corps. Quoyqu'il n'eût plus figure d'homme, la Reine le regarda & toucha pluſieurs fois ſans répandre une larme. Après quoy on referma le cercueil qu'elle fit couvrir d'étoffes d'or & de ſoye.

Quelque temps après, quoyque ſa groſſeſſe fût fort avancée, elle eut envie de ſortir de Burgos, où juſques alors elle avoit fait ſa réſidence. Elle envoya cher-

Pierre
martyr.
l. 19. ep.
324

cher Ximenez & lui dit qu'elle ne pouvoit plus vivre dans une Ville où son mari estoit mort , & qu'il donnât les ordres pour son départ & pour celui de toute la Cour. Comme elle estoit incapable d'écouter aucune remontrance & encore moins d'y defferer, il fallut lui obéir.

La Reine se mit en chemin & l'on fut obligé de la suivre , quoyqu'on ne sçut pas où elle avoit dessein d'aller. Elle passa par la Chartreuse de Mirafleurs pour y prendre le cercueil de son Epoux. Elle le fit conduire après elle dans un Carrosse à quatre Chevaux. On lui avoit enfin persuadé d'aller à Valladolid , mais comme elle fut à moitié chemin, dans le Bourg de Torquemada il lui prit fantaisie d'y demeurer & vingt jours après elle accoucha de l'Infante Catherine le quatorzième de Janvier. La peste avoit déjà commencé de faire de grands ravages en plusieurs Villes d'Espagne; on s'apperçut qu'elle s'échauffoit à Torquemada ; plusieurs femmes de la Reine en estoient déjà mortes dans le Palais & presque sous les yeux de cette Princesse , sans qu'un danger si présent fût capable de l'émouvoir, on eût beau lui représenter le peril qu'elle couroit elle même , elle répondit que quand elle seroit bien remise de sa cou-

du Cardinal Ximenez. Liv. IV. 117
che elle verroit ce qu'elle auroit à faire.

Sur cette réponse Ximenez qui ne jugeoit pas à propos d'exposer tant de monde, permit à un chacun de se retirer, & transféra le Conseil à Palencia. Pour lui il ne jugea pas à propos d'abandonner la Reine dans l'état pitoyable où elle se trouvoit; il demeura auprès d'elle avec une constance qui lui attira de grandes loüanges.

Cependant la melancolie de la Reine & tous les contre-temps qui en estoient les suites, augmentoient tous les jours. Elle ne vouloit voir personne, elle ne sortoit de sa chambre que pour aller à l'Eglise où elle rendoit de frequentes visites au corps de son mari, tout le monde en avoit compassion; elle estoit vêtue d'un gros drap noir, qui la ferroit autour du col; un grand bonnet noir où sa teste estoit toute enfoncée, lui servoit de coëffure; ses manches lui cachotent les mains, & un voile épais en forme de mante lui descendoit depuis la teste jusqu'aux pieds. Quoyqu'elle parût toujours toute occupée de sa douleur, on ne la vit jamais se plaindre ni répandre une larme.

On raconte à cette occasion, que dans le fort de sa jalousie elle surprit une fois son mari avec sa maistresse, elle en fut si

Gomez
Livre 34

touchée & versa tant de larmes , que depuis elle ne pleura plus , comme si la douleur eût tari la source de ses larmes.

Quand elle faisoit quelque voyage elle ne marchoit que la nuit , comme si la lumière lui fut devenuë odieuse lorsqu'elle ne lui estoit plus commune avec un Prince qu'elle avoit si tendrement aimé. Elle ne marchoit jamais sans faire porter après elle le cercueil de son mari. Une longue suite de gens à pied & à cheval , avec des flambeaux allumés , accompagnoient le corps. Elle jettoit souvent les yeux sur lui pour observer si quelque femme n'en approchoit point. C'est ce qu'elle ne pouvoit souffrir , & cette bizarre jalousie lui rendoit les femmes insupportables. Comme elle alloit un jour de Torquemada Hornillos , elle apperçut une Abbaye , elle eut envie d'y loger & fit arrester le convoi , mais dès qu'elle eut appris que c'estoit un Monastere de filles , elle aim mieux camper & passer toute la nuit en pleine campagne que d'en approcher. Il ne se passoit point de jour que cette Princesse ne donnât quelque nouvelle marque du dérèglement de son esprit , & elle embarrassoit d'autant plus Ximenez qu'elle estoit toujours extrêmement jalouse de son autorité qu'elle ne pouvoit souffrir

qu'on disposât de rien sans son ordre, & que quand on le lui demandoit, elle estoit incapable de se déterminer & de prendre aucun parti.

Les mécontents ne manquoient pas de profiter de ces tristes conjonctures & l'on apprenoit tous les jours des nouvelles de quelque nouveau desordre. Ximenez ne fut pas long-temps sans s'appercevoir qu'une autorité defarmée & qui n'estoit pas en estat de se faire obéir, estoit d'ordinaire peu respectée, son amour pour le bien public ne lui permit pas de demeurer plus long-temps dans une situation qui convenoit si peu à ses maximes & à son humeur. Dans cette veüe il fit venir Jerosme Vianel Venitien, dont il avoit reconnu le courage & l'experience; il lui proposa de lever des Troupes & de lui en donner le commandement; il lui dit qu'il avoit jetté les yeux sur lui, parce qu'il n'avoit ni parenté, ni liaison dans le Royaume, qu'ainsi il en seroit d'autant plus en état d'agir pour le bien public, sans en pouvoir estre détourné par des veües particulieres qui ne s'accorderoient pas avec la droiture de ses intentions; mais comme il avoit penetré qu'il estoit interressé, il lui fit de si grands avantages qu'il l'engagea à le servir contre qui que ce fût qui entre-

prit de s'opposer à son autorité.

Vianel lui choisit en fort peu de temps mille Soldats d'élite, & il les exerça si bien qu'il en fit enfin les meilleures Troupes de toute l'Espagne. Ximenez fit encore quelque chose de plus, il employa les cinquante mille écus qu'il avoit autrefois prestez au Roy Philippe à payer les compagnies des Gardes, il les retint par ce moyen dans le service, ce fut le salut de l'Etat. Il fit encore lever cinq cens Fantassins & deux cens Chevaux, qu'il entretenoit à ses dépens, & par là il retint tout le monde dans le respect.

Ximenez se voyant en état de se faire obéir, le prit d'un ton plus haut; il assembla les Grands qui tenoient pour Ferdinand, & ceux dont il croyoit avoir lieu de se deffier, il leur déclara que s'ils vouloient s'en tenir au choix qui avoit esté fait du Roy Catholique, il se joindroit à eux, sinon que comme il estoit persuadé que le salut de l'Etat dependoit de ce choix, il le serviroit seul de tout son credit & de tout le bien qu'il tenoit de lui. Le Connétable & l'Amirante approuverent les sentimens de Ximenez & se déclarerent pour Ferdinand, les autres quoy qu'ébranlez par la déclaration de Ximenez, dirent qu'ils prendroient le parti qui leur

conviendroît le mieux , & qu'ils ne pouvoient se résoudre à s'exposer au ressentiment & à la vengeance du Roy d'Arragon.

Malgré la dissimulation dont ils usoient Ximenez penetra leurs interrests particuliers , & il jugea qu'il ne seroit pas impossible de les gagner ; il les entretint en particulier & les engagea à s'ouvrir à lui. Le Duc de Najare qui paroissoit des plus animés lui dit qu'il honoroit le Roy Catholique , & que si le Connétable n'estoit pas son gendre il ne voudroit pas un autre Roy ni un autre Administrateur de la Castille. Le Marquis de Villena lui dit aussi que si Ferdinand lui vouloit rendre ce qui lui appartenoit & ne se pas laisser gouverner par le Connétable , il ne l'empêcheroit pas de regner. Le Duc de l'Infantade lui avoia que si on lui donnoit l'Evesché de Placentia pour un de ses fils il ne s'opposeroit plus au retour du Roy d'Arragon.

Ximenez ayant ainsi tiré le secret de tous les autres , il leur promit à tous que s'ils vouloient lui remettre leurs interrests il leur feroit avoir satisfaction. La haute probité dont il faisoit profession , ne leur ayant pas permis de se desfier de lui , ils promirent tous de concourir de tout

leur pouvoir à la tranquillité de l'Etat. Il en écrivit aussi tost à Ferdinand, & ce Prince qui ne s'arrestoit pas aux formalitez & qui alloit toujours à l'essentiel, confirma par ses Lettres tout ce que l'Archevesque avoit promis de sa part.

Ximenez après avoir pris toutes les mesures que l'on vient de rapporter, croyoit jouir de quelque repos, lorsqu'il reçut coup sur coup des nouvelles de divers soulèvemens. On lui mandoit qu'il y avoit de grands troubles à Medina del Campo pour l'élection d'un Abbé. Que le Comte de Lemos s'estoit saisi de Ponferrat & y avoit mis garnison. Que la ville d'Ebeda estoit divisée en deux factions, qu'elles estoient prestes d'en venir aux mains; & que Toledé mesme & Avila estoient prestes à se revolter. Le Comte de Tendilla lui écrivoit de son costé que le Royaume de Grenade estoit en grand danger, & que les Troupes qui gardoient les costes alloient deserter si on ne pourvoyoit incessamment à leur subsistance & à leur payement.

Ximenez dont le courage & la prudence n'éclatoit jamais davantage que lorsque tout paroissoit desespéré, entreprit de remédier en mesme-temps à tous ces soulèvemens & de prévenir ceux qui

pourroient naistre à l'avenir. Il envoya pouvoir au Comte de Tendilla de tirer de l'argent des Trésoriers de la Province pour payer les Troupes & mesme de les y contraindre pour peu qu'ils tardassent d'obéir. Il fit marcher des Troupes à Ubeda, & fit prendre les chefs de la sédition. Il fit des menaces si terribles à ceux de Tolède & d'Avila qu'elles suffirent pour les faire rentrer dans leur devoir.

Pour ce qui est du Comte de Lemos il resolut d'en faire un exemple qui put servir à retenir tous les Grands dans leur devoir. Pour cet effet il fit assembler les Troupes dont on a parlé, il en donna le commandement au Duc d'Albe & au Comte de Benevent, qui n'estoient pas amis du Comte de Lemos, avec ordre de l'assiéger dans Ponferrat & de le prendre prisonnier. Le Comte de Lemos qui n'estoit pas en estat de resister, voulut conjurer la tempeste en parlant d'accommodement; mais l'Archevesque lui fit savoir que s'il ne sortoit promptement de Ponferrat avec sa garnison, il alloit faire marcher contre lui non-seulement le Duc d'Albe & le Comte de Benevent, mais encore toutes les forces de la Castille. Cette menace qui auroit esté bien-tost suivie

de son effet , étonna tellement le Comte de Lemos , qu'on apprit quelques jours après qu'il avoit obéi.

Ximenez estoit à peine sorti des affaires dont on vient de parler , qu'il lui en survint d'autres beaucoup plus embarrassantes à l'occasion de l'Inquisition. Du temps de la Reine Isabelle le saint Office (c'est ainsi qu'on nomme l'Inquisition) avoit fait emprisonner plusieurs personnes accusées d'herésie , d'impiété ou d'apostasie. On instruisoit leur procez lorsque la Reine mourut. Comme les procédures de l'Inquisition sont fort lentes, Philippe estoit parvenu à la Couronne lorsque les prétendus criminels furent jugez. Le peu d'état qu'il faisoit de ce Tribunal & l'aversion même qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en témoigner , donna lieu aux parens des condamnés d'entreprendre de les tirer des mains de l'Inquisition. Pour en venir à bout on leur suggéra de recuser leurs Juges & de demander que l'exécution des Sentences fut suspendue. On produisit un grand nombre de témoins ; les uns justifioient les prétendus criminels , les autres accusoient une partie de la Noblesse de Castille & d'Andalousie. Le dessein estoit d'embarrasser ce Tribunal par la

qualité & le grand nombre des gens qu'on chargeoit & qu'on déchargeoit, de le rendre odieux, de lui faire des ennemis puissans, & de se mettre par là en estat de tout entreprendre contre lui.

L'Archevesque de Seville exerçoit alors la charge de grand Inquisiteur. La ville de Cordoue lui demanda justice contre Luzero qu'il avoit fait Commissaire du saint Office. L'Archevesque voulut prendre du temps pour s'informer de sa conduite. On en prit occasion pour persuader au Peuple que c'estoit un artifice du grand Inquisiteur, pour sauver Luzero. Il n'en fallut pas d'avantage pour soulever le Peuple, on enfonça les portes de l'Inquisition, on en tire les prisonniers, on les met en liberté; tout le Royaume prend parti pour les uns & pour les autres, & le Connétable & le Duc d'Albe font de grandes instances auprès du Pape & du Roy pour faire revoquer la Commission de grand Inquisiteur donnée à l'Archevesque de Seville. Ximenez regarda cette affaire comme une des plus importantes qui pût arriver pendant le temps de son administration. Il en écrivit en ce sens au Roy Catholique, & comme il estoit incertain du lieu où il pourroit

120 *Hist. du Minist. du Card. Xim. Liv. IV.*
estre, il lui dépêcha une personne de
confiance pour lui porter ses Lettres en
quelque endroit qu'il fût, & pour le sol-
liciter de vive voix de revenir au plustost
en Castille.

Fin du 4^e Livre.

SOMMAIRE



S O M M A I R E

D U

CINQUIE'ME LIVRE.

L Es soupçons de Ferdinand contre le grand
 Consalve de Cordoüe l'obligent de par-
 tir pour Naples. Il lui oste la Vice-Royauté
 de Naples , le commandement de ses Armées
 & le ramene en Espagne comme un simple
 particulier. Histoire de Consalve. L'envoyé
 de Ximenez trouve Ferdinand sur les costes
 du Royaume de Naples. Il obtient pour lui le
 Chapeau de Cardinal. Il retourne en Castille.
 Sa reception. Sa politique. Ximenez reçoit
 le Chapeau de Cardinal avec le titre de Car-
 dinal d'Espagne. Il est fait grand Inquisi-
 teur. Il se retire dans son Diocese & quitte
 la Cour. Il fait le projet de la conquête du
 Royaume d'Oran. Il propose à Ferdinand de
 la faire à ses dépens. Sentimens differens sur

Tome II.

F

cette entreprise. Difficultez que Ximenez y rencontre. Il part pour la Cour, & les surmonte. Il obtient le consentement de Ferdinand, le Generalat de l'Armée pour lui-même, & la Lieutenance generale pour Pierre de Navarre. Il leve une Armée. Ses soins, son exactitude, sa vigilance. La revenue generale de l'Armée se fait auprès de Cartagene. Pierre de Navarre va à Malaga pour faire avancer la Flotte qui la devoit transporter en Afrique. Ses délais affectez. Son intelligence avec Vianelli pour déconcerter les desseins de Ximenez. L'Armée se souleve contre lui. Il tâche à regagner Pierre de Navarre, mais en vain. Ximenez appaise la sedition d'une maniere qui lui attire l'estime generale de toute l'Armée. Elle s'embarque pour passer en Affrique. Nouveau démêlé de Ximenez avec Pierre de Navarre. L'Armée arrive & débarque heureusement sur les costes d'Affrique. Les Maures arrivent trop tard pour s'y opposer. Les deux Armées se rangent en bataille. Ordre & disposition des deux Armées. Ximenez harangue la sienne. Grand combat. Les Maures sont vaincus. Prise d'Oran. Ximenez y fait son entrée. Generosité & liberalité de Ximenez. Ordres qu'il donne pour la conservation d'Oran. Nouveau démêlé avec Pierre de Navarre. Ximenez

n'ayant plus tant besoin de lui le traite avec une hauteur extraordinaire. Il tient un Conseil de Guerre. Avis qu'il donne pour la continuation des conquestes en Affrique. Il remet le Generalat de l'Armée à Pierre de Navarre, & donne la Lieutenance generale à Vianelli, quoyqu'il n'eût pas lieu d'en estre content. Regrets de l'Armée au départ de Ximenez. Il s'embarque & arrive en Espagne. Ferdinand l'invite de venir à la Cour pour y recevoir les felicitations sur sa conqueste. Il s'en excuse. Rare modestie de Ximenez. Il se rend à Alcala par des chemins détournés pour éviter les receptions qu'on lui vouloit faire. Ingratitude de Ferdinand qui chicanne sur le remboursement des frais de la guerre dont il estoit convenu avec Ximenez. Le Cardinal l'oblige de lui tenir parole. Suite des conquestes de l'Armée de Ximenez en Affrique. Histoire de Pierre de Navarre & de Vianelli. Démêlé de Ximenez avec un prétendu Evêque d'Oran. Il le termine avec sa fermeté ordinaire. Ferdinand usurpe la Navarre sur Jean d'Albret. Rapidité de cette conqueste. Grands démêlez entre le Pape & le Roy de France. Conduite genereuse de Ximenez à l'égard du Pape dans cette occasion. Ferdinand tombe malade. On desespere de sa

F ij

724 Sommaire du V. Livre.
*vie. Il casse son premier Testament fait en fa-
veur de Ferdinand, frere de Charlequint. Il
laisse tous ses Etats au meſme Charlequint ,
& la Regence de Castille à Ximenez. Sa
mort. Son portrait.*





HISTOIRE

DU, MINISTERE

DU CARDINAL

XIMENEZ,

ARCHEVESQUE DE TOLEDE

ET

REGENT D'ESPAGNE.

LIVRE CINQUIEME.



'E N V O Y E' de Ximenez trouva Ferdinand à Naples où il venoit de tenir les Etats du Royaume qu'il y avoit assemblés. Il lui fit aussi-tost réponse, & lui renvoya son courier pour l'assurer qu'il partiroit incessamment pour se rendre en Castille. En effet depuis ce jour-là il s'appliqua à terminer ses affaires avec une diligence incroyable. Il envoya des Ambassadeurs au Pape, pour lui rendre hommage du

F iij

Royaume de Naples, & il les chargea en même-temps de demander pour Ximenez un Chapeau de Cardinal. Le Pape qui avoit déjà formé le dessein de chasser les François de l'Italie, & qui estoit persuadé qu'il n'en pouvoit venir à bout sans le secours de Ferdinand, avoit trop besoin de ce Prince pour lui refuser pour son premier Ministre, ce qui avoit déjà esté accordé aux Ministres de France & d'Angleterre. Ainsi les Ambassadeurs lui envoyèrent un Courier par lequel ils lui faisoient sçavoir que Sa Sainteté lui avoit accordé ce qu'il avoit demandé pour Ximenez.

Les Cardinaux
d'Amboise &
Volfy.

Cette affaire terminée, il entra dans la ligue que Loüis XII. venoit de conclure contre les Venitiens; bien resolu de l'abandonner dès que ses interests demanderoient de lui qu'il changeât de parti, & parce que les Genoïs avoient déplû au même Loüis XII. il deffendit à tous ses Etats d'Italie de leur fournir des bleds ni aucune autre commodité de la vie. Il entreprit en même-temps de porter le Cardinal d'Amboise à persuader à Loüis XII. de lui céder sa part du Royaume de Naples, sous de certaines conditions qu'il proposa.

Le Cardinal d'Amboise à qui Ferdi-

mand proposoit pour recompense la Papauté dont il fut toujours la dupe, n'épargna rien pour favoriser les intentions du Roy Catholique, mais Louïs XII. n'y voulut jamais consentir.

Le dernier coup du Roy Catholique fut de déposséder Consalve de Cordoüe de la Vice-Royauté & du Commandement general des Armées du Royaume de Naples. Il estoit d'une des plus illustres maisons de l'Andalousie & avoit toujours fait profession d'un attachement particulier au service de la Reine Isabelle de Castille, dont il estoit né sujet. Il rassembloit en lui toutes les qualitez qui peuvent former un grand homme; sa prudence égaloit sa valeur, & sa valeur estoit toujours accompagnée d'un bonheur surprenant qui le faisoit réussir dans toutes ses entreprises; jamais homme ne profita mieux des fausses démarches de ses ennemis, & ne sut mieux se servir des avantages que la fortune lui presentoit. Il trouvoit des ressources où tout autre se fût crû perdu, & il se relevoit de ses pertes avec tant de promptitude & d'avantage, qu'il sembloit n'avoir cédé que pour endormir ses ennemis & en triompher avec plus de gloire.

Cependant comme il n'y eût jamais

d'homme si accompli qui n'ait eu quelque deffaut; Conſalve en avoit un qui penſa effacer toutes ſes grandes qualitez; il n'avoit point de foy, il eſtoit capable de violer les plus terribles ſermons, & les plus grandes perfidies ne lui coûtoient rien quand il s'agiſſoit de ſe tirer d'un mauvais pas, ou de faire réuſſir quelque grande entrepriſe. Il commença à ſe ſignaler contre le Portugal, & il ne contribua pas peu au gain de la fameuſe bataille de Toro, qui rendit la Reine Iſabelle maiſtreſſe abſoluë de la Caſtille.

Ce fut particulièrement par ſes conſeils que la guerre de Grenade fut entrepriſe; il en fit le projet, & il le ſoutint avec une conduite & une valeur qui le firent conſiderer comme le plus grand Capitaine de toute l'Eſpagne. Il força Tajara, emporta Lora, ſurprit Montefrio & pluſieurs autres places; il battit les Maures en pluſieurs rencontres, enfin il acquit tant de reputation dans cette guerre, que Ferdinand ayant fait le projet de la conquête du Royaume de Naples, crut n'en pouvoir confier l'exécution qu'à ce grand homme.

Il y réuſſit au delà des eſperances de Ferdinand; il arriva à Naples avec peu de forces, ſous prétexte de ſecourir Fri-

deric & Alfonse, cousins de-Ferdinand, contre les François; mais en effet pour conquerir ce Royaume pour le Roy d'Ar-ragon. Il se mit d'abord si avant dans l'es-time de Frideric & d'Alfonse qu'ils ne fai-soient rien sans son conseil. Cette confian-ce aveugle acheva de les perdre. Consalve les trompa & partagea leur Royaume avec les François. Ceux-ci eurent Naples, la terre de Labour & l'Abruzzo; & Ferdi-nand la Poiiille & la Calabre. Les deux Princes se voyant trompez leverent des Troupes pour empêcher l'effet d'un par-tage qui ne leur laissoit pas un pouce de terre. Consalve les battit par tout, dissipa leur armée, s'empara de toutes les Places qui devoient appartenir aux Espagnols, contraignit Alfonse, Duc de Calabre, fils de Frideric Roy de Naples, de se renfermer dans Tarente, l'y assiégea, & força cette Place de se rendre à composition. On convint expressément que le jeune Prince auroit la liberté de se retirer par tout où il lui plairoit; & Consalve, à la parole duquel l'on ne se fioit plus, jura cet article sur le saint Sacrement; mais ce serment, tout terrible qu'il estoit, ne l'empescha pas de manquer à sa parole; il ne fut pas plustost le maistre de la Ville

qu'il fit arrester Alfonse & l'envoya prisonnier en Espagne.

Cette horrible perfidie fut suivie d'une autre; il fit une querelle aux François pour avoir lieu de s'emparer de leur part, mais n'y trouvant pas son compte, il fit deux fois la paix & la viola autant de fois. Les François irrités lui enleverent d'abord ses meilleures Places, & Consalve fut investi dans Barlette sans vivres & sans munitions. Il estoit perdu, & d'Aubigni l'un des Generaux François l'eût infailliblement opprimé, mais le Duc de Nemours ayant à contre-temps séparé ses Troupes pour assieger quelques Villes qui restoient à prendre, Consalve profita de cette fausse démarche; il traita avec les Vénitiens, en reçut du secours, sortit de Barlette après y avoir souffert les plus grandes extrémités, battit à son tour les François, les poussa par tout, se saisit de Naples, & y fut reçu en triomphe, après avoir remporté deux grandes victoires; l'une, auprès de Séminara en Calabre; l'autre, près de Ciignola dans la Pouille: Dans le premier combat d'Aubigni & tous les principaux Chefs furent faits prisonniers; & dans l'autre, Louis d'Armagnac, Duc de Nemours, General

de l'Armée Françoisé , resta sur la place , enfin après une rude bataille qui fut donnée auprès du Garillan , où il acheva de ruiner l'Armée Françoisé ; il établit si bien la domination Espagnole dans le Royaume de Naples , que l'on n'a pû les en chasser depuis.

Tant de grands exploits, qui lui acquirent le nom de grand Capitaine , ne le purent mettre à couvert de la jalousie & des soupçons de Ferdinand. Il crut avoir découvert qu'il prenoit ses mesures pour se rendre Souverain de Naples; ou que comme il estoit Castillan , il prétendoit unir cette Couronne à celle de Castille, & non pas à celle d'Arragon , comme c'estoit le dessein de Ferdinand ; que cela fût vrai ou non (car c'est un point que l'Histoire n'a jamais bien éclairci), Ferdinand arme en diligence , s'embarque & part pour Naples lorsque Consalve le croyoit encore dans l'Arragon.

Il est certain que ce Prince n'avoit pas amené assez de Troupes pour forcer Consalve à se soumettre , quelque habile qu'il fût dans l'art militaire ; le grand Capitaine en sçavoit plus que lui, cependant soit qu'il n'eût en effet aucun dessein, soit qu'il eût esté surpris avant que d'avoir bien pris ses mesures , ou que la mort inopinée

du Roy de Castille l'eût déconcerté, ou qu'il crût qu'estant aussi nécessaire qu'il l'estoit, il effaceroit en se soumettant les soupçons de Ferdinand & se maintiendrait dans son poste ; il est certain qu'il le vint trouver à Gennes de la maniere qu'on l'a raconté. Ferdinand l'ayant en son pouvoir n'en fit point à deux fois ; il le destitua de la Vice-Royauté, lui osta le Generalat de ses Armées & l'obligea de le suivre en Espagne comme un simple particulier.

Ce grand homme tombé de si haut ne parut point surpris, l'ingratitude de Ferdinand ne fut pas capable de lui arracher la moindre plainte, & il soutint sa disgrâce avec une fermeté qui ne lui acquit pas moins de gloire que les victoires qu'il avoit remportées.

Louis
XII,

Quelque sujet qu'eût le Roy de France de se plaindre de lui, & quelques pertes qu'il lui eût causées il n'en usa pas avec lui comme avoit fait Ferdinand, car les deux Rois s'estant rencontrés à Savonne, comme ils en estoient convenus, pour y conférer des affaires d'Italie : Louis lui rendit tous les honneurs qu'il en eût pû espérer dans sa plus grande prospérité ; il l'entretint long temps & souvent sans témoins ; il le consulta sur les affaires les

plus importantes où il n'avoit rien à démêler avec Ferdinand, il le fit manger à sa table, il loua souvent sa valeur & sa conduite en public & en particulier, il plaignit sa disgrâce & le combla de tant de bontez qu'on l'entendit depuis regretter dans sa retraite de n'estre pas né sujet d'un si bon Prince.

Au sortir de la conference Ferdinand partit pour l'Espagne avec seize Galeres & un grand nombre de Vaisseaux où il avoit embarqué ses Troupes. Elles estoient commandées par Pierre de Navarre, Comte d'Olivet, qui s'estoit acquis beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie. Après une Navigation heureuse, Ferdinand débarqua à Valence. Il n'y fit que passer sans s'arrester & se rendit en diligence dans la Castille. Ximenez & tous les Grands vinrent au devant de lui. Il fut conduit comme en triomphe à Burgos, & il y reprit la Régence du Royaume, avec de si grands applaudissemens de tous les Ordres, qu'ils acheverent de lui faire oublier la honte avec laquelle on l'avoit forcé de la quitter deux ans auparavant.

Il se conduisit exactement comme Ximenez se l'estoit proposé; il ne se vengea de personne, il conserva à ceux même qui s'estoient le plus hautement déclara-

rez contre lui , tous les avantages dont ils estoient en possession. Par une conduite si pleine de moderation , il s'acquît si bien l'estime & la confiance de tous les Ordres de l'Etat , que tant que dura sa Régence , tout y fut paisible & aussi soumis à ses ordres que s'il eût esté dans l'Arragon.

Il n'y eût que Manüel, qui plus politique ou plus défiant que les autres ne voulut jamais se fier à lui. Il quitta les grands établissemens qu'il avoit dans la Castille, & se retira dans les Pays-bas auprès de l'Archiduc Charles qui le reçut comme le méritoient les services qu'il avoit rendus à son pere.

Le grand Consalve ne fut pas si heureux ; il ne fut pas plustost arrivé en Castille que Ferdinand le relegua dans ses terres où il mena jusqu'à sa mort une vie obscure, sans charge, sans gratifications, sans emplois & sans autres biens que ceux qu'il avoit hérité de ses ancestres. Ximenez qui n'estoit pas moins son ami dans sa disgrâce qu'il l'avoit esté dans sa plus grande prospérité , s'employa en vain auprès de Ferdinand pour l'adoucir ; la dureté de ce Prince fut à l'épreuve de toutes ses sollicitations.

Mais si Ximenez n'obtint rien pour son ami , Ferdinand se piqua de lui témoigner

sa reconnoissance d'une maniere également solide & éclatante. On a déjà dit qu'il lui avoit obtenu un Chapeau de Cardinal, il estoit accompagné d'un Bref de sa Sainteté des plus obligeans pour Ximenez. Ferdinand remit l'un & l'autre entre les mains du Nonce & voulut que Ximenez reçut le Chapeau de ses mains. Tous les Grands de Castille assisterent à cette ceremonie, où tout se passa avec une magnificence qui égala celle du rétablissement de sa Majesté. Comme Sa Sainteté ne lui avoit point donné de titre à Rome, suivant la coûtume, Ferdinand voulut encore qu'il prit celui de Cardinal d'Espagne; cela fut d'autant plus glorieux pour Ximenez, que cette qualité n'avoit encore esté accordée qu'au seul Pierre Gonzalez de l'illustre Maison de Mendoza.

Comme le Chapeau faisoit alors, de mesme qu'il fait encore aujourd'hui, le comble de vœux de ceux qui aspiraient aux dignitez Ecclesiastiques, il sembloit que Ximenez n'eût plus rien à souhaiter; mais il n'arrive guère que la fortune se déclare à demi pour ou contre; elle estoit accoutumée à favoriser Ximenez, & il la secundoit trop bien pour ne pas l'engager à de nouvelles faveurs.

Il n'y avoit pas long-temps que l'In-

quisition avoit esté établie en Espagne. Ximenez l'avoit vû naistre dans la Castille, sous le regne d'Isabelle; l'on s'y estoit opposé d'abord, comme l'on avoit fait par tout ailleurs, où elle n'avoit esté reçûë qu'avec des difficultez incroyables; mais Thomas de Torquemada, de l'Ordre de S. Dominique, Confesseur de la Reine, qui en avoit fait son affaire, la fit recevoir enfin de la maniere que l'on va raconter.

Il avoit fait promettre à cette Princesse avant qu'elle parvint à la Couronne, que si Dieu l'élevoit jamais sur le Thrône, elle n'épargneroit rien pour exterminer les Heretiques & les Infidelles de ses Etats. Elle parvint à la Couronne; elle épousa Ferdinand Roy d'Arragon, & eut tout le succès que l'on a raconté dans les premiers livres de cette Histoire.

Torquemada, qui ne perdoit point de vûë le dessein qu'il avoit d'établir l'Inquisition dans la Castille, en prit occasion de solliciter la Reine de l'exécution de sa parole. Il lui representa sur cela que le mélange des Maures & des Juifs avec les Chrestiens, que l'on souffroit depuis si long-temps dans ses Etats, ne pouvoit estre que d'un grand préjudice à la Religion; que les derniers au lieu de convertir les

autres, se pervertissoient tous les jours par les alliances qu'ils contractoient & par le commerce continuël qu'ils avoient avec eux ; qu'il falloit obliger les derniers à retourner à la foy de leurs peres, & les premiers à renoncer à leurs erreurs, & à embrasser la Religion Chrestienne ; que c'estoit le plus grand de tous les biens qu'on pouvoit leur procurer ; que comme il n'y avoit pas lieu d'esperer qu'ils le fissent d'eux-mesmes, ou qu'on les y pût porter par la voye de l'exhortation, ou par l'esperance des récompenses, puisque jusqu'alors ces moyens avoient esté employez inutilement, il n'y avoit pas de doute qu'on ne dût avoir recours à la force ; que ce moyen, à la verité, diminueroit le nombre de ses sujets, mais qu'il valloit mieux en avoir moins qui fussent fidelles & affectionnez à l'Etat & à la Religion, qu'un plus grand nombre de la fidelité desquels l'on eût toujourns lieu de douter, qu'enfin l'Etat & la Religion avoient une liaison si étroite, qu'on ne pouvoit manquer d'affection pour l'un qu'on n'en manquât aussi pour l'autre.

Ces raisons ayant fait impression sur l'esprit de la Reine, il lui remontra que le meilleur moyen de faire réussir ce qu'il lui proposoit, estoit d'établir l'Inquisition

dans ses Etats, comme elle avoit esté établie quelque temps auparavant dans le Royaume d'Arragon. Il ajouta, que ce moyen à la verité estoit un peu lent, mais aussi qu'il estoit plus sûr; que ce seroit un remede perpetuel à un mal qui apparemment ne finiroit pas si-tost; que l'Italie lui devoit la pureté de la foy dont elle faisoit profession; qu'enfin le plus glorieux événement de son regne seroit de n'avoir pas seulement pourvu pendant sa vie à la conservation de la veritable Religion; mais d'avoir laissé des moyens infailibles de la conserver dans toute sa pureté aussi long-temps que dureroit la Monarchie.

La Reine persuadée par les raisons de Torquemada, lui promit d'en parler au Roy; il n'avoit garde de s'opposer à l'établissement de l'Inquisition dans la Castille, lui qui l'avoit toujours favorisée dans ses Etats hereditaires, ainsi d'un commun accord ils demanderent & ils obtinrent des Bulles pour l'établissement de l'Inquisition dans la Castille, & les Etats qui en dépendoient ou en pourroient dépendre à l'avenir. C'est ainsi que l'Inquisition fut établie dans toute l'Espagne, à la reserve du Portugal où elle ne fut reçûe que long-temps après par le Roy Jean III.

Torquemada avoit trop bien servi la Cour de Rome en cette occasion pour n'en estre pas recompensé. Le Pape le fit Cardinal, & leurs Majestez Catholiques ajoûterent à cette qualité celle de Grand Inquisiteur. Il répondit parfaitement au jugement qu'on avoit fait qu'il n'y avoit point d'homme dans toute l'Espagne plus propre que lui à remplir une charge si importante. Dans l'espace de quatorze ans qu'il fut Inquisiteur general, il fit le procès à plus de cent mille personnes, dont six mille furent condamnées au feu.

Ceux qui lui succederent se piquerent d'imiter ou son zèle ou sa rigueur. Ce Tribunal devint en peu de temps la terreur du Peuple & des Grands, & la Charge de grand Inquisiteur devint si considerable, qu'aucune ne l'égalant en droits, en privileges & en ressort de Jurisdiction, elle ne vit plus que la Royauté au dessus d'elle.

Elle manquoit à Ximenez pour le mettre à couvert de la haine des Grands de Castille. Sa faveur auprès de la Reine & de Philippe son successeur avoit rendu leurs efforts inutiles; mais il estoit à craindre que Ferdinand ne se lassât de le protéger & qu'il ne fût pas d'humeur, quelques obligations qu'il lui eût, à mécon-

tenter tous les Grands à sa considération ; d'ailleurs la reconnoissance , non plus que la bonne foy , n'estoient pas des vertus dont ce Prince se piquât quand il y alloit de ses interets ; & quand il s'en fût piqué ce qu'il avoit fait pour lui sembloit l'avoir acquitté & mis à couvert des reproches qu'on eût pu lui faire , s'il abandonnoit l'homme du monde à qui il avoit les obligations les plus essentielles.

La charge de grand Inquisiteur vaqua tout à propos par la démission qu'en avoit fait l'Archevesque de Seville, pour mettre Ximenez à couvert de tous les contre-temps de la fortune au cas qu'elle cessât de lui estre favorable. Ferdinand ne l'eut pas plustost appris qu'il l'en pourvut , à peine Ximenez eut-il le temps de la souhaitter. Pour ce qui est de la peine de la demander, ce Prince la lui épargna , en lui faisant expédier ses Provisions avec tant de diligence qu'il les reçut presque aussi-tost qu'il eut appris qu'elle estoit vacante.

Tant de marques de la bien-veillance de Ferdinand sembloient devoir retenir Ximenez à la Cour , mais il connoissoit trop bien ce Prince pour y rester. Il estoit de ceux qui n'aiment pas à voir ceux à qui ils ont de grandes obligations, & dont

on cultive mieux l'amitié de loin que de près. Sa politique intéressée & qui se croyoit tout permis, ne s'accommodoit pas de cette probité inflexible dont Ximenez faisoit profession. Ximenez craignoit de se commettre avec lui. Il avoit remarqué d'ailleurs dans ce Prince un fonds de jalousie contre lui, dont malgré sa profonde dissimulation il lui estoit échappé des traits qu'il ne pouvoit oublier. Le besoin qu'il avoit eu de lui & les services importans qu'il lui avoit rendus en avoient suspendu l'action ; mais comme l'on revient toujourns à son naturel, Ximenez apprehendoit un retour d'autant plus à craindre, qu'il ne manqueroit jamais d'estre fomenté par les ennemis qu'il avoit à la Cour.

Ces raisons porterent Ximenez, après quelques mois de séjour, à s'éloigner de la Cour. Les prétextes ne lui manquerent pas, & personne ne soupçonna les véritables motifs de sa retraite.

L'on en parla pourtant, & d'autant plus qu'on s'y estoit moins attendu ; mais bien loin de deviner juste, tout le monde crut que désespérant d'avoir dans le Conseil la même autorité qu'il y avoit eu du vivant de la Reine & depuis sa mort, il avoit pris le parti de se retirer.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, & que par la prudence de Ferdinand tout y estoit dans la situation du monde la plus paisible; les affaires se broüilloient en Italie d'une maniere à en faire apprehender d'étranges suites. Jules II. le plus inquiet de tous les Papes, d'ami de la France qu'il estoit avant que d'estre Pape, & au commencement de son Pontificat en estoit devenu l'ennemi déclaré. Ses desseins n'alloient à rien moins qu'à chasser les François d'Italie; mais Louïs XII. n'estant pas d'humeur à le laisser faire, sa Sainteté & sa Majesté Tres-Chrestienne s'estoient broüillées d'une maniere à ne plus garder des mesures. La querelle n'estoit d'abord que pour des interests d'Etat; elle devint personnelle. Jules ne consultant que sa passion, fit dessein d'excommunier Louïs, d'absoudre ses Sujets du serment de fidelité, d'interdire son Royaume & de le donner au premier qui voudroit s'en emparer; & Louïs n'écoutant que son ressentiment résolut d'assembler un Concile en Italie, d'y faire faire le procès au Pape & de l'y faire déposer. Chacun de son costé prit ses mesures pour faire réüssir son dessein. L'argent manquoit à Jules, il lui falloit soudoyer de grosses Armées; ses revenus or-

dinaires & les contributions, quoyqu'excessives des Eglises d'Italie, n'y pouvant pas fournir, il résolut de s'adresser à celles d'Espagne, & d'y ordonner la levée des Décimes extraordinaires pour les affaires pressantes du Saint Siège. Il falloit pour cela s'adresser à Ximenez en qualité d'Archevesque de Toledé, de Primat d'Espagne & de President né des Assemblées du Clergé.

L'obligation toute récente qu'il avoit au Pape du Chapeau qu'il venoit de lui accorder, & l'attachement que sa nouvelle dignité l'obligeoit d'avoir aux interets du Saint Siège, ne laissoient aucun lieu de douter qu'il ne les appuyât de tout son pouvoir, & qu'il ne portât le Clergé d'Espagne à accorder les secours qu'on lui demanderoit. Sa Sainteté lui en écrivit en ce sens, & lui laissa comprendre que sa reconnoissance seroit proportionnée au service qu'il rendroit dans cette occasion.

Mais soit que Ximenez distinguât les interets du Pape d'avec ceux du Saint Siège, soit qu'il n'approuvât pas sa conduite à l'égard du Roy Tres-Chrestien, dont la Religion & la probité lui estoient tres-connuës, & qu'il se fit un scrupule de la favoriser; soit qu'il fût persuadé que de pareils secours ne doivent s'accorder que

contre les Infideles , les Heretiques & les Schismatiques, dans les guerres purement deffensives , & non pas contre les Catholiques , encore moins contre le Fils aîné de l'Eglise; soit qu'il fût effectivement persuadé que le Clergé d'Espagne n'estoit pas en état de contribuer; ou qu'il voulût se l'acquérir encore davantage, en lui épargnant cette surcharge & en lui faisant connoître qu'il preferoit ses interets aux siens propres ; il répondit au Pape qu'on ne pouvoit rien ajouter au zele qu'il avoit pour le Saint Siege & pour sa Sainteté en particulier; mais qu'il ne croyoit pas qu'il fût de son interet de surcharger le Clergé d'Espagne dans l'occasion dont il s'agissoit, qu'on ne feroit que l'aliéner du saint Siège en le lui proposant , qu'il venoit de s'épuiser pour contribuer à la conquête de Grenade, qu'il seroit obligé d'en faire encore autant toutes les fois qu'il plairoit aux Maures d'Espagne de se revolter , & à ceux d'Affrique de les favoriser ; qu'on en estoit tous les jours à la veille , que quand le danger seroit moins pressant , il serviroit infailliblement ou de raison ou de pretexte pour refuser sa Sainteté, qu'il ne falloit point laisser penetrer ce foible à ses ennemis , & qu'il estoit important qu'ils crussent qu'Elle avoit en Espagne
des

des ressources toutes prestes ; qu'au reste en parlant de la sorte , il ne parloit que pour autrui , que pour lui ses biens & sa personne estoient au service de sa Sainteté , qu'il s'offroit de lever à ses dépens vingt-cinq mille hommes , & de les conduire lui même par tout , où il lui plairoit de lui ordonner , que tout le Clergé d'Espagne ensemble n'en offriroit pas autant , & qu'il ne tiendrait qu'à Elle que les effets ne suivissent de si près ses offres qu'on ne perdrait rien à se passer du secours du reste du Clergé.

Si le Pape fut content ou non de cette réponse , c'est ce que l'Histoire n'apprend point. Tout ce qu'on sçait de certain , est que ses offres ne furent point acceptées , que le Pape lui conserva toujours son estime , & que le Clergé d'Espagne ayant sçu ce qu'il venoit de faire en sa faveur , entra plus que jamais dans tous ses interets & se déclara si hautement pour lui , que ses ennemis commencerent à craindre qu'il ne fût plus possible de le détruire.

Cependant Ximenez ayant appris que le Pape n'acceptoit point les secours qu'il lui avoit offerts , il se rendit à Alcalá de Hennarés pour y mettre la dernière main à l'Université qu'il y avoit fondée. Il eut la satisfaction d'en voir les bâtimens ache-

! Gomez.
Livre 4.

vez & que tout répondoit aux vœux qu'il s'estoit proposées. Il y fonda aussi - tost trente-trois places pour autant de jeunes Clercs qu'il fit venir de Salamanque. Il y ajouta douze Chapelains qu'il destina à faire des Prières pour lui, pour ses parens & pour ses amis. Il dépêcha ensuite dans toutes les Universitez pour engager les plus sçavans hommes qui y fussent alors, en leur proposant de bons établissemens. Par ses soins & par ses dépenses en moins de trois mois le nombre des Professeurs fut rempli ; il leur dressa lui-mesme des regles & prescrivit tout ce qui pouvoit contribuer à la bonne éducation de la jeunesse pour les lettres & pour la pieté.

Pour donner à cet établissement toute la durée dont les choses humaines sont capables, il fonda plusieurs places pour de pauvres enfans en qui l'on reconnoistroit de l'esprit & les autres dispositions nécessaires pour avancer dans les belles lettres. Il donna des revenus considerables à tous ses Colleges, il y unit plusieurs Benefices, il y fonda des prix & des recompenses pour animer la jeunesse à l'étude & à la pieté, & se regla en toutes choses sur l'Université de Paris, qu'il estimoit la mieux reglée & la mieux policée de toute l'Europe.

Comme rien n'échappoit à ce grand homme & qu'il sçavoit que les gens de Lettres ont d'autant plus besoin d'estre soutenus qu'ils s'occupent moins des affaires du monde, il prévint que dans la suite des temps il pourroit arriver des affaires difficiles où ils auroient besoin de protection; ce fut dans cette veüe qu'il nomma pour Protecteurs perpetuels de l'Université d'Alcala le Roy d'Espagne, parce qu'il pouvoit maintenir & même augmenter ses Privileges. L'Archevesque de Toledé parce qu'estant établie dans son Diocese, il estoit difficile qu'elle se passa de son autorité & le Cardinal de sainte Balbine, pour les affaires qu'elle pourroit avoir en Cour de Rome.

Il considéra encore que quoyque toutes les Chaires des Professeurs fussent bien fondées, il y avoit de la justice de leur procurer un repos honorable & même une espece d'abondance après qu'ils auroient vieilli dans les exercices des Colleges; ce fut ce qui le porta à obtenir de Leon X. que l'Eglise Collegiale de saint Juste & de saint Pasteur seroit unie à l'Université, & que les dix-sept Chanoines qui en composent le Chapitre seroient affectées aux anciens Docteurs. Il fit rebâtir l'Eglise à ses dépens, & laissa même

un fonds pour l'entretien des bâtimens de peur que si l'on prenoit les reparations sur les revenus des Chanoines elles ne fussent négligées.

Il fit encôre bâtir une Infirmerie pour les pauvres Ecoliers , où l'on avoit soin d'eux lorsqu'ils estoient malades. Mais comme il ne pouvoit souffrir ce qu'on voit ordinairement dans les Hospitaux qu'on mit plusieurs malades dans un lit , ni dans une mesme chambre , parce que les malades s'infectent les uns les autres , se communiquent leurs maux , & que les plaintes & la veuë de ceux qui meurent , peuvent les effrayer & retarder leur guérison ; il voulut que cet Infirmerie fut spacieuse & composée de plusieurs chambres.

Gomez
Liv. 4.

Quand le bâtiment fut achevé il en trouva les salles & les chambres trop étroites, il fit rebâtir une autre Infirmerie & destina la premiere au logement des pauvres Ecclesiastiques. En un mot par les soins & les liberalitez de Ximenez , l'Université d'Alcala se trouva si bien établie & si bien pourveuë de tout ce qui pouvoit contribuer aux commoditez mesme de la vie , qu'elle ne cedit à aucune Université d'Espagne.

Tant de dépenses faites pour l'utilité publique , attiroient de tous costez à Xi-

menez une infinité de loüanges & de bénédictions , mais le grand projet qu'il fit dans ce mesme temps & qu'il executa depuis avec tant de bonheur, acheva de le combler de gloire.

Comme c'est le dessein le plus heroïque qu'un simple particulier ait jamais executé, & que c'est en effet un des plus beaux endroits de son Histoire, ce seroit faire tort au public de ne lui en pas donner le détail dans toute son étendue.

Entre tous les grands hommes qui se trouvoient alors en Espagne, outre le grand Conſalve, dont on a déjà parlé Pierre de Navarre & Jérôme Vianelli s'estoient acquis une réputation qui les distinguoit de tous les autres.

Pierre de Navarre ne devoit la haute estime où il s'estoit mis qu'à lui-mesme. La fortune en naissant l'avoit si peu favorisé, que ne pouvant se faire honneur du nom de ses parens, il avoit esté contraint de le quitter pour prendre celui du pays où il avoit pris naissance. Il s'adonna d'abord à la Marine & s'y signala; mais ne s'accommodant pas du métier de Corsaire, & se sentant né pour quelque chose de plus grand, il quitta la Piraterie pour se donner aux Florentins. Il servit quelque temps dans leurs Troupes & s'y dis-

Il estoit
né dans
la Na-
varre.

tingua si fort, que le grand Consalve qui avoit entrepris la conquête du Royaume de Naples, crut ne devoir rien épargner pour l'attirer au service de Ferdinand. Il y réussit. Pierre de Navarre quitta le service des Florentins & prit parti dans l'Armée d'Arragon. La reputation qu'avoit Consalve d'estre le premier Capitaine de son siècle, contribua plus à l'y attirer que tous les avantages qu'on lui proposa. Il étudia si bien la conduite de ce grand homme qu'il devint bien-tost l'un des plus grands Capitaines de son siècle. Mais la liaison étroite qui estoit entre Consalve & lui, l'ayant rendu suspect à Ferdinand, il ne put se résoudre à le laisser à Naples. Après en avoir retiré le grand Consalve, il engagea Pierre de Navarre sous de grandes promesses à le suivre en Espagne. On lui attribua l'invention des Mines, dont il se servit pour la première fois, à la prise du Château de Lœuf.

Jerôme Vianelli, de l'Etat de Venise, n'estoit pas à beaucoup près d'une naissance si obscure que Pierre de Navarre, mais il lui cedit en réputation; ce n'est pas qu'il n'eût un fort grand mérite; mais comme il n'avoit jamais commandé en chef, il n'estoit pas si connu. Il excelloit particulièrement dans la Marine, & il

du Cardinal Ximenez. Liv. V. Il
avoit si bien étudié toutes les costes de la
Méditerranée, qu'il n'y avoit point de
place dont il n'eût lui-mesme fait le plan,
& dont il ne sçût le fort & le foible. Il
estoit d'ailleurs homme de resolution &
qui ne cherchoit que les occasions de se si-
gnaler; c'est ce qui l'avoit attiré à la Cour
d'Espagne.

Comme l'état paisible où l'Espagne
estoit alors, ne permettoit pas de donner
de l'employ à tous ces grands hommes;
Ximenez qui avoit accompagné la Reine
à Tordeillas, l'un des plus agréables lieux
de toute la Castille, qui avoit esté destiné
pour son séjour, s'estant rendu à la Cour
pour prendre congé du Roy & se retirer
ensuite dans son Diocèse, invita Consal-
ve, Pierre de Navarre & Vianelli à venir
passer quelque temps avec lui à Alcalá. Ils
y furent. Vianelli en particulier n'y fut
pas inutile. Comme il entendoit tres-bien
l'Architecture, il ne contribua pas peu à
mettre dans leur dernière perfection ces
bâtimens magnifiques que Ximenez fai-
soit faire pour l'Université d'Alcalá. Ce
fut dans ce voyage qu'il acheva ce grand
ouvrage; il estoit plustost digne de la ma-
gnificence d'un Roy, que de celle d'un
particulier. Ce fut le jugement qu'en por-
ta François I. lorsqu'estant prisonnier en

Espagne, il fut visiter cette fameuse Université; car la comparant à celle de Paris, il dit qu'il n'avoit jamais rien vû qui en approchât d'avantage que celle d'Alcala; mais que l'Université de Paris estoit l'ouvrage de plusieurs Rois, au lieu que celle d'Alcala, toute magnifique qu'elle estoit, avoit esté entreprise & achevée par le seul Ximenez. Il ajouta que rien n'avoit échappé à la prévoyance de ce grand homme, & qu'ayant fait des choses dignes de l'immortalité, il se l'estoit assurée en favorisant les gens de lettres, & en les engageant par ses bienfaits à immortaliser son nom. Ce grand Roy pouvoit bien parler de la sorte, jamais Prince ne favorisa davantage les belles lettres, & jamais Prince aussi ne fut tant loué. Les noms de grand Roy & de Pere des lettres qu'il porte encore aujourd'huy dans l'Histoire, sont des marques éclatantes de la reconnoissance des Sçavans.

Mais Ximenez ne retenoit pas ses hôtes à Alcala pour estre seulement les témoins de sa magnificence. Il s'entretenoit souvent avec eux en particulier de ce qu'ils sçavoient le mieux, c'est à dire, de la guerre; il s'en faisoit un plaisir qui avoit quelque chose d'assez singulier pour un homme de sa profession, & ils s'en fai-

soient un à leur tour de ne lui rien cacher de ce qu'ils en sçavoient.

Ces entretiens donnerent lieu à Vianelli de lui faire voir les Plans qu'il avoit fait des Places maritimes d'Afrique. On les examina, & Vianelli en rendit un compte qui augmenta l'estime que Ximenez avoit conçue pour lui.

Entre ces Plans estoit celui d'Oran, Ville importante & d'autant plus considerable à l'égard de l'Espagne, qu'en estant plus voisine, elle pouvoit favoriser toutes les descentes que les Maures y voudroient faire. Elle formoit alors une espede de Republique sous la protection des Rois de Tremecen; son territoire n'estoit pas d'une fort grande étendue, mais les Maures chassés d'Espagne, qui s'y estoient retirez, l'avoient tellement peuplée & enrichie, qu'elle pouvoit mettre sur pied des Armées assez considerables.

Le plan de cette Ville frappa Ximenez plus que tous les autres, & il l'examina avec tant d'exactitude que Vianelli crut avoir penetré qu'il avoit formé quelque dessein sur cette Place. Il ne se trompoit pas; il y avoit long-temps que le Cardinal en souhaitoit la conquête, & c'estoit dans la veüe de la rendre plus aisée qu'il avoit conseillé la prise de la Forteresse & du

Port de Macarquivir, qui ne sont éloignez d'Oran que d'une lieüe. Vianelli qui ne cherchoit que les occasions de se signaler, lui fit la prise de cette Place si aisée, que Ximenez, après en avoir conféré avec Consalve & Pierre de Navarre, résolut de ne rien épargner pour porter Ferdinand à cette entreprise.

Mais ce Prince estoit trop occupé de la conquête du Royaume de Naples pour songer à un autre dessein. Il loüa le projet de Ximenez, mais il en remit l'exécution à un autre temps.

Ce refus ne rebuta point le Cardinal; il résolut de faire lui-même à ses dépens la conquête d'Oran, s'il pouvoit obtenir le consentement du Roy. Il lui en écrivit & il l'obtint après bien des délais & des difficultez; mais ce fut à condition que s'il ne réussissoit pas dans son entreprise, tous les frais qu'il auroit faits seroient perdus pour lui, & qu'il n'en pourroit rien demander ni à Ferdinand ni à ses successeurs.

Ximenez accepta cette condition; mais il en proposa une qu'on fut obligé de lui accorder; ce fut que s'il réussissoit dans son dessein, Oran releveroit de l'Archevesché de Tolède jusqu'à ce qu'on lui eût restitué ou à son Eglise tout ce qu'il au-

roit dépensé pour en faire la conquête.

La proposition estoit délicate d'un sujet à son Roy ; mais Ferdinand qui estoit trop habile pour ne pas pénétrer que si cette conquête réussissoit , tost ou tard , Oran seroit pour lui & les frais pour le Cardinal ; lui passa cette condition , & trouvant son compte dans l'essentiel de cette affaire , il ne jugea pas à propos de s'arrêter aux formalitez.

Le Roy ayant donné son consentement pour l'entreprise d'Oran , le projet en fut dressé par Vianelli , approuvé par Consalve & par Pierre de Navarre , & ensuite porté au Roy par des personnes habiles choisies par le Cardinal. Ils eurent ordre de rester auprès du Roy pour presser l'exécution des choses nécessaires à ce grand dessein , & résoudre les difficultez qui pourroient se présenter.

Le projet portoit entr'autres choses que l'Armée destinée à la conquête d'Oran , seroit composée de dix mille hommes de pied & de quatre mille chevaux ; que le Roy en ordonneroit la levée , & qu'elle se feroit aux dépens du Cardinal ; qu'il continueroit de la solder jusqu'à l'entière exécution de l'entreprise ; que les munitions de guerre & de bouche seroient achetées de ses deniers ; qu'il fe-

roit généralement tous les frais de cette entreprise, sans que le Roy fût obligé de fournir autre chose que les Vaisseaux & les Galeres nécessaires pour le transport des Troupes & des munitions.

Le projet portoit encore expressément que le Cardinal passeroit en Affrique; qu'il seroit le General de cette Armée; que N... & Pierre de Navarre seroient ses Lieutenants generaux; qu'il nommeroit tous les Colonels & les Mestres de camp; que sur sa nomination ils recevroient leurs provisions de sa Majesté, & lui feroient serment; & que Vianelli qui connoissoit le pays mieux que personne, feroit la fonction de Maréchal de camp General.

Ximenez avoit laissé en blanc le nom d'un des Lieutenans Generaux dans la coppie du projet qu'il envoyoit au Roy. Il le nommoit dans les Lettres qu'il en écrivit à sa Majesté, c'estoit le grand Con-salve de Cordoie. Le Cardinal ne pouvoit voir qu'avec chagrin qu'on laissât sans employ le plus grand Capitaine de son siècle. Il ne se promettoit rien moins que la conquête de toutes les costes de l'Afrique qui sont sur la Méditerranée, s'il s'fruvoit l'obtenir pour son Lieutenant General. Il en écrivoit au Roy en ces termes, lui répondoit de sa fidelité & en ces termes

s'offroit d'estre sa caution, mais quoy-
qu'il pût faire & par ses lettres & par ses
Agens, il ne pût rien obtenir sur cet ar-
ticle.

Par ce moyen Pierre de Navarre resta
seul Lieutenant general de Ximenez, &
le succès fit voir qu'il estoit digne de cet
employ; mais le Cardinal qui sçavoit
mieux que personne de combien il estoit
inferieur à Consalve, ne pût jamais se con-
soler d'un refus qui le privoit de l'homme
du monde le plus capable d'exécuter ses
grands desseins, & de venger l'Espagne
des pertes & des affronts que les Maures
lui avoient fait souffrir.

Jusques-là le dessein de Ximenez n'a-
voit esté sçû que de ceux à qui l'on n'a-
voit pû le cacher; mais le Roy n'en eût
pas plustost approuvé l'exécution qu'il de-
vint public. Jamais projet ne fut plus ge-
neralement ou loué ou blâmé; l'on ne
garda point de milieu, tout fut à l'excès
pour ou contre.

Ceux qui favorisoient Ximenez, c'est
à dire le Clergé, le Peuple & la plus gran-
de partie de la petite Noblesse qui se las-
soit d'estre sans employ, ne pouvoient as-
sez louer un dessein où la Religion &
l'Etat trouvoient également leur compte.
Rien ne leur paroissoit plus grand, après

avoir chassé les Maures de toute l'Espagne, que de leur aller faire la guerre chez eux & de leur faire porter à leur tour les fers sous lesquels les Espagnols avoient si long-temps gémi. L'avantage de se voir les Maîtres des deux bords de la mer, la sûreté des Costes, la liberté du commerce, tout cela leur paroissoit si considérable qu'il leur sembloit qu'on ne pouvoit trop l'achepter. A ces vœux d'intérêts se joignoient celles de la Religion. La superstition détruite, la Religion Catholique rétablie dans cette partie du monde, où elle avoit esté autrefois si florissante, & d'où elle se voyoit bannie depuis tant de siècles, estoit à leurs yeux quelque chose de si héroïque, qu'il suffisoit de l'avoir tenté pour couvrir de gloire l'Auteur de l'entreprise, quand même il ne seroit pas assez heureux pour la faire réussir.

Des louanges du projet l'on passoit à celles de Ximenez qui en estoit l'Auteur; les uns loüoient sa grandeur d'ame, sa piété, son zele qui le portoit à s'exposer à tant de perils dans un âge avancé où la plupart des hommes ne cherchent que le repos; d'autres vantoient cette liberalité, ce dégagement sans exemple, qui le portoit à employer à l'avantage de l'Eglise & de l'Etat les grands biens dont il jouis-

soit, & dont tout autre se seroit servi, ou pour vivre dans le luxe & dans la mollesse ou pour enrichir ses parens. Tous en general estoient persuadez que puisqu'il se chargeoit lui-mesme de l'execution de ce grand dessein, il sçavoit les moyens infail-
libles de le faire réüssir.

Au contraire les Grands de Castille qui estoient presque tous les ennemis déclarez du Cardinal, parloient de l'entreprise d'Oran comme du dessein le plus chimérique qui eût jamais esté conçu. Ils soutenoient qu'on devoit se contenter d'avoir chassé les Maures d'Espagne; qu'ils n'avoient que trop d'envie d'y revenir; qu'ils n'y estoient que trop sollicités par ceux qui estoient restés dans le Royaume de Grenade & dans l'Andalousie, sans les en aller deffier chez eux. Que quand l'on auroit à porter la guerre en Affrique une Armée de quatorze mille hommes telle que Ximenez la demandoit, suffisoit d'autant moins pour un si grand dessein, qu'il faudroit en laisser une partie pour la garde des Vaisseaux; que Ximenez ne cherchoit qu'à engager le Roy par des propositions spécieuses, pour lui laisser ensuite tous les frais d'une guerre qu'on pouvoit se dispenser d'entreprendre & qu'on ne finiroit peut-estre pas quand on

voudroit; que quand il seroit d'assez bonne-foy pour tenir routes les paroles qu'il avoit données, il n'estoit pas possible qu'un simple particulier, comme il estoit, pût fournir long-temps à une si grande dépense; que quand mesme il le pourroit, il étoit trop âgé pour pouvoir compter encore long-temps sur sa vie; qu'après tout sa Majesté fournissant les hommes, faisoit en effet la plus grande dépense; que l'Espagne ne s'estoit déjà que trop épuisée par la guerre de Grenade, & ne s'épuisoit que trop tous les jours par celle de Naples, & par la nécessité absolüe où l'on estoit de peupler les Indes nouvellement découvertes; qu'on ne pouvoit continuer la guerre en Affrique avec les quatorze mille hommes qui devoient y passer, sans estre obligé d'y envoyer continuellement de nouveaux secours; & que quelque foible que pût estre la résistance des Maures, les sables brulans, la disette d'eau & les chaleurs excessives du Pays, feroient perir plus de monde qu'on n'y en pourroit envoyer.

Ces reflexions estoient accompagnées des railleries les plus piquantes contre la personne de Ximenez, & l'on ne manquoit pas de remarquer comme un des caprices des plus singuliers de la fortune que pendant que le grand Capitaine* relegué à

Vailladolid , y estoit réduit à frequenter les Eglises & les Couvents, un Cordelier endossoit la cuirasse & s'ingeroit de commander des Armées.

Gomès
Livre 44

Ximenez n'ignoroit rien de tout ce qui se disoit contre son projet & contre sa personne. Il n'en alloit pas moins à ses fins. Il avoit invité toutes les Eglises d'Espagne à prendre part à la gloire de son entreprise en y contribuant chacune selon ses moyens ; & il avoit si-bien sçu les persuader qu'on ne pouvoit rien entreprendre de plus avantageux à la Religion, qu'elles lui avoient promis , & lui envoierent en effet des sommes considerables. Le Chapitre de Toledé en particulier se picqua si-bien de secónder le zéle de son Archevesque qu'il y eut des Chanoines qui vendirent jusqu'à leurs Chapelles & à leur vaisselle d'argent. Ainsi Ximenez aidé d'ailleurs de ses grands revenus, amassa de si grandes sommes , qu'il se vit en état de soutenir la guerre autant de temps qu'il seroit necessaire pour l'entiere execution de son entreprise.

Il estoit tout occupé à en faire les préparatifs lorsque les Agens qu'il avoit en Cour lui manderent que le Roy , gagné par les Grands , sembloit avoir changé de dessein ; qu'on ne délivroit point les com-

missions ; qu'on avoit débauché les Officiers & les Soldats qui s'estoient offerts volontairement ; qu'en ayant fait des plaintes, sa Majesté ne leur avoit donné que de méchantes excuses ; & qu'elle ne cherchoit que des prétextes pour rompre son entreprise, ou pour y mettre de si grands obstacles, qu'il fut lui-mesme obligé de l'abandonner.

Mais Ximenez aimoit trop la gloire pour pouvoir se résoudre à quitter une entreprise qui devoit l'en combler ; & d'ailleurs son dessein avoit fait trop de bruit pour n'en pas procurer l'exécution de tout son pouvoir.

Ce fut ce qui l'engagea à faire confidence à François Ruiz des mauvaises nouvelles qu'il venoit de recevoir de la Cour. Ruiz estoit de tous ceux que Ximenez avoit connu dans le Cloistre, celui pour lequel il avoit conservé le plus d'estime. Ils confererent long temps ensemble sur les moyens de rengager le Roy dans l'entreprise d'Oran, & le résultat de leur conference fut que Ruiz iroit en Cour sous prétexte des affaires du Diocèse de Toledé, mais en effet pour faire reprendre au Roy ses premiers sentimens touchant la guerre d'Afrique.

François Ruiz se chargea volontiers de

cette commission, il partit aussi-tost pour la Cour, il eut du Roy toutes les audiences qu'il voulut, il se servit de toute son habileté pour faire valoir les instructions du Cardinal; il y ajouta du sien tout ce qu'il crut de plus propre à le persuader; tout fut également inutile; Ferdinand demeura ferme à louer le projet de Ximenez & à en remettre l'exécution à un autre temps.

Tout autre que le Cardinal se fût rebuté de tant de difficulté; mais comme il estoit d'une fermeté à l'épreuve de tous les contre-temps, & qu'il estoit d'ailleurs trop engagé pour reculer, il résolut d'aller solliciter lui-mesme l'exécution de son projet. Tous ceux qui sçavoient les tentatives inutiles qu'il avoit faites par ses Agens, tâcherent de l'en détourner. Il partit & arriva à la Cour lorsque ses Agens rebutez ne songeoient plus qu'à en partir.

L'on s'apperçut bien tost que Ximenez en sçavoit plus qu'eux. Il obtint tous ce qu'il voulut, tous les ordres furent expédiés; les commissions délivrées & le Roy mesme luy remit en main les blancs seings pour s'en servir dans les occasions qu'il jugeroit nécessaires.

Il est vrai qu'il lui en couta un secret

qu'il n'avoit voulu confier à personne & sur lequel rouloit tout le succès de son entreprise. Il avoit ménagé une intelligence dans Oran. Deux Maures mécontents du Gouvernement & un Juif qui recevoit les tributs du Roy de Tremecen, attirez par de grandes promesses, s'estoient engagez à lui livrer la porte de la Ville qui va à Tremecen & qui en porte le nom. Ils avoient pris des mesures si justes avec Ximenez, qu'il n'y avoit aucune apparence que leur trahison n'eût pas tout le succès qu'on s'en promettoit. Cette intrigue traînoit depuis deux ans; les deux Maures & le Juif se plaignoient depuis long-temps des longueurs du Conseil d'Espagne, & menaçoient de tout abandonner. Ximenez fit semblant de l'apprehender & inspira si bien par cette feinte la mesme apprehension à Ferdinand, qu'il en obtint enfin l'entiere execution de son projet.

Ce ne fut pas le seul avantage qu'il remporta de son voyage. Afin qu'il y eut moins de gens interessez à s'opposer à son dessein; il n'avoit point inseré dans son projet que les Chevaliers & les Commandeurs des trois Ordres militaires, dont l'on a dit que la grande Maistrise avoit esté réunie à la Couronne de Castille, se-

roient tenus d'aller en personne à la conquête d'Oran ; il ne laissa pas de le proposer à Ferdinand.

Il lui representa sur cela , que s'agissant d'une guerre contre les Infideles , il estoit indubitable que les Chevaliers & les Commandeurs estoient obligez de monter à Cheval , de servir en personne & de se faire accompagner par le nombre de gens que l'érection de leurs Commanderies les obligeoit de fournir : Que ce secours n'estoit pas si peu considerable qu'il n'allât pour le moins à deux mille hommes ; que quoyque l'on ne fût pas obligé de les équiper , il offroit néanmoins de le faire. Qu'il n'estoit pas juste que les Commandeurs jouissent des grands revenus attachez à leurs Commanderies , sans en faire les charges ; qu'enfin la longue oisiveté où l'on les laissoit depuis si long-temps , ne pouvoit aboutir qu'à les rendre également inutiles à l'Etat & à la Religion ; & qu'ils ne pouvoient pas trouver mauvais qu'on exigeât d'eux ce à quoy ils estoient précisément obligez par les Statuts de leurs Ordres.

Ferdinand se rendit à ces raisons. Les ordres furent expediez conformément aux intentions de Ximenez ; mais les Commandeurs qui prétendoient ne pouvoir

estre commandez que par le grand Maistre en personne, usèrent de tant de délais, qu'on fut obligé de partir sans eux.

Ximenez en remporta un avantage qu'il reconnut depuis, & qui le dédommagea du secours qu'il en eût pû tirer. Son dessein n'en réussit pas moins, & depuis quand il se vit Regent de Castille & qu'il entreprit de soumettre les Grands, il en vint d'autant plus aisément à bout, que la plupart se trouva sans service & sans expérience, au lieu que s'ils eussent profité de la guerre d'Afrique pour s'aguerrir, il eût esté bien plus difficile de les dompter, & peut-estre mesme que Ximenez qui se prévaloit toujours de la foiblesse de ses ennemis, ne l'eût pas entrepris.

Il repara encore cette perte d'une autre maniere; car outre les bonnes Troupes qu'il composa de ses Vassaux, il obligea les Gouverneurs des vingt-quatre Places de l'Archevesché de Toledé, qui dépendoient alors tous absolument de lui, de lever autant de Compagnies de Cavalerie & de les commander en personne. Le Cardinal en fit comme ses Gardes du Corps, Tous les Officiers estoient nommez par lui, & il n'y avoit pas un Cavalier qu'il n'eût choisi lui-mesme & qu'il n'eût engagé par ses bienfaits à tout entrepren-

dre pour son service. Cette Cavalerie passa depuis pour les meilleures Troupes de l'Armée , & on l'avoit également dressée à combattre à pied & à cheval. Il en donna le Commandement à Villaroël Gouverneur de Caçorla.

Tout l'hiver se passa à faire les préparatifs de la Campagne. Ximenez estoit alors âgé de soixante & dix ans ; mais il estoit d'un temperament si fort & d'une santé si vigoureuse , que nonobstant la rigueur de la saison , il fut toujours à cheval , il fut présent à toutes les revûes , il donna lui même les ordres par tout ; & ne se servit jamais du ministère d'autrui que lorsqu'il lui fut absolument impossible de s'en passer. Il apportoit alors tant de précautions , qu'il estoit moralement impossible de le tromper , ou d'entreprendre de le faire sans qu'il s'en apperçût.

Cette vigilance du Cardinal produisit trois effets tres-avantageux ; tout fut prest beaucoup plustost qu'on n'avoit esperé ; tous les Regimens furent complets , tous furent composez de gens d'élite, & exactement purgez des passe-volans ; & il s'épargna des sommes immenses en veillant de si près sur les Commissaires des vivres, & les autres Officiers établis pour le paye-

ment des Troupes, qu'il leur fut impossible d'en rien détourner à leur profit particulier.

[L'an
1509.

Sur la fin de Février de l'an 1509, le rendez-vous de la Flote qui devoit porter l'Armée en Affrique, ayant esté donné à Malaga, Ximenez se rendit à Cartagène, où l'on avoit assigné celui de toute l'Armée. Pierre de Navarre, Vianelli & tous les Officiers Generaux l'y vinrent joindre; ils furent suivis de toutes les Troupes qui arriverent en peu de jours par differens endroits. La revûe generale en ayant esté faite, comme le Printemps est toujours fort avancé dans ces contrées Méridionales, on fit camper l'Armée dans la pleine & sur les colines voisines, & on n'attendoit plus que la Flote pour l'embarquer. Pierre de Navarre se rendit à Malaga pour la faire partir.

Ce voyage acheva de découvrir la jalousie secrette que ce General avoit conquë depuis long temps contre Ximenez; non-seulement il ne hâta pas le départ de la Flote, mais sur des prétextes recherchez il le différa autant qu'il put; il s'amusa mesme à faire des courses, & il ne tint pas à lui qu'il ne preferât le profit qui lui revenoit de cette petite guerre, à la gloire qui l'attendoit devant Oran. Ximenez
faisoit

faisoit cependant regner l'abondance dans son camp; il le retenoit par ce moyen dans la discipline la plus exacte qui eût esté en usage depuis les Romains; & comme il estoit persuadé que la mesintelligence entre les Chefs est capable de ruiner les entreprises les mieux concertées, il dissimuloit le chagrin que lui donnoit la mauvaise conduite de Pierre de Navarre.

Mais enfin lassé de ces délais affectez, & croyant qu'il y iroit trop de son autorité s'il ne se faisoit pas obéir, après lui avoir dépêché Courriers sur Courriers il lui envoya des ordres si précis, que Pierre de Navarre fut obligé de mettre à la voile & la Flote parut enfin à la vûe de Cartagène, mais un mois plus tard qu'elle n'y estoit attendue. Elle estoit composée de quatre-vingts Vaisseaux de charge & de dix des plus gros Gallions armez en guerre, & elle estoit si bien pourvue de vivres & de munitions, que la moitié ne s'en trouva pas consumée après la conquête d'Oran.

A la vûe de la Flote, au lieu de la joye qu'on avoit lieu de se promettre de la part de l'Armée, elle se mutina comme de concert. Le desordre commença par les Troupes qui estoient campées sur les co-

lines ; un moment après il gagna la pleine. La sédition fut si générale qu'il n'y eut presque que les Compagnies qui estoient commandées par les Gouverneurs des Places de l'Archevesché de Toledé qui demeurassent fidèles. Pierre de Navarre, dont les Emissaires avoient excité ce désordre, demouroit cependant sur la Flote, & faisoit semblant de n'y avoir aucune part. Mais Ximenez qui craignoit beaucoup moins un ennemi déclaré qu'un ennemi couvert, lui envoya ordre de se rendre auprès de lui. Pierre de Navarre obéit ; mais bien loin d'offrir son entremise pour remettre l'Armée dans le devoir, il soutint qu'elle avoit raison ; que la solde qu'elle demandoit, lui estoit dûë du jour de la revûë générale ; qu'il y avoit de l'injustice à la lui refuser, qu'il n'estoit pas d'humeur à commettre son autorité ; que de la maniere dont il voyoit les choses disposées, elle ne s'embarqueroit point qu'elle ne fût satisfaite ; qu'elle le feroit d'autant moins, que les Officiers estoient aussi mécontents que le reste des Troupes, & que les Commissaires établis pour payer jusqu'au moindre soldat, au préjudice des Officiers qui avoient coutume de faire ce paiement, marquant une défiance qui ne pouvoit estre plus in-

juricuse , l'on ne pouvoit pas conter sur leur secours pour appaiser la sédition , & que ce secours manquant , l'on essaieroit en vain tout autre moyen ; que l'on commençât donc à contenter les Officiers en cassant les Commissaires & qu'ils s'employeroient ensuite avec succès à faire rentrer l'Armée dans son devoir.

Un discours si peu attendu mit Ximenez dans une colere qu'il seroit difficile d'exprimer. Il se voyoit lâchement trahi par l'homme du monde qu'il avoit le plus sensiblement obligé & qui ne lui devoit rien moins que le Generalat de cette même Armée dont il favorisoit ouvertement la rebellion ; & au lieu d'employer l'autorité dont il lui estoit redevable, à ménager les choses conformément à ses intentions , il s'en servoit pour lui débaucher les Officiers, dont l'attachement lui estoit absolument necessaire pour réussir dans son entreprise. Ximenez penetra mesme plus avant dans les desseins de Pierre de Navarre , & il ne douta point qu'il n'eût fait celui de l'empêcher de passer en Afrique & de l'obliger à lui remettre le commandement de l'Armée.

Cependant par un effort de raison dont l'on trouvera peu d'exemple , pour ne pas ruiner lui-mesme, à la veille du

succès, par un emportement à contre-temps, une entreprise qui devoit le combler de gloire; il répondit à Pierre de Navarre avec autant de moderation que s'il n'avoit point esté offensé de son discours; qu'il avoit lieu d'estre d'autant plus surpris du parti qu'il prenoit, que sur les articles mesme dont il se plaignoit, l'on n'avoit rien fait non seulement à son insçu, mais mesme sans son consentement. Qu'il avoit approuvé lui-mesme qu'on differât le payement de l'Armée jusqu'à ce qu'elle fût embarquée, afin d'empêcher par cette esperance la desertion des Soldats; qu'on avoit d'autant plus de lieu de l'apprehender, qu'il y en avoit plusieurs qui craignoient plus les chaleurs excessives de l'Afrique que les ennemis qu'ils y auroient à combattre; que quant à l'établissement des Commissaires, il ne pouvoit pas nier qu'il ne l'eût jugé nécessaire pour empêcher les pilleries que les Officiers avoient coûtume de faire sur leurs Soldats; qu'en un mot, quoyqu'il eût pû se dispenser de prendre sur toutes choses aussi exactement son avis qu'il l'avoit fait, il avoit bien voulu ne faire aucun Reglement qu'il ne l'eût approuvé, que ce qui avoit esté sagement établi ne devoit pas estre si facilement revoqué; que ce

n'estoit pas à des Soldats à donner la loy, mais à la recevoir de leur General; qu'il perirot plutost que d'avoir pour eux de pareilles complaisances, qu'il prendroit le parti qu'il lui plairoit, mais que pour lui il esperoit d'estre assez heureux pour appaiser sans son secours une sédition dont il voyoit bien que les causes venoient de plus loin que des Soldats qui en paroisoient les auteurs.

Quelque déterminé que fut naturellement Pierre de Navarre, l'intrépidité de Ximenez l'étonna; mais comme il alloit à ses fins, il n'en rabattit rien de ses prétentions, non plus que le Cardinal de la résolution où il estoit de ne rien changer à l'ordre qu'il avoit prescrit.

Comme ces choses se passaient entre le Generalissime & le General, l'on vint avertir Ximenez que Vianelli sous prétexte de réduire les revoltez à rentrer dans leur devoir, les traitoit avec une rigueur si excessive qu'elle estoit capable de porter l'Armée aux dernières extrémités. Tout autant de séditieux qui lui tomboient entre les mains, sans aucun égard s'ils étoient Soldats ou Officiers, il les faisoit pendre sur le champ ou passer par les armes. Ximenez comprit aussi-tost qu'une conduite si à contre-temps n'estoit pas sans myste.

re ; il en conclut que Vianelli favorisoit les desseins de Pierre de Navarre , & que l'envie de monter d'un degré l'avoit porté à le seconder. Mais comme il estoit important d'arrester le cours de ces sanglantes executions , il lui dépêcha Villaroël , Gouverneur de Caçorlà , avec un ordre absolu qui lui deffendoit d'en user ainsi. Vianelli qui cherchoit peut-estre les occasions de rompre avec Ximenez , reçut ses ordres avec une fierté où Villaroël crut voir du mépris. L'attachement qu'il avoit pour le Cardinal ne lui permit pas de le souffrir ; il en vint aux reproches , & y mêla le nom de traître. Vianelli mit aussi tost l'épée à la main & il alloit charger Villaroël lorsqu'il en fut prévenu par un coup de sabre que celui-ci lui déchargea sur la tête. Villaroël profita de l'étourdissement que ce coup avoit causé à Vianelli ; il remonta à cheval avant qu'on fût en état de l'arrester , & se sauva dans une place forte qui n'estoit pas loin , où commandoit un de ses parens.

La blessure de Vianelli & la fuite de Villaroël furent un surcroit d'embaras pour Ximenez auquel il ne s'attendoit pas ; il envoya son Médecin & son Chirurgien au premier , tant pour lui faire compliment de sa part , que pour avoir

du Cardinal Ximenez. Liv. V. 175
soin de lui; & sa blessure n'ayant pas esté
trouvée dangereuse, parce que le coup
n'avoit pas porté à plomb; il envoya or-
dre au second de se rendre auprès de lui,
avec promesse qu'il ne lui feroit fait au-
cun mal.

Ces petits soins n'empêchoient pas le
Cardinal de donner ordre à la grande af-
faire qui estoit d'appaiser la sédition. Pour
y réüssir il répandit dans le camp une
partie des Troupes qui estoient demeurées
fideles, avec ordre de dire aux Soldats
mutinez qu'ils agissoient contre-eux mes-
mes en persistant dans la sédition; que ce
desordre ne venoit que de l'adresse des
Officiers qui vouloient contraindre Xi-
menez à les rendre maistres de la paye de
leurs Soldats, dans le dessein de conti-
nuer à les piller comme ils avoient cou-
tume de faire; que le Cardinal qui aimoit
la justice sur toutes choses, tenoit leur
parti avec la dernière fermeté, mais qu'il
s'ils continuoient à l'abandonner ou plu-
tost à s'abandonner eux-mesmes, il seroit
peut-estre forcé de les livrer à l'avarice de
leurs Commandans, & qu'ils se repenti-
roient alors, mais trop tard, de s'être
soulevez contre un General qui n'avoit
rien tant à cœur que d'empêcher qu'on les
opprimât, & qui agissoit en toutes cho-

ses plutôt en pere des Soldats ; qu'en maître , comme faisoit la plupart des autres Generaux.

La vérité eût dans cette occasion tout le succès qu'eût pû avoir l'artifice le plus recherché & le mieux conduit ; les Soldats persuadez par leurs camarades & par plusieurs circonstances qui s'accordoient avec ce qu'il leur disoit, rentrèrent d'eux-mêmes dans leur devoir & envoyerent assurer Ximenez qu'ils estoient prests de le suivre par tout où il voudroit les mener. Salazar , Mestre de Camp du Regiment de Toledé , contribua plus qu'aucun autre à cette résolution. C'estoit un Officier d'un merite & d'une probité distinguée , & d'une grande autorité parmi les Troupes. Il l'employa avec succès dans ce rencontre , & ce fut presque le seul Officier dont Ximenez eût lieu de se louer.

● Ximenez estoit trop habile pour ne pas profiter d'un retour qui estoit beaucoup plus prompt qu'il n'eût osé esperer ; il fit battre l'assemblée ; & estant sorti de sa tente il fit signe de la main qu'il vouloit parler ; il se fit aussi-tost un profond silence. Mais à peine avoit-il commencé son discours , qu'un Soldat l'interrompit insolamment, en criant : *De l'argent, point*.

du Cardinal Ximenez. Liv. V. 177
de harangue. Ximenez s'arrêta pour le
chercher des yeux, & l'ayant reconnu il
le fit arrêter & pendre sur le champ en sa
présence; puis il continua son discours
avec la même tranquillité que s'il ne lui
fût rien arrivé. Cet exemple de sévérité,
soutenu d'un discours accommodé au
temps & aux circonstances, imprima
dans toute l'Armée un respect pour Xi-
menez, auquel elle ne manqua jamais,
tant qu'il en eût le commandement.

Mais ce qui acheva de calmer la sédi-
tion, fut que Ximenez n'eût pas plutôt
achevé de parler, qu'on vit sortir de sa
tente au bruit des tambours & des trom-
pettes, des hommes couronnez de lau-
rier, chargez de sacs qui en estoient aussi
couronnez, c'estoit l'argent destiné pour
l'Armée. Ces hommes prirent le chemin
de la mer, pendant qu'on publioit par
tout le camp que qui voudroit estre payé
n'avoit qu'à s'embarquer, & que le paye-
ment s'alloit faire sur les vaisseaux. A
cette nouvelle, chacun prit le chemin de
la mer. Ximenez s'y rendit en même-
temps pour donner ordre que l'embarque-
ment se fît sans confusion; là il embrassa
tous les Chefs, leur promettant d'oublier
ce qui s'estoit passé, pendant que les Of-
ficiers subalternes s'empressoient à lui

baïser la main , & les Soldats le bas de la robe.

Ximenez fut le dernier à s'embarquer & ce ne fut qu'après avoir reconcilié Villaroël avec Vianelli ; après avoir établi des Courriers pour porter de ses nouvelles à la Cour ; après avoir visité tous les Vaisseaux & fait faire en sa presence une gratification extraordinaire , outre la solde qui ne fut jamais plus exactement payée. Elle continua de l'estre ainsi dans toute la suite de cette guerre ; & les Vaisseaux se trouverent si bien pourvus de tout ce qui estoit necessaire pour les besoins & les commoditez de l'Armée , qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer la conduite de Ximenez. Tout retentissoit de ses loüanges , & ce fut au bruit des acclamations de toute l'Armée qu'il monta le grand Gallion d'Espagne , qui servoit d'Amiral à cette flotte.

C'est ainsi que Ximenez , malgré les complots de ses ennemis , sçut s'acquitter de la fonction la plus difficile d'un General d'Armée , qui est d'appaïser des séditions sans rien relacher de son autorité & sans rien changer aux mesures qu'il avoit prises. Il est difficile dans ces occasions de ne se point abaisser & de conserver sa reputation toute entiere. Non seu-

lément le Cardinal n'y perdit rien de la sienne, il l'augmenta de beaucoup, & cette secousse fut la dernière que reçut son autorité. Les Officiers les plus expérimentez de l'Armée rendirent à son mérite toute la justice qui lui estoit dûë, & n'eurent plus de honte d'obéir à un General en qui il ne manquoit aucune des qualitez necessaires pour s'acquérir l'estime & la confiance des Officiers & des Soldats.

Il n'y eut que le seul Pierre de Navarre qui ne pouvant s'empêcher de l'admirer, ne laissoit pas de continuer à le traverser; la jalousie, le desir de l'indépendance & l'esprit d'intérêt, qualitez qui dominoient en lui, ne lui permirent jamais de vivre avec le Cardinal avec la subordination & la correspondance qui sont si nécessaires pour le succès des grandes entreprises.

Ximenez ne fut pas long-temps à s'en appercevoir; car pendant qu'on dispoisoit toutes choses pour le départ de l'Armée, il eut un éclaircissement avec lui qui lui fit perdre l'esperance de le pouvoir jamais gagner: Voici quel en fut le sujet.

Pendant le séjour que Pierre de Navarre avoit fait à Malaga il avoit fait des courses, & dans ces courses des prises con-

siderables qui avoient produit de grosses sommes. Ximenez le fit souvenir qu'ils estoient expressement convenus que toutes les prises seroient partagées en deux parts les plus égales qu'il se pourroit, que la premiere appartiendrait à ceux qui les auroient faites; que l'autre tourneroit au profit de toute l'Armée; il ajouta qu'il estoit d'autant plus juste qu'on lui rendit compte de ces prises, que l'armement de la flotte dont il s'estoit servi pour les faire s'estoit fait à ses dépens; qu'il n'en estoit pas moins le General que de l'Armée de terre; & qu'il lui falloit faire de si grands frais pour l'entreprise d'Oran, qu'il lui seroit impossible d'y fournir si chacun s'attribuoit ainsi les dépouilles des ennemis.

Pierre de Navarre repondit qu'en convenant du fait dont il s'agissoit il avoit esté surpris, & qu'il n'estoit pas juste que ceux qui n'avoient eu aucune part au danger partageassent également avec ceux qui avoient fait ces prises au peril de leur vie; que si le profit estoit égal entre ceux qui s'exposoient & ceux qui ne s'exposoient pas, l'on ne trouveroit personne qui voulût courir de risque; que le Soldat devoit estre animé par l'esperance du butin, & que c'estoit lui oster le cœur que de le priver de ce qu'il avoit acquis

au prix de son sang ; que ces partages arithmétiques estoient bons pour le cabinet , qu'en pratique ils n'estoient point d'usage.

Ximenez qui le connoissoit homme à ne point démordre sur le chapitre de l'intérêt , lui repartit qu'à l'avenir il tiendrait la main à ce qu'on executât de bonne foy ce dont l'on seroit convenu ; que pour le passé il s'en remettait à la décision qu'il en feroit lui-même , & que quand il mettroit dans un des costez de la balance un léger intérêt , & dans l'autre sa parole , il estoit assuré que ce dernier l'emporteroit de beaucoup sur l'autre.

Pierre de Navarre qui se sentit piqué , répondit fierement que la décision estoit toute faite , qu'il avoit pris ce qui lui appartenait ; & donné le reste à ceux qui lui avoient aidé à remporter ces petits avantages , & que ni lui ni eux n'estoient pas d'humeur à rien rapporter & sur cela il rompit brusquement l'entretien.

Cette maniere d'agir déplut infiniment à Ximenez , qui estoit l'homme du monde qui se picquoit le plus de tenir les paroles qu'il avoit une fois données. En toute autre rencontre cette affaire eût esté plus loin ; mais il avoit besoin de Pierre de

Navarre, qui estoit en effet un des plus grands & des plus heureux Capitaines de son siècle ; ce fut ce qui l'obligea à donner encore une fois son ressentiment particulier à l'avantage que la Religion & l'Etat pouvoient tirer de ses services ; mais il fit deslors la résolution, quelque heureux que pût estre son voyage, de repasser la mer dès que la conquête d'Oran seroit achevée. Il eût bien voulu partir le lendemain de l'embarquement ; mais il fut obligé de demeurer encore quelques jours dans le Port, pour donner à Vianelli tout le temps dont il avoit besoin pour achever de guérir.

En 1509

Enfin le seizième de May la flotte ayant un vent favorable sortit du Port & gagna la pleine mer. Ximenez qui estoit persuadé que la pieté, bien loin de diminuer la valeur, contribuë beaucoup à l'augmenter, & que l'on est bien plus disposé à s'exposer à la mort, quand l'on croit estre en estat de n'en pas craindre les suites, avoit plusieurs fois exhorté l'Armée à se préparer à combattre les ennemis de la Foy en se reconciliant sincerement avec Dieu par la confession de leurs pechez & en recevant le pain des forts. Il s'estoit fait accompagner d'un bon nombre de sçavans Ecclesiastiques & de Reli-

gicieux zelez de son Ordre, qui ne travailloient à autre chose qu'à inspirer les mêmes sentimens : Leurs exhortations ne furent pas inutiles : L'on employa tout le temps que l'Armée resta dans le Port après l'embarquement, & celui dont l'on avoit besoin pour le trajet à ces saintes occupations ; & Ximenez eut la satisfaction d'apprendre que personne ne s'en estoit dispensé.

Le dix-septième sur le midi l'on découvrit les costes d'Affrique ; & quelque temps après l'on jugea par les feux qu'on vit paroître sur les montagnes, que les ennemis avoient aussi découvert la flote. Il estoit nuit lors qu'elle arriva à l'entrée du Port de Maçarquivir. Avant que d'y arriver la contestation fut grande si l'on y entreroit de nuit ; Pierre de Navarre soutenoit qu'il falloit attendre qu'il fût jour, & qu'en abordant de nuit l'on se mettoit dans un danger évident de perdre la flote, & de briser les vaisseaux les uns contre les autres, ou contre les rochers qui étoient à l'entrée du Port : Vianelli, & presque tous les Officiers étoient de son sentiment.

Ximenez prétendoit au contraire, qu'il n'y avoit point de temps à perdre ; que le succès du débarquement dépendoit de la

diligence qu'on feroit ; que les Maîtres , qui ne s'attendoient pas qu'on le dût faire cette nuit , feroient pris au dépourvû , au lieu que si l'on attendoit qu'il fût jour , on les trouveroit retranchez sur le rivage pour le disputer avec avantage : qu'il étoit impossible que l'on n'y perdît bien du monde , que cela seul seroit capable de rebuter l'Armée.

L'avis de Ximenez l'emporta à la fin : toute la flotte entra dans le Port avec tant de bonheur & de conduite , que l'on n'y perdit pas la moindre chaloupe. Le débarquement se fit la même nuit avec beaucoup d'ordre & de diligence. On commença par l'Infanterie ; quand ce vint à la Cavalerie il survint une nouvelle contestation : Pierre de Navarre , qui n'avoit jamais approuvé qu'il y eût dans cette Armée autant de Cavalerie qu'il y en avoit , ne voulut jamais consentir qu'on en débarquât plus de la moitié qui pouvoit aller à deux mille Chevaux : il se fendoit , sur ce que le terrain n'étoit pas assez étendu ; qu'un plus grand nombre de troupes ne feroit que s'embarasser , & n'auroit pas l'espace qu'il lui falloit pour faire les mouvemens nécessaires ; qu'il étoit d'ailleurs tellement traversé de ravines profondes & embarrassées , que

la Cavalerie, qui ne pouvoit pas être toute en un endroit, ne pourroit jamais secourir l'Infanterie, ni l'Infanterie à son tour secourir la Cavalerie si elle étoit pressée : Il ajouta qu'il l'emploieroit ailleurs si utilement qu'on n'auroit pas lieu de se repentir d'avoir suivi son avis. En effet, il donna l'ordre sur le champ pour faire sortir du Port les Vaisseaux qui portoient les deux mille chevaux qui n'avoient pas débarqué. Ximenez fut le véritable auteur de ce mouvement, mais de peur qu'on n'éventât son secret, il fit semblant de s'y opposer, quoiqu'en effet il fût d'accord avec Pierre de Navarre.

A mesure que le débarquement se faisoit, on formoit les Baraillons & les Escadrons, & l'Armée se mettoit en ordre de bataille. Le jour vint : l'Armée prit tout le terrain qui lui étoit nécessaire ; & ce qui contribua beaucoup au succès de cette journée, est qu'on eut soin de garnir tous les postes par où l'on pouvoit venir attaquer l'Armée en queue & en flanc. Tout étant prêt Ximenez sortit de son Galion : il étoit revêtu de ses ornemens Pontificaux, & accompagné des Ecclesiastiques & Religieux qui l'avoient suivi. Il fit une prière des plus touchantes, & exhorta l'Armée à bien faire. Il

costé ; elle avoit ordre de ne se point avancer , afin qu'elle pût être favorisée du canon des vaisseaux & de la Forteresse, qu'elle eût le temps de se délasser un peu du travail de la nuit , & qu'on eût celui de débarquer quelques pieces de campagne. Elles firent d'un grand secours lors que les deux Armées furent hors de la portée du canon des vaisseaux & de la Forteresse. L'on voyoit au milieu des Bataillons les plus avancez , la Croix Archiepiscopale de Ximenez d'où pendoit une banderole , sur laquelle on lisoit ces paroles, qui furent autrefois d'un si heureux présage à Constantin, *Vous vaincrez par ce signe* : tous les drapeaux & les étendars portoient la même devise ; & l'on voyoit briller la Croix dans tous les rangs. Ximenez l'avoit ainsi ordonné pour animer les troupes , & les faire souvenir que J E S U S - C H R I S T étoit le Chef invisible de cette Armée.

Les deux Armées resterent ainsi quelque temps en presence : Elles étoient rangées de la même maniere ; quatre Bataillons quarrés ; la Cavalerie sur les aîles , faisoient à peu près la disposition des deux Armées : La Chrétienne avoit de particulier un corps de reserve qui fut d'un grand secours dans cette occa-

sion. L'Armée Infidèle étoit supérieure en nombre : La Chrétienne l'emportoit par l'expérience des Chefs, la valeur des Soldats, le bon ordre & la discipline. L'Infidelle avoit l'avantage du terrain : La Chrétienne celui du canon des Vaisseaux & de la Forteresse. Après s'être regardées quelque temps sans rien entreprendre, enfin la Cavalerie des Maures qui se voyoit de beaucoup plus nombreuse que celle des Chrétiens engagea le combat avec de grands cris. Elle fut reçue piques baissées avec un profond silence qui avoit quelque chose de terrible; elle revint ainsi plusieurs fois à la charge sans pouvoir ouvrir les Bataillons d'Espagne : Cependant le canon de la Forteresse & des vaisseaux faisoit un furieux ravage parmi la Cavalerie des Maures; leur ardeur en fut ralentie, & ils firent alte. Alors l'Armée Chrétienne étendit son front, & avançant toute à la fois attaqua à son tour avec de grands cris celle des Infidelles, la pousse, & gagne enfin la hauteur. La vue d'Oran, que l'on découvre de cet endroit, redoubla le courage des Chrétiens, & les Armées occupant toutes deux un terrain uni, tout se mêla, tout combatit. Pendant que ces choses se passoient sur la hauteur, Ximo-

nez prosterné dans la Chapelle de la Forteresse , imploroit le secours du Ciel , & le prioit de défendre sa cause.

D'un autre costé , les vaisseaux qui portoient les deux mille chevaux qui n'avoient pas été débarquez à Maçarquivirestoient arrivez devant Oran , & après avoir mis à terre la Cavalerie qu'ils y avoient transporté , ils se servoient de toute leur artillerie pour en battre furieusement les murailles. Cette Cavalerie ne fut pas inutile ; elle se partagea en deux corps , chacun de mille chevaux ; l'un , sous la conduite de Souza , Mestre de Camp du Regiment de Ximenez prit le chemin de la Porte de Tremecen qu'on avoit promis de livrer au Cardinal ; l'autre , sous le commandement du Comte d'Altamira , demeura caché derriere une coline qui en déroboit également la vûe à la Ville & à l'Armée des Maures.

L'intelligence que le Cardinal avoit dans la Ville réussit ; les deux Maures & le Juif qui l'avoient formée tinrent parole , la Porte fut livrée ; & comme tout ce qu'il y avoit de gens de défense étoit sorti à la reserve d'un petit nombre , la Cavalerie y entra sans resistance. Jamais surprise ne fut pareille à celle des habitans d'Oran , bien loin de songer à

la Cavalerie s'enfuit enfin à toute bride : L'Infanterie ainsi abandonnée essaya de se retirer , mais l'effroy y ayant mis le desordre , elle fut-enfoncée , & la Cavalerie & l'Infanterie Espagnole y entrant pêle-mêle , en firent un furieux carnage. Il resta sur le champ de bataille cinq mille hommes de tuez , sans compter les blesez qui moururent la plûpart de leurs blessures , & les prisonniers qui furent en grand nombre, & que l'on envoya aux Galeres.

Pierre de Navarre pouvoit se contenter d'une victoire , qui avec la perte de * tres peu de monde , le rendoit maître de la Ville & de tout l'Etat d'Oran ; mais comme il portoit ses vûes plus loin , il s'attacha à détruire les restes de cette malheureuse Armée qui se retiroit en confusion. Ainsi après avoir donné ses ordres à Vianelli & à Diego - Vera General de l'Artillerie , pour demeurer à la garde du Camp , & y retablir l'ordre que l'ardeur du pillage en avoit banni ; il détacha le corps de reserve & les mille chevaux que commandoit le Comte d'Alamira , sous le commandement de Diégo Pacetto , & de Garcias de Toledé , fils aîné du Duc d'Alve, avec ordre de poursuivre les ennemis.

* Les Historiens ne font monter cette perte qu'à trente hommes du costé des Chrétiens.

Pour lui il prit l'élite de ses troupes , & marcha vers Oran , pour secourir les siens qui étoient en trop petit nombre pour la pouvoir garder long-temps. Il y entra sans peine , les troupes s'étant saisies de toutes les portes; mais il trouva les ruës & les avenues des places barricadées , & le peuple revenu de sa première surprise résolu de se défendre.

Ces barricades faites à la hâte furent aisément emportées. Le Soldat irrité de cette foible résistance , sans distinction d'âge ni de sexe , passa tout au fil de l'épée : Il n'y eut que ceux qui s'étoient retirés & barricadés dans les Mosquées qui échaperent à sa fureur. L'on força ensuite les maisons , elles furent pillées , & le massacre y recommença avec d'autant plus de cruauté , que l'on n'y trouva que des femmes , des vieillards , & des enfans la plupart incapables de se défendre.

Gomez
Livre 4.

Ce fut le dernier des malheurs pour cette misérable Ville, de ce que Ximenez n'y fit pas son entrée ce jour-là , il n'y eût pas eu tant de sang inutilement répandu ; mais Pierre de Navarre en permettant de si grands excès suivit la cruelle politique des Espagnols ; ils exterminèrent ainsi les habitans des lieux dont ils
se

se rendent les maîtres , afin de n'avoir pas besoin ni de Citadelles , ni de Garnisons nombreuses , pour contenir dans le devoir les peuples nouvellement conquis.

La nuit vint enfin , & fit cesser le carnage. Les Espagnols épuisés par les fatigues de cette grande journée , trouvant dans les maisons dont ils s'étoient emparez toute sorte de rafraichissemens , en profiterent avec si peu de précaution , qu'estant pour la plupart ensevelis dans le vin & dans le sommeil , les Maures sortant des Mosquées eussent pû rendre cette grande victoire inutile , & vaincre à leur tour les vainqueurs , si Pierre de Navarre n'eût prit des précautions capables de lui assurer sa victoire.

Ce vigilant General ne dormit point de toute cette nuit quelque fatigué qu'il fût , & ne quitta pas mesme ses armes. Tous les Officiers qu'il retint auprès de lui en firent autant. Il mit par tout des corps de gardes , & des sentinelles , & les tint si bien éveillées par les rondes continuelles qu'il fit toute la nuit , que les Maures renfermez dans les Mosquées n'en purent ni sortir ni profiter du desordre des Espagnols.

Le lendemain à la pointe du jour les

Mosquées furent attaquées , & plus vigoureusement défendues qu'on n'avoit lieu d'attendre d'un peuple ramassé confusément , qui combattoit sans ordre , & qui n'estoit soutenu que de son desespoir. La résistance eût même esté plus longue , si les Espagnols montant sur les toits n'eussent fait pleuvoir sur ceux qui étoient dessous une gresle de traits & de pierres , les menaçant de les ensevelir sous les ruines des toits & des murailles renversées. Les Maures forcez de se rendre demanderent composition ; Elle fut refusée , & tous furent contrainsts de racheter leur vie aux dépens de leur liberté. On fit de la sorte huit mille Esclaves. Les morts que l'on trouva dans les rues & dans les maisons ayant esté comptez passoient le nombre de quatre mille. En un mot , de ce grand nombre d'habitans qui peuploient cette fameuse Ville , il n'y en eut que quatre mille qui étant échappez au vainqueur se retirerent à Tremecen. Au recit qu'ils y firent des cruautéz commises à la prise d'Oran , le peuple se soulevant massacra indifferemment Marchands, Esclaves , & generalement tout ce qui se trouva de Chrestiens dans la Ville & dans tout le Royaume.

Il ne restoit plus à prendre que le Châ;

teau d'Oran assez mauvaise place , & encore plus mal pourveuë. Pierre de Navarre le fit sommer ; le Commandant répondit qu'il n'étoit pas en état de se défendre ; mais qu'il vouloit avoir la gloire de le rendre à Ximenez. Ainsi , tout étant tranquile , Pierre de Navarre l'envoya inviter de prendre possession de sa conquête.

Les choses estoient en cet estat , lors que Garcias de Toledé vint rendre compte à Pierre de Navarre de l'entiere défaite des ennemis ; Pacecco & luy avoient eu ordre de les poursuivre dans leur retraite, ils les avoient atteints ; comme ils avoient pour la plûpart jetté leurs armes pour fuir avec moins d'embaras , se voyant poursuivis , ils tacherent de se rallier ; ce fut en vain , le desordre & l'effroi estoient si grands , que ne leur permettant pas de distinguer le petit nombre de leurs ennemis , ils crurent avoir toute l'Armée sur les bras. Ainsi Garcias d'un costé , & Pacecco de l'autre à la teste de leurs troupes , les attaquant en mesme-temps , en firent une terrible boucherie. La nuit la fit cesser , & sauva les pitoyables restes de cette malheureuse Armée.

Il ne manquoit à la gloire de Ximeç

nez que de venir prendre lui-même possession de sa conquête. On pouvoit aller à Oran ou par terre ou par mer ; Ximenez montant sur une Galere choisit le chemin de la mer , pour éviter la rencontre de ce grand nombre de morts dont le champ de bataille par où il luy falloit passer , étoit tout couvert. A peine est-on sorti de Macarquivir qu'on apperçoit Oran ; c'est son plus bel endroit , elle a du costé de la mer l'un des plus beaux aspects qu'on se puisse imaginer. Ximenez ne l'eut pas plutôt apperçu , que levant les yeux au Ciel il remercia Dieu d'une si belle conquête , & pendant tout le chemin il ne dit presque autre chose que ces paroles qu'il ne pouvoit se lasser de repeter. *Ce n'est pas à nous , Seigneur , ce n'est pas à nous , mais à vostre Nom qu'il faut rendre gloire.*

Il fut reçu à la descente de la Galere par Vianelli , qui après avoir fait camper l'Armée sous les murailles d'Oran l'y estoit venu recevoir ; une double haye d'Infanterie & de Cavalerie bordoit le chemin depuis le Port jusqu'au Château.

Pierre de Navarre reçut Ximenez à la porte de la Ville , luy en presenta les clefs , & le felicita sur sa victoire. Le

Cardinal loua hautement sa conduite & sa valeur ; il donna de grandes louanges aux Officiers & aux Soldats , & entra dans la Ville aux acclamations de toutes les troupes.

Au triste spectacle de tant de morts , & de tant de sang répandu , Ximenez ne put s'empêcher de verser des larmes ; Il plaignit le sort des vaincus , & témoigna à Pierre de Navarre qui marchoit à sa droite , qu'une victoire moins sanglante luy eût esté plus agreable. Le General luy répondit que c'estoit les suites inévitables de la guerre & des Villes forcées ; qu'il n'estoit pas aisé d'arrester la fureur du Soldat ; que les entreprises les plus justes avoient souvent des suites , qui pour estre sanglantes n'en étoient pas moins nécessaires ; que quelque moderation qu'on se fût proposée dans le projet , on étoit souvent forcé de s'en éloigner dans l'exécution ; qu'après tout c'étoient des Infidelles , qui ne meritoient pas qu'on les plaignit. *C'étoient des Infidelles , il est vrai , repartit Ximenez ; mais c'étoient des hommes dont on auroit pu faire des Chrestiens ; leur mort me ravit le principal avantage de la victoire , qui estoit de les gagner à J E S U S-CHRIST.*

A quelque distance du Château il rencontra le Gouverneur qui se fit connoître à luy pour l'un des deux Maures avec qui il avoit l'intelligence dont l'on a parlé. Le Maure luy presenta les clefs du Château , & en même-temps trois cens Esclaves Chrestiens qui y avoient esté mis aux fers dès que la Flotte d'Espagne avoit paru. Ces malheureux se jetterent aux pieds de Ximenez en luy présentant leurs chaînes qu'il avoit rompuës , & l'appellant leur liberateur. Ce fut un présent bien agreable à Ximenez , il leur donna sur le champ la liberté , & permit à la Garnison de se retirer à Tremecen avec armes & bagage. Pour le Gouverneur , comme on luy avoit promis, aussi-bien qu'à ses deux complices de grands avantages en Espagne , pour recompense de leur trahison , Ximenez le tint auprès de luy , se fit amener l'autre Maure & le Juif qui l'avoient si bien secondé , leur fit toute sorte de bons traitemens , & les mena avec lui en Espagne quand il y repassa.

La Garnison ayant esté changée, le Cardinal prit possession du Château, fit dresser le plan des nouvelles fortifications qu'il y vouloit ajouter , & donna ses ordres pour le mettre en l'état où on le

voit encore aujourd'hui. Il retourna ensuite dans la Ville où l'on avoit logé toute l'Armée , & s'étant rendu dans la grande place où l'on avoit porté tout le butin , il fit l'éloge des Chefs & des Soldats , les remercia au nom du Roi & au sien , & après avoir fait mettre à part quelques pieces des plus précieuses , il les envoya au Roi par un Courier qu'il luy dépescha , pour luy porter la nouvelle de sa conquête. Il abandonna tout le reste aux Officiers & aux Soldats. La liberalité de Ximenez n'en demeura pas là : comme il estoit reconnu pour Generalissime de cette Armée , & qu'il en avoit fait tous les frais ; l'on avoit mis à part pour lui environ la cinquième partie du butin : il la fit apporter au mesme endroit , en fit des presens de sa propre main à Pierre de Navarre , à tous les Officiers Généraux & Subalternes , & mesmes à de simples Soldats en qui il avoit remarqué ou de la probité, ou de la conduite , ou de la valeur : il destina le reste pour les besoins publics , comme pour la reparation & l'ornement des Mosquées qu'il avoit dessein de convertir en Eglises ; pour lui , il se reserva tres-peu de chose outre plusieurs Livres Arabes des mieux conditionnez , qu'il

destina pour la Bibliothèque d'Alcala ; on les y voit encore aujourd'huy.

* Jérô
me Ju-
sile.

L'on peut juger de la grandeur & des richesses d'Oran , par son commerce , & de son commerce , par le nombre de quinze cens boutiques qui y estoient lors que Ximenez la prit. Un Historien * qui assista à cette conquête & qui assure les avoir comptées dit à cette occasion , qu'à peine en trouveroit-on autant dans trois des plus fameuses Ville d'Espagne. Le butin , sans y comprendre ce qui fut détourné , fut estimé cinq cens mille écus d'or. Toute l'Armée s'enrichit à cette prise , & il y eut tel particulier qui en rapporta jusqu'à dix mille ducats.

Les richesses d'Oran n'estoient pas ce qui contribuoit le plus à sa reputation : sa grandeur , le nombre de ses habitans , sa situation , son Port , son Arcenal où l'on trouva plus de soixante pieces de gros Canon , sans compter les petites , & un nombre infini de toutes sortes d'armes , la faisoient passer pour la plus importante place de toute l'Afrique. Cette Ville est aujourd'huy bien différente de ce qu'elle estoit alors ; quelque soin qu'on ait pris de luy rendre sa premiere grandeur , l'on n'a jamais pu en venir à bout.

Le premier soin de Ximenez , après la distribution du butin , fut de faire nettoyer la Ville de tous ces corps morts qui commençoient de l'infecter ; Il purifia ensuite les Mosquées , les fit orner à l'usage des Chrestiens , & dédia lui-même la plus grande à Nostre-Dame de la Victoire. Il établit dans cette même Ville un Clergé , des Moines , des Hôpitaux , leur assigna des fonds pour leur subsistance , & des Maisons commodes pour les loger. Il n'y manquoit plus que des habitans ; mais l'on n'eut pas plutôt sçu que les maisons & les fonds s'y donnoient presque pour rien , qu'il s'y en rendit bien-tôt un assez bon nombre. Les trois cens Esclaves que Ximenez avoit délivrez furent les premiers qui commencerent à repeupler cette fameuse Ville.

Ce fut un coup d'une prudence & d'un bonheur extraordinaire d'avoir attaqué & pris cette Ville avec tant de diligence , car si l'on eût seulement retardé d'un jour , le Roi de Tremecen y envoyoit un secours considerable ; il en eût empêché , ou du moins retardé la prise , qui n'eût pû se faire sans perdre la meilleure partie de l'Armée , & la reduire à s'en retourner après sa conquête. Ce secours parut le lendemain de la prise ;

mais étant arrivé trop tard , il s'en retourna sans rien faire.

Les choses étant ainsi disposées , Ximenez fit proclamer le Roi Catholique Seigneur Souverain de la Ville & de l'Etat d'Oran ; mais comme en mesme-temps , après avoir déclaré que l'un & l'autre releveroit pour le spirituel de l'Archevesché de Tolède , comme ils en dépendent encore aujourd'huy , quoi qu'ils en soient fort éloignés , il s'en appropria le Domaine , les revenus publics , & généralement tout ce qui avoit esté du Domaine des anciens Rois d'Oran ; Pierre de Navarre s'en offensa , & il protesta qu'il ne souffriroit jamais que ce Domaine appartînt à d'autres qu'à sa Majesté Catholique.

Ximenez , qui n'avoit plus tant de lieu de le ménager , le prit d'un ton plus haut qu'il n'avoit accoutumé , & le regardant avec cet air d'autorité qu'il sçavoit prendre dans les occasions où il falloit qu'il se soutînt , il lui dit , qu'il vouloit bien qu'il sçût qu'il ne devoit compte de sa conduite qu'au Roi même ; qu'il sçavoit ses intentions mieux que personne , & qu'en tout cas il ne les apprendroit pas d'un estranger qui n'estoit que depuis quelques mois à sa solde , &

qui lui devoit à lui-même toute l'autorité qu'il avoit, que cette autorité estoit soumise à la sienne, & qu'il ne souffriroit jamais qu'un homme obligé de lui obéir entreprît de le controsler; que s'il avoit quelque chose à lui remonter, il le devoit faire en particulier, & avec le respect qui estoit dû au caractère dont le Roi, leur commun maître l'avoit revêtu. Ximenez acheva ensuite ce qu'il avoit commencé, & Pierre de Navarre, qui n'estoit pas en estat de l'en empêcher, reconnut qu'il s'estoit commis mal à propos.

L'on proposa ensuite de nouvelles conquestes, & l'on s'arresta à celle du Royaume de Bugie, par cette seule raison, que les guerres civiles dont cet estat estoit agité, favorisoient le dessein des Espagnols.

La conclusion de cette entreprise reveilla la jalousie de Pierre de Navarre & de Vianelli, Ximenez s'en apperçut, & ne voulant pas mécontenter deux Officiers d'un mérite aussi distingué, qui avoient servi si utilement, & qui pouvoient rendre encore de si grands services à l'Etat & à la Religion, il déclara en plein Conseil de guerre, qu'il n'estoit parti d'Espagne que dans le dessein de conquérir Oran,

que Dieu ayant fait réussir cette entreprise, il estoit resolu de s'en retourner; que son âge ne lui permettoit pas de soutenir plus long-temps les fatigues de la guerre, & que la profession paisible à laquelle Dieu l'avoit appelé ne s'accordoit pas avec une vie aussi tumultueuse que celle d'un camp; qu'il croyoit leur pouvoir estre pour le moins aussi utile en Espagne, qu'il le pourroit estre en Affrique; qu'il ne cesseroit de solliciter le Roi de leur envoyer les secours nécessaires; que pour lui, il leur faisoit de bon cœur present des munitions de guerre & de bouche qui estoient encore dans les vaisseaux, qu'il alloit donner ordre de les faire débarquer, & qu'il ne s'en réserveroit que ce qui seroit absolument nécessaire pour son passage: Il ajouta, que la victoire n'accompagneroit leurs armes qu'autant de temps que Dieu seroit de leur parti; que le moyen de l'y retenir, estoit de faire regner sa crainte & le bon ordre dans leur armée; qu'il sçavoit par experience qu'une vie Chrestienne & réglée n'étoit pas incompatible avec la profession des armes; que bien loin de diminuer la valeur, elle l'augmentoit: qu'ils songeassent à augmenter l'Empire de J E S U S - C H R I S T aussi-bien que

celui de sa Majesté Catholique ; qu'il leur laissoit pour les seconder bon nombre d'Ecclesiastiques sçavans , & de Religieux zelez prêts à verser leur sang pour l'augmentation de la foi : qu'au reste , il avoit deux avis à leur donner ; l'un , de traiter plus humainement les vaincus qu'on n'avoit fait à Oran ; l'autre , d'engager adroitement les soldats à acheter des maisons dans Oran , & des terres aux environs : Que cette précaution produiroit deux effets également avantageux ; l'un qu'ils en seroient d'autant plus portez à conserver leur commune conquête , qu'en la défendant ils défendroient leur propre bien ; l'autre , que n'estant point partagez entre leur devoir & le soin de conserver ce qu'ils avoient acquis , ils se donneroient tout entiers au premier. Ce fut dans cette vûë qu'avant de partir , Ximenez fit publier que si quelqu'un vouloit envoyer quelque chose à sa femme ou à ses enfans , il se chargeroit lui-mesme de le leur faire tenir : il l'excuta en effet avec la derniere fidelité , des sommes fort considerables lui ayant esté remises.

Si le dessein de Ximenez fut agreable à Pierre de Navarre & à Vianelli , qui s'attendoient tous deux à monter d'un degre ,

il affligea sensiblement toute l'Armée. Il estoit adoré des Officiers & des Soldats. L'estime & la confiance qu'ils avoient en lui , ne pouvoient aller plus loin. Il attribuoit hautement à sa pieté , & à sa conduite le succez surprenant qu'ils avoient eu dans l'entreprise d'Oran , & ils se croyoient invincibles tant qu'ils auroient à leur teste un homme pour lequel ils estoient persuadez que le Ciel combattoit.

Ces témoignages publics de la reconnaissance de l'Armée n'empescherent point Ximenez d'executer son dessein. Il s'embarqua à quelques jours de là, après avoir remis le commandement general à Pierre de Navarre , dont la place fut donnée à Vianelli ; celle de Vianelli à Diego Vera ; & celle de Diego Vera au Comte d'Altamira.

On fut surpris en Espagne d'un retour si prompt, le Roy qui ne s'y attendoit pas en fut surpris lui-mesme , on s'imagina à cette occasion tout ce qu'on voulut. Voicy les veritables raisons qui obligerent Ximenez à revenir d'Oran , lors qu'on croyoit qu'il se preparoit à faire de nouvelles conquestes en Affrique.

On a déjà parlé de la jalousie de Navarre contre Ximenez. Elle se reveilla

si vivement à l'occasion de la conquête du Royaume de Bugie, depuis qu'elle eut esté resoluë qu'il lui estoit impossible de la dissimuler. Il disoit ouvertement mesme. en la presence de ceux qu'il sçavoit estre les plus attachés au Cardinal, & qui pouvoient le lui rapporter, qu'il n'eût jamais crû qu'un vieux Capitaine comme lui eut esté reduit à recevoir les ordres d'un Moine, & qu'il lui eut esté preferé pour le commandement d'une Armée. Il arriva mesme qu'un des gens de Navarre tua un des valets du Cardinal dans un démêlé qu'ils eurent ensemble. Ximenez s'estoit attendu que Navarre en feroit justice sans qu'il eût la peine de la demander. Comme il vit qu'il ne paroïsoit pas y faire la moindre attention, il lui en fit des plaintes avec cette hauteur que Navarre n'avoit jamais pû supporter, il le prit à son tour d'un ton qui ne convenoit pas au Cardinal, & il lui dit insolemment que s'il n'estoit pas le maistre de ses Soldats il en estoit lui-mesme la cause. Que sa presence gâtoit tout, & que jamais deux Generaux n'avoient bien conduit une Armée. Qu'il estoit temps qu'un chacun fit son mestier, qu'il allât regler son Diocese, & qu'il lui laissât la conduite des troupes. Qu'en cas que ce parti ne lui agréât

pas , il luy declareroit qu'il ne pouvoit plus demeurer dans l'Armée que comme particulier ; que tout ce qui s'y feroit à l'avenir se feroit au nom du Roy Catholique , & non au sien. Qu'on ne lui avoit donné Commission que de prendre Oran , qu'ainsi cette affaire estant finie , il n'avoit plus de droit au commandement & qu'il lui declaroit qu'à l'avenir il ne prendroit plus ses ordres. Après avoir parlé de la sorte , il sortit brusquement en le menaçant d'aller publier à la teste des troupes ce qu'il venoit de lui dire en face.

Une pareille insulte n'empescha pas Ximenez de donner ses ordres comme il avoit aecoutumé de le faire , mais il ne laissa pas en particulier de faire reflexion qu'à prendre les choses à la rigueur Oran estant pris la Commission estoit finie ; le remede estoit d'obtenir une nouvelle Commission. Le Roy Catholique n'auroit pas mieux demandé que de la lui donner. Comme il pensoit à cette affaire & qu'il en examinoit le pour & le contre , une Lettre du Roy lui tomba entre les mains , elle estoit écrite à Navarre. Ce Prince lui mandoit en propres termes. *Empêchez le bon homme de repasser si-tost en Espagne. Il faut user sa personne & son argent autant qu'on pourra. Amm.*

Jez-le si vous pouvez dans Oran , & songez à quelque nouvelle entreprise. Cette Lettre qui marque si bien le genie de Ferdinand ne convenoit guere aux intentions de Navarre , il vouloit estre Generalissime & pour s'en mettre en possession il falloit que Ximenez repassast la mer. Ce fut apparemment ce qui le porta à faire tomber cette Lettre entre les mains de Ximenez. Elle fit tout l'effet qu'il prétendoit. Ce fut ce qui déterminâ Ximenez à repasser en Espagne. Il s'embarqua le 23. de May , & il eut le vent si favorable qu'il arriva le mesme jour à Cartagène , il y fit plus qu'il n'avoit promis ; non seulement il écrivit au Roi pour lui rendre un compte exact de tout ce qui s'estoit fait , & de tout ce qu'on avoit resolu d'entreprendre , & pour le prier de continuër à l'Armée d'Afrique les secours qui lui estoient necessaires pour pousser les conquestes qu'elle estoit en estat de faire , mais il employa tout l'argent qui lui restoit , & s'engagea mesme pour de grosses sommes qu'il employa pour acheter des blez , & toutes sortes de munitions , qu'il envoya à l'Armée avant que de partir de Cartagene.

Il reçut au mesme endroit les felicitations du Roi & de tous ses amis : Sa

L'an
1502

Majesté l'invitoit de venir à la Cour, pour y recevoir les louanges qui luy estoient dûës pour les services importants qu'il venoit de rendre à l'Etat & à la Religion.

Ximenez remercia le Roi, & le pria de trouver bon qu'il allât se délasser de ses fatigues à Alcalá. Il y fut en effet par des chemins détournés, pour éviter le concours du peuple, & les réceptions magnifiques qu'on lui préparoit dans toutes les Villes, s'il eût tenu le chemin ordinaire: Il ne voulut pas même qu'on lui fît aucune entrée à Alcalá, quoi qu'il en fût Seigneur spirituel & temporel, il défendit les inscriptions, les complimens & les harangues; Il parla toujours de sa victoire comme s'il n'y eût contribué que par ses prières, & s'il arrivoit que quelqu'un l'appellât le vainqueur des Nations barbares comme il arrivoit quelquefois; après avoir témoigné que ces grands noms ne lui estoient pas dûs, il ne manquoit jamais de répéter ces paroles de David: *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à votre Nom qu'il faut rendre gloire.*

Une si grande moderation dans un si haut point de gloire lui acquit plus de réputation que tout ce qu'il avoit fait

de plus grand & de plus heureux. Ses ennemis mesme & ses envieux ne pûrent s'empescher de l'admirer. Jusques-là il avoit passé pour vain. L'on tenoit que l'ambition estoit sa passion dominante ; peut-estre mesme , comme il n'estoit pas sans défauts , que ç'avoit esté son foible dans un âge moins avancé ; mais ce genereux mépris des loüanges , & de tout ce qui a coutume de flater agreablement cette vanité secrette à laquelle il est si difficile de ne point ceder quelquefois , obligea enfin de reconnoistre que ce qui est l'effet d'une passion dans les hommes du commun , vient souvent de grandeur d'ame dans les hommes extraordinaires.

Quoi qu'il en soit , pendant que Ximenez vivoit à Alcalá avec une moderation qui n'a presque point d'exemple , Pierre de Navarre continuoit ses conquestes en Affrique. Il attaqua & prit Bugie , Capitale du Royaume qui en porte le nom , après avoir défait le Roi de Bugie , qui estoit sorti au devant de lui. L'année suivante ce mesme Roy ayant ramassé une Armée plus nombreuse que la premiere , Pierre de Navarre la tailla en pieces , & remporta une victoire des plus signalées. Il tourna ensuite

Gomèz
Livre 54

L'an
1510

L'an
1511

du costé de Tripoli , l'attaqua , & s'en rendit le maistre. Tant de victoires le rendirent la terreur de toute l'Affrique ; mais la fin ne répondit pas à de si grands commencemens. Il alla malheureusement échoüer à l'Isle des Gelves ; Son Armée y fut presque entierement défaite par les Maures ; Vianelli & Garcias de Toledé y furent tuez ; l'Armée se retira en desordre à Tripoli , & ne fut plus en estat de rien entreprendre. Enfin de tant de conquestes il n'est resté aux Espagnols que la Ville d'Oran , dont ils sont encore aujourd'hui en possession.

Quant à Pierre de Navarre , dont la vie depuis sa défaire n'a plus de liaison avec celle de Ximenez , pour achever son Histoire , à laquelle il n'est pas possible que le Lecteur ne prenne quelque interest , il passa en Italie , & y servit fort utilement les Espagnols. La fortune l'abandonna encore à la bataille de Ravenne : Il y fut fait prisonnier par les François. Les Espagnols le voyant malheureux l'abandonnerent à leur tour. L'on ne parla en sa faveur ni de rançon ni d'échange. Il languit de la sorte jusqu'au commencement du Regne de François I. Ce Prince le plus genereux de son siècle , ne put souffrir qu'un si grand homme

L'an

1514.

L'an

1515.

fût si mal recompensé de ses services. Il lui fit faire des propositions avantageuses.

Pierre de Navarre indigné de l'ingratitude des Espagnols, dont après tout il n'estoit pas né sujet, répondit aux avances du Roy, & s'engagea au service de la France. Il n'y perdit rien de cette grande reputation qu'il avoit acquise, quoi qu'il continuât toujours d'estre brouillé avec la fortune. Enfin accompagnant Lautrec dans le Royaume de Naples, il fut pris par les Espagnols. Ils ne le traiterent pas en prisonnier de guerre, mais en traître, & en sujet revolté, sous prétexte qu'ils estoient les maistres de la Navarre qui estoit sa véritable patrie. Il y a des Historiens qui disent que Charles-Quint le fit étrangler en prison, mais d'autres assurent qu'on fit courir ce bruit pour rendre odieux cet Empereur, qui ne manquoit ni d'envieux ni d'ennemis, & qu'en effet Pierre de Navarre mourut de chagrin à Naples dans sa prison.

Ainsi perirent malheureusement Pierre de Navarre & Vianelli, deux des plus grands hommes de leur siècle, mais deux des plus grands ennemis de Ximenez, quoyqu'il n'eût rien épargné pour se les

acquérir par des bienfaits. L'ingratitude dont ils userent en son endroit, ne fut pas une petite tache à cette grande réputation que l'un & l'autre s'estoit acquise. Elle fut peut-estre la cause de leur malheur ; rarement les ingrats font une heureuse fin.

Mais si Ximenez eut sujet de se plaindre de l'ingratitude de Pierre de Navarre & de Yianelli, il n'eût pas lieu de se louer de la reconnoissance de Ferdinand. Elle n'estoit pas une de ses vertus, non plus que la bonne foy ; il ne se picquoit ni de l'une ni de l'autre qu'autant qu'il y alloit de son interest, ou du moins qu'autant qu'elles n'y estoient pas contraires.

L'on a rapporté cy-dessus qu'en s'engageant aux frais de la conquête d'Oran, Ximenez avoit expressement stipulé qu'au cas qu'il réussit, ils lui seroient remboursés, ou qu'Oran & ses dépendances seroient réunis à l'Archevesché de Tolède pour lui tenir lieu de dédommagement. Le Roy y avoit consenti, & le Cardinal qui estoit l'homme du monde de la meilleure foy, en execution de ce Traité avoit fait des frais immenses au delà même de ce qu'il s'estoit obligé de faire, il avoit épuisé sa bourse & celle de ses amis, il s'estoit engagé pour de grosses sommes ;

la promptitude & le succès de son entreprise avoient passé l'attente de tout le monde; & sans qu'il en eût coûté plus de trente hommes à Sa Majesté Catholique, il avoit conquis un Royaume, fait trembler l'Afrique, assuré les Costes d'Espagne & mis son Roy en état de pousser si avant ses conquestes, qu'il pouvoit esperer de se voir bien-tost maistre des deux bords de la Mer, & de donner tant d'affaires aux Maures, qu'ils perdroient pour long-temps l'envie de repasser en Espagne. C'estoient les suites naturelles de la conquête d'Oran. Tant de services rendus à la Couronne d'Espagne meritoient bien quelque reconnoissance. Ximenez avoit lieu de s'y attendre.

Cependant il estoit à peine arrivé à Alcala qu'il apprit que Pierre de Navarre, ou de son mouvement, ou, comme il y a beaucoup d'apparence, par ordre du Roy, avoit fait publier dans toutes les formes qu'Oran & ses dépendances estoient réunies à la Castille.

Il dépêcha aussi-tost un exprès à sa Majesté pour lui remonter de sa part qu'il n'avoit jamais affecté la Souveraineté d'Oran, qu'il estoit prêt de la lui remettre, quand on lui auroit restitué les frais qu'il avoit faits pour cette conquête, dont

il lui envoyoit un état exact, que l'option dépendoit de sa Majesté, mais qu'il estoit juste qu'on lui tint parole comme il l'avoit tenuë; qu'il ne demandoit que ce qu'elle lui avoit expressement accordé, & que si on lui refusoit la satisfaction qui lui estoit dûë, il seroit contraint de la demander aux Etats de Castille.

C'estoit prendre Ferdinand par son foible. Il redoutoit sur toutes choses l'Assemblée des Etats. Il avoit esté assez heureux pour empêcher les Castillans de la demander depuis son rétablissement. Il sçavoit par experience combien Ximenez y avoit de crédit, le service important qu'il venoit de rendre à l'Etat en faisant la conquête d'Oran, ses biens si genereusement prodiguez, sa vie mesme exposée tout récemment à tant de dangers, tout parloit pour lui, tout sollicitoit en sa faveur; d'ailleurs comme il ne demandoit rien qui ne fût juste & qui ne lui eût esté expressement accordé, il importoit au Roy en toutes manieres de lui rendre lui-mesme justice & de ne le pas forcer à recourir à ces mesmes Etats, qui estant les témoins des obligations qu'il lui avoit le seroient aussi de son ingratitude & de son manque de foy; que ce seroit commettre inutilement sa reputation qu'il lui importoit

importoit sur toutes choses de conserver , s'il vouloit continuer de regner dans la Castille aussi paisiblement qu'il avoit commencé de le faire.

Ce fut le veritable motif qui porta Ferdinand à rendre justice à Ximenez ; les frais qu'il avoit faits lui furent rendus , mais ce fut de si mauvaise grace , après tant de chicanes & de délais , qu'il estoit aisé de juger qu'il ne le faisoit qu'à regret , & que tout autre que Ximenez n'en eût jamais eu raison. Ferdinand le sollicita même plusieurs fois de ceder l'Archevesché de Tolède à Dom Alonse d'Arragon son fils naturel , & de passer à l'Archevesché de Saragosse. Ximenez lui repondit avec sa fermeté ordinaire , & Ferdinand fut enfin contraint d'abandonner cette entreprise.

Cette affaire fut suivie d'une autre , que le Cardinal soutint avec sa fermeté ordinaire. Un Cordelier nommé Louis-Guillaume , quelques années avant la prise d'Oran , avoit esté fait Eveque *in Partibus* , sous le titre d'Evesque d'Aure , il vint en Espagne avec ce nouveau titre , ne sachant pas lui-même en quelle partie du monde son Diocèse estoit situé. Oran n'eut pas plutost esté conquis , que la ressemblance des noms lui fit imaginer que ce pou-

Ses
Bulles le
nom-
moient
Episcopus
Aurensis.

voit bien estre son titre. Ce qui n'estoit d'abord qu'un doute, devint pour lui de la derniere certitude. Il valloit mieux estre Evêque d'Oran que de l'estre d'une Ville qui ne se trouvoit point, & dont aucun Géographe n'avoit jamais fait mention. Sur cela changeant de nom, il se fait appeller Evêque d'Oran; il fait plus, sans avoir fait aucune civilité au Cardinal, il lui fait signifier qu'il eût à se désister du gouvernement spirituel d'Oran, que c'étoit son titre & qu'il estoit resolu d'en aller prendre possession.

Le Cardinal n'estoit pas homme à désister sur une simple signification de la seule chose qui lui restoit de sa conquête; il avoit stipulé expressément avec sa Majesté Catholique, que cette Ville & son territoire dépendroient pour le spirituel de l'Archevêché de Toledé. Cette dépendance estoit comme un monument de sa conquête, qui devoit en conserver le souvenir à la posterité, il ne pouvoit que lui estre fort fâcheux de s'en voir privé par une espee d'avanturier, qui ne sçavoit pas bien lui-mesme ce qu'il demandoit.

Cependant, comme il avoit une extrême aversion pour tout ce qui avoit l'ombre d'injustice, & qu'il estoit tres-éloigné de

retenir la moindre chose où qui que ce fût eût pû avoir un droit legitime , il fit examiner en sa presence avec la dernière exactitude les prétentions de l'Evesque d'Aure.

Il supposa premierement comme une chose incontestable , que quand le Pape conferoit un Evesché *in paribus* , l'on prétendoit qu'il avoit esté tel autre fois , lors que les Chrestiens estoient en possession du Pais où il estoit situé. Il supposa encore , comme une chose qui n'estoit pas moins certaine , que Sa Sainteté n'avoit point érigée Oran en Evesché , qu'ainsi elle n'avoit pû le conferer sans prétendre que c'en estoit un dès le temps que les Chrestiens estoient les maistres de l'Affrique , & que la Religion Chrestienne y florissoit. Il n'y avoit rien à dire à ces deux suppositions , & l'interessé même ne pouvoit pas les contester. Il ne restoit donc plus qu'à examiner , si Oran avoit esté Evesché avant que les Arabes eussent conquis l'Affrique , n'y ayant point d'apparence qu'il l'eût esté depuis. L'on examina sur cela les Auteurs qui avoient traité des Provinces Ecclesiastiques d'Affrique. On lut les Conciles qui y avoient esté tenus , pour voir si quelque Evesque d'Oran n'y avoit point souf-

crit : aucun ne faisoit mention ni de l'Evesché ni de l'Evesque d'Oran.

Ximenez pouvoit s'en tenir à ces preuves, quoique negatives, elles ne laissoient pas de conclurre évidemment en sa faveur ; mais pour n'avoir rien à se reprocher, il fit faire une recherche exacte de l'origine d'Oran. On trouva qu'elle avoit esté fondée par les habitans de Tremecen qui estant attirés par la beauté & par la commodité du Port, y avoient envoyé une Colonie. Il resulloit de là évidemment que cette Ville n'avoit jamais esté Evesché, & que les prétentions de l'Evesque d'Aure estoient sans fondement.

Ximenez luy ayant communiqué toutes ces recherches, il en parut d'abord déconcerté ; mais ne pouvant se résoudre à renoncer à ses esperances quoique mal fondées, il répondit avec émotion que Sa Sainteté avoit prétendu lui confier un Evesché, qu'il falloit bien que ce fût Oran, puis qu'il ne se trouvoit point ailleurs. *Vous le chercherez où il vous plaira*, lui répondit le Cardinal, *mais vous pouvez contir que tant que je vivrai, vous ne serez point Evêque n'Oran.*

Un début si peu satisfaisant ne pouvoit promettre que des suites encore plus

fâcheuses. Tout autre que l'Evesque d'Aure en eust esté rebuté, & eust compris qu'estant sans droit, avec tres-peu d'appui, & ayant à faire à un homme du rang & de l'autorité de Ximenez, il falloit tourner cette affaire en accommodement, & en tirer tout le parti qu'il pourroit, puis qu'il ne pouvoit pas avoir celui dont il s'estoit flaté. Mais il n'estoit pas homme à lâcher prise si aisément; il lui falloit un Diocèse, & il vouloit que ce fût Oran.

Dans cette pensée il partit pour la Cour, & s'adressant directement au Roi, il en obtint des Lettres pour le Cardinal, par lesquelles il le prioit de lui donner toute la satisfaction qui se pourroit.

Ximenez comprit aussi-tost que pour peu que le Pape vint encore à se mesler de cette affaire, elle pourroit devenir de conséquence: C'est ce qui l'obligea de lui proposer un accommodement; il fut qu'on établiroit à Oran une Collegiale, dont on lui donneroit la premiere Dignité, avec le titre d'Abbé, & un revenu honneste tel que l'avoient les Dignitez du Chapitre de Toledé, parmi lesquelles il luy promettoit de luy donner rang, sans estre obligé de faire ailleurs sa résidence.

Le parti estoit d'autant plus avantageux , qu'il ne l'obligeoit de renoncer ni à son titre d'Evesque d'Aure , ni à ce prétendu Diocèse, s'il se trouvoit jamais estre quelque chose de réel. Cependant ce Prelat mal conseillé le refusa : Mais Ximenez sans s'arrester à ses prétentions imaginaires , envoya au Roi les recherches qu'il avoit fait faire à leur occasion. Il lui fit voir qu'Oran ne pouvoit estre l'Evesché que l'on avoit conféré à l'Evesque d'Aure ; Il lui fit sçavoir l'accommodement qu'il lui avoit proposé ; & que tout avantageux qu'il estoit , il avoit esté rejeté : Enfin il le prioit de trouver bon que les choses à l'égard d'Oran demeurassent dans l'estat dont ils estoient convenus.

Les lettres de Ximenez eurent tout l'effet qu'il pouvoit s'en promettre : Le Roi ne voulut plus entendre parler de cette affaire ; le prétendu Evesque d'Oran se vit abandonné de tout le monde : Il se repentit , mais trop tard , d'avoir refusé l'accommodement qui lui avoit esté proposé par le Cardinal ; car de son vivant , ni mesme après sa mort , il ne fut jamais Evesque d'Oran. On n'y établit pas non plus la Collegiale dont Ximenez avoit fait le projet. Tout se re-

duisit à un Grand Vicaire, que l'Archevesque de Toledé y tient pour l'exécution des choses qui dépendent de sa Jurisdiction.

François Ruiz fut plus heureux que l'Evesque d'Aure. Dans ce mesme-temps le Roi lui donna l'Evesché d'Avila : ce fut plutôt par la considération de son merite, & pour faire plaisir à Ximenez, qu'à sa priere. C'estoit une de ses maximes de ne demander jamais pour ses amis ni des dignitez ni des revenus Ecclesiastiques, de peur d'estre coupable de l'abus qu'ils en pourroient faire, & de s'engager lui-mesme dans le compte qu'ils auroient à en rendre à Dieu.

Jusques ici Ximenez qui n'estoit pas aimé des Grands de Castille, qui mettoit leur abaïssement pour fondement de la grandeur des Rois d'Espagne, & qui y avoit travaillé toute sa vie sans relâche & sans en perdre aucune occasion, avoit évité de s'allier avec eux, quoyqu'il en eût esté plusieurs fois sollicité. L'inutilité des poursuites qui avoient esté faites à cette occasion, ne rebuta point le Duc de l'Infantade. Il sçut si bien gagner le Cardinal qu'il le fit consentir au mariage de Jeanne de Cisneros sa nièce, avec Gonzales de Mendoza son neveu. L'al-

liance estoit des plus avantageuses; mais le Cardinal s'estant apperçû qu'on vouloit lui vendre un peu trop cher l'honneur qu'on prétendoit lui faire, rompit lui-même ce mariage, & le fit avec tant d'adresse & sous des prétextes si spécieux, que le Duc n'eut aucun lieu de s'en formaliser.

Le Comte de Corunna, de la même Maison des Mendosses l'une des plus illustres de toute l'Espagne, s'estant contenté d'une beaucoup moindre dot, profita du parti qui venoit d'échaper au Duc de l'Infantade, & épousa la nièce du Cardinal. Ce ne fut pas sans peine qu'il se résolut à lui faire une dot, qui quoi qu'elle fût beaucoup au dessous de ce qu'il pouvoit lui donner, ne laissoit pas d'estre considerable. Il estoit si persuadé que les biens de l'Eglise, qui estoient les seuls qu'il possédoit, appartenoient à l'Eglise même, aux pauvres, & au public, après en avoir pris de quoi fournir à un entretien conforme à sa Dignité, & il en avoit constamment fait jusques alors un usage si conforme à cette maxime, qu'il eust esté impossible de lui persuader d'y contrevenir, si l'on n'avoit trouvé l'expedient de le convaincre, que ce qu'il donnoit à sa nièce,

n'excedoit pas ce qui lui estoit revenu du butin d'Oran , & que c'estoit une nature de biens dont il pouvoit disposer comme il lui plaisoit.

Quoi qu'il en soit , Ximenez dédommagea bien-tost le public du peu de bien, dont l'on eust pû dire qu'il l'avoit privé pour avantager sa famille. Car outre plusieurs Eglises qu'il fit bâtir , plusieurs métairies , & autres maisons de campagne qu'il acquit en faveur de l'Université d'Alcala , une experience assez constante luy ayant appris que la nouvelle Castille estoit sujette à de frequentes disettes de bled , ce qui reduisoit souvent les pauvres à de grandes extrémitéz , il entreprit d'y remedier pour toujours. Pour cet effet il fit batir à Toledé de grands & magnifiques greniers, dont il fit présent au public : Il y fit mettre à ses dépens quarante mille mesures de froment , pour estre distribuez aux pauvres dans les grandes chertez , & laissa un fonds pour y entretenir à perpetuité la mesme quantité de grains. Il en fit faire autant à proportion des lieux à Alcala , à Tortelaguna, lieu de sa naissance , & à Cisneros d'où sa famille prenoit son nom. Il est aisé de s'imaginer le grand credit que de pareilles liberalitez lui ac-

queroient parmi le peuple. On verra dans la suite de cette Histoire l'usage qu'il en sçut faire.

Pendant que ces choses se passoient en
 * Jules
 11. Espagne , les differends entre le Pape *
 * Louis & le Roi Tres-Chrestien * , dont l'on a
 & 11. déjà parlé , avoient esté portez à de si
 grandes extrêmitéz , qu'il n'estoit plus
 possible d'y remedier. Sa Sainteté ne gar-
 dant plus de mesures , avoit excommunié
 le Fils aîné de l'Eglise , quoique du con-
 sentement de tout le monde , il fût le
 meilleur Prince de son siecle. Elle ne
 prétendoit rien moins que de chasser les
 François d'Italie, & de leur en fermer si
 bien l'entrée , qu'ils perdissent l'esperan-
 ce d'y revenir. Sa Majesté Tres-Chre-
 stienne de son costé , après avoir assem-
 blé les Prelats de son Royaume, & les
 avoir consultez sur ce qu'il avoit à faire
 dans une pareille conjoncture , avoit
 conjointement avec l'Empereur convoqué
 un Concile à Pise ; Il ne prétendoit
 rien moins à son tour que de faire dépo-
 ser Jules. Son entrée dans le Pontificat ,
 & la maniere dont il y avoit vescu en
 fournissant à ce qu'il prétendoit des rai-
 sons plus que legitimes. L'Empereur &
 le Roi de France devoient chacun de son
 costé entrer en Italie avec de nombreux

ses Armées, pour obliger le Pape de gré ou de force à comparoistre au Concile, & à en subir le jugement.

Dans cette extrémité, la plus grande où Jules se fût trouvé de sa vie, il eut recours à Ferdinand, qui avoit levé depuis peu une puissante Armée dans le dessein de la faire passer en Affrique, & d'y continuër ses conquestes. Ce Prince estoit trop habile pour ne pas profiter d'une conjoncture la plus favorable à ses desseins qui se fût présentée de longtemps. Il écrivit en même temps à Raimond de Cardone Vice-Roy & General des Armées de Naples de marcher au secours de Sa Sainteté, mais de s'arrester sur les frontieres de l'Etat Ecclesiastique, & de ne point passer plus avant qu'il n'eût reçu ses ordres. L'an 1511.

Ximenez joignit ses lettres particulieres à celles que Sa Majesté Catholique écrivoit au Pape. Il exhortoit Sa Sainteté à ne point s'étonner du nombre de ses ennemis ; Il lui offroit tout ce qui dépendoit de lui ; & ne consultant que sa reconnoissance & son grand cœur, il l'assuroit positivement qu'au premier ordre qu'il recevroit de sa part, il lui feroit tenir tout l'argent qu'il pourroit ramasser. La bataille de Ravenne gagnée

par les François, & la mort de Jules qui arriva quelque temps après, empêchèrent que ses offres ne fussent acceptées. Ce fut encore un coup de sa bonne fortune; naturellement le Pape devoit s'en prévaloir; & Ximenez, après s'estre engagé, n'estoit pas homme à reculer. La suite fit voir qu'il s'estoit trop avancé; & il eut tant de besoin lui-même de ce qu'il avoit si genereusement offert, qu'il n'eût pû soutenir la Regence de la Castille avec autant de gloire qu'il le fit, si l'argent lui avoit manqué dans une des circonstances de sa vie où il en avoit le plus de besoin.

La possession paisible du Royaume de Naples n'estoit pas le seul avantage que Sa Majesté Catholique prétendoit tirer des démêlez du Pape avec le Roi Tres-Christien. Comme le Royaume de Navarre estoit bien plus à sa bienséance que les Etats d'Italie, il y avoit long-temps qu'il souhaitoit d'en faire la conquête, n'ayant pû réussir à l'acquérir par la voye de l'alliance. Il ne lui manquoit qu'un pretexte pour l'usurper; l'excommunication du Roi de France & de ses adherans, vint tout à propos pour le lui fournir. Il est certain que Jean d'Albret Roi de Navarre estoit dans l'Alliance de la Fran-

ce ; mais il n'est pas moins vrai qu'il ne s'estoit point encore mêlé des differends du Pape avec Sa Majesté Tres-Chrestienne ; qu'il ne lui avoit donné aucun secours , & qu'il n'avoit fait aucune diversion en sa faveur. D'ailleurs comme tous les Souverains sont également interessez à ne point autoriser le droit que les Papes s'attribuent de pouvoir disposer du temporel des Princes , il y avoit si peu d'apparence qu'on dût se prevaloir de l'excommunication des adherans du Roi de France pour usurper la Couronne de Navarre , que quoique Jean d'Albret vît que son voisin armoit puissamment , il ne se défia jamais qu'il en voulust à ses Etats. Ainsi Ferdinand eut le temps de lever une puissante Armée , dont il donna le commandement au Duc d'Alve , & elle estoit déjà sur la frontiere de la Navarre , que Jean d'Albret n'avoit pas eu la précaution de lever un seul homme pour s'y opposer.

Ferdinand ne manqua pas de profiter d'une negligence qui dans la politique la moins raffinée ne pouvoit avoir d'excuse : Il envoya un Heraut au Roi de Navarre , pour lui demander passage par son Royaume , afin d'aller joindre le Roy d'Angleterre , qui devoit faire une des-

cente en Guyenne. La demande n'estoit déjà que trop suspecte , mais elle le fut bien davantage , quand le Héraut ajouta , que le Roi Catholique pour estre assuré au retour d'avoir le passage de son Armée libre , demandoit qu'on lui confiât les trois meilleures places du Royaume. Une demande aussi extraordinaire ne pouvoit avoir qu'un refus , & Ferdinand , qui s'y attendoit , fit entrer aussi tost son Armée dans la Navarre.

Jean d'Albret averti de sa marche rassemble à la haste quelques troupes peu aguerries , & encore plus mal disciplinées. En mesme-temps la Palisse informé du danger où il se trouvoit accourt à son secours avec tout ce qu'il avoit pû ramasser des troupes de France , mais tous leurs efforts ne purent retarder les progres du Duc d'Alve que de quelques jours. Il n'y a point d'exemple d'une conquête faite avec autant de rapidité. Le Duc d'Alve n'entra dans la Navarre que le 22. de Juillet , & il n'eut pas besoin de ce qui restoit de la campagne pour en achever la conquête. Aucune Place ne se défendit ; & le Roi pris au dépourvû abandonna son Royaume , & fut des premiers à se retirer en France.

L'an
1512.

La Navarre conquise avec tant de promptitude & de bonheur, avoit besoin d'un pretexte pour estre retenuë. Ferdinand n'alla pas le chercher bien loin; il fit courir le bruit que le Pape par Bulle expresse (dont pourtant l'on n'a jamais pu voir ni l'original ni aucune copie autentique) la lui avoit donnée après en avoir privé Jean d'Albret; & c'est en vertu d'une prétention si bien fondée, que le Roi d'Espagne la retient encore aujourd'hui au Roi de France, à qui elle appartient par le droit d'une succession qui ne peut estre contestée.

Le Roi Catholique ne jouït pas longtemps de cette usurpation, la plus injuste dont l'Histoire fasse mention. Il ne mena plus depuis qu'une vie languissante & inquiète, changeant incessamment de lieu, & ne trouvant point de demeure qui lui plût. La cause de cette langueur estoit un chagrin mortel de n'avoir point d'enfans de son second lit. Il avoit eu quelques années auparavant un fils de la Reine Germaine, qui mourut presque aussi-tost qu'il fut né, & comme il se voyoit dans un âge avancé & usé par les débauches de sa jeunesse, il n'avoit presque plus d'esperance de laisser des successeurs à ses Etats Heredi-

Gomez
Livre 5.

taires & à ceux qu'il avoit conquis. Les Medecins consultez là-dessus lui promirent un remede qui luy procureroit la posterité qu'il souhaittoit avec tant de passion. Ils apprirent à la Reine à le preparer, elle le presenta elle-mesme au Roy, mais soit que la doze fut trop forte pour un corps usé comme celui de ce Prince, ou qu'on n'eut pas observé tout ce que les Medecins avoient prescrit, le Roy s'en trouva fort mal. Depuis il ne fit plus que languir & tomba dans une mélancolie qui le rendit insupportable aux autres & à luy mesme.

L'an
1513.

Environ ce mesme temps Jules II. mourut, & Leon X. de la Maison de Medicis fut élu en sa place par la faction des jeunes Cardinaux qui l'emporterent sur les vieux. Il termina le Concile de Latran que son predecesseur avoit assemblé pour s'opposer au Concile de Pize. Ximenez n'en eut pas plûtest receu les decrets qu'il se rendit dans son Diocèse pour les y faire observer.

L'an
1514.

Cependant comme la santé du Roy Catholique diminuoit tous les jours, on en donna avis à l'Archiduc Charles. On lui mandoit positivement que le jeune Ferdinand son frere estoit fort avant dans les bonnes graces de son ayeul,

qu'il devoit tout craindre de cette prédilection, & prendre ses mesures pour s'assurer des Royaumes qui devoient luy appartenir, & dont on pouvoit le frustrer. Conformement à cet avis le Conseil de Flandres jugea à propos d'envoyer en Espagne Adrien d'Utrecht Doyen de Louvain Precepteur de l'Archiduc. Mais comme il falloit menager les défiances du soupçonneux Ferdinand, on prit pour pretexte de cet envoi la proposition du mariage de l'Archiduc Renée de France fille du Roy Louis XII. Son instruction secrette portoit qu'il observât ce qui se passoit à la Cour d'Espagne, qu'il eut soin d'en donner des avis certains sur tout de la santé du Roy Catholique. Qu'en cas que sa mort arrivast il prit possession du Royaume, & le gouvernast s'il estoit necessaire jusqu'à nouvel ordre. On lui donna à cette occasion des pouvoirs fort amples, & le secret lui fut recommandé sur toutes choses.

En execution de ces ordres le Doyen arriva à la Cour du Roy Catholique vers le mois de Decembre, il fut d'abord receu fort honorablement, mais Ferdinand dont la maladie augmentoit les défiances ne fut pas long-temps sans se dou-

ter du véritable sujet de son Ambassade ; il le regarda comme un espion , de sorte qu'après lui avoir ordonné de se retirer à Guadalupe dans le Convent des Religieux de S. Jérôme, il lui donna des Officiers en apparence pour le servir, mais en effet pour le garder & pour empêcher qu'il n'eut commerce avec des personnes suspectes. Quelque temps après il voulut engager le Doyen à solliciter de sa part la disgrâce de Chievres Gouverneur de l'Archiduc ; ce Ministre pour s'insinuer dans son esprit lui promit tout ce qu'il voulut, mais l'affaire n'eut pas le succès qu'il en attendoit.

Pendant que ces choses se passaient à la Cour, Ximenez estoit à Alcala où il s'occupoit du Gouvernement de son Diocèse & du soin de polir son Université, il y receut des Lettres du Roy Catholique, par lesquelles il lui mandoit l'arrivée du Doyen de Louvain & la maniere dont il en avoit usé avec lui. Il le prioit en même-temps de se rendre auprès de lui pour le soulager dans les affaires dont il se trouvoit de jour en jour plus accablé. Ximenez qui vouloit éviter sur toutes choses de se trouver à la mort du Roi, de peur que s'il estoit nommé Regent du Royaume (comme il prévoyoit qu'il se-

du Cardinal Ximenez. Liv. V. 235
foit difficile de s'en dispenser) on ne
crut qu'il l'avoit sollicité, s'excusa de se
rendre auprès de ce Prince sur des pre-
textes pris de son service mesme & du
bien de l'Etat. Quant à la maniere dont
il en avoit usé avec le Doyen de Lou-
vain , il lui manda avec sa fermeté ordi-
naire qu'il ne pouvoit approuver qu'on
l'eût pour ainsi dire relegué à Guadalu-
pe , & qu'on lui eût donné des Gardes ,
parce qu'on devoit supposer qu'un hom-
me de bien comme estoit ce Ministre ,
n'estoit pas capable de troubler l'Etat ;
en mesme-temps il écrivoit au Doyen
des Lettres tres-civiles , par lesquelles il
lui témoignoit sa joye de son arrivée en
Espagne , le regret qu'il avoit de ne s'être
pas trouvé à la Cour pour le recevoir,
& l'extrême envie qu'il avoit de le voir
pour jouir de la conversation d'une per-
sonne de sa reputation & de son merite.
Ximenez avoit ses vûes en prevenant
ainsi en sa faveur le seul homme de con-
fiance , que l'Archiduc eût en Espagne ,
& il lui estoit en effet de la dernière
importance que ce Prince ne fût pas pré-
venu contre lui.

La maladie du Roy Catholique , ses
inquietudes & ses chagrins augmentoient
tous les jours , & il n'y avoit personne

Pierre

Martir

Liv. 15.

Ep. 485.

qui ne fut persuadé que sa mort n'estoit pas éloignée. Dans cette extrémité bien loin de penser à mettre ordre à ses affaires & à sa conscience, il envoya consulter la durée de sa vie, une devote d'Espagne qu'on nommoit la Beate d'Avila. Cette fille comme beaucoup d'autres qui l'ont précédée & qui l'ont suivie avoit imposé aux personnes les plus éclairées, & elle avoit acquis une reputation qu'on ne pouvoit combattre sans se rendre suspect d'impiété. Comme la consultation du Roi lui faisoit beaucoup d'honneur, soit qu'elle eut dessein de récompenser la bonne opinion qu'il avoit de sa sainteté, ou qu'elle prétendit en tirer quelque avantage, elle assura comme de la part de Dieu que le Roy vivroit encore long-temps, & le flatta même de quelques conquêtes imaginaires. Dieu qui en avoit ordonné autrement confondit les prétendues revelations de la Beate. En effet comme le Roy qui changeoit continuellement de lieu à Madrigalejo, le plus méchant hameau de toute l'Espagne, assez proche de la Ville de Truxillo, il se trouva si mal, que quoi qu'il se fût toujours promis une longue vie, on n'eut pas de peine à lui faire comprendre qu'il n'étoit pas loin de la fin.

Dans cette extrémité il fit deux choses considerables : il cassa le Testament qu'il avoit fait à Burgos en faveur de Ferdinand son petit fils , par lequel il lui laissoit la Castille, l'Arragon , & toutes les Couronnes qui y estoient annexées. Et il en fit brusler l'original en sa presence. Le projet de la Monarchie universelle , dont il estoit l'auteur , & auquel il mettoit un obstacle invincible par cette disposition , l'emporta sur toute la tendresse qu'il avoit pour l'Infant , & l'obligea de declarer l'Archiduc Charles son heritier universel ; on en dressa l'acte en sa presence , on le revestit de toutes les formalitez, & l'on prit toutes les précautions capables de ruïner sans ressource les esperances du jeune Ferdinand, on le reduisit à un appanage de cinquante mille écus sur des Domaines éloignez , c'est-à-dire , qu'on le mit dans la dépendance absoluë de l'Archiduc.

Le Roy Catholique avoit dessein de laisser au moins à Ferdinand les trois grandes Maîtrises qui avoient esté réünies en sa personne à la Couronne de Castille , mais Zapata , Carvajal, & Vargas , les plus habiles du Conseil d'Etat qui ne le quittoient point lui représenterent avec tant de force , que les mêmes

L'an
1516.

raisons qui l'avoient porté à les réunir à la Couronne , l'obligeoient encore à les laisser à l'Archiduc , qu'il prit enfin la résolution de ne laisser à l'Infant pour tout avantage que les bonnes grâces de de son aîné.

La difficulté ne fut pas moins grande sur le choix d'un Regent , à qui il pût laisser l'administration de la Castille pendant le bas âge de ses petits fils ; mais les mêmes Conseillers sçurent si bien faire valoir la probité , les autres grandes qualitez de Ximenez , & les inconveniens qu'il y auroit à laisser la Regence à tout autre qu'à lui , qu'il prit la résolution de la lui confier , & il en fit un article exprés de son Testament.

Il est vrai qu'il y témoigna d'abord de la repugnance , se fondant uniquement sur cette severité inflexible dont Ximenez avoit toujours fait profession ; mais ayant fait reflexion qu'il estoit l'homme de toute l'Espagne qui possédoit dans une plus grande étendue toutes les qualitez requises pour le Gouvernement , il s'y résolut de lui-même ; la suite fit voir qu'il ne pouvoit pas mieux choisir.

Ce fut la dernière des dispositions civiles du Roi Catholique. Il mourut quelques heures après revêtu de l'habit

de S. Dominique âgé de soixante & deux ans, dans la quarante unième année de son regne. Il eut la satisfaction quelques jours avant que de mourir d'apprendre la mort du grand Consalve dont la vie lui estoit devenuë insupportable. Ce grand homme après avoir supporté constamment l'exil & la disgrâce de son maître n'eut pas plustost appris qu'il approchoit de sa fin, qu'il prit des mesures pour rentrer dans le droit qu'il prétendoit avoir sur la grande maistrise de S. Jacques. Ferdinand la luy avoit resignée dans le temps de ses differens avec le Roy Philippe, & le Pape la lui avoit accordée par un Indult qu'il lui en avoit fait expedier. Dans cette veüe il sortit de Loxa qui avoit esté jusques alors le lieu de son exil, mais il traîna inutilement ses esperances & ses inquietudes jusqu'à Grenade. Il y mourut d'une fièvre double quarte regretté de tout le monde dans le temps que le Roy le faisoit suivre, & avoit donné ordre de l'arrester. Ferdinand mourut avec la reputation d'avoir esté le plus grand Politique de son siecle, & d'avoir eu toutes les qualitez qui peuvent former un grand Prince, à la bonne foi près qu'il ne connut jamais, que lors qu'elle s'accommodoit avec ses interests;

hors de là il estoit toujours prest à commettre les plus horribles perfidies. Peut-on dire après cela , comme font les Historiens d'Espagne , que ce Prince estoit sans défaut ; puisque celui-là seul estoit capable de ternir toutes les grandes qualitez qu'il pouvoit avoir d'ailleurs , & qu'il avoit effectivement dans un degré tres-éminent.

Fin du cinquième Livre.

SOMMAIRE



S O M M A I R E

D U

SIXIÈME LIVRE.

Ximenez prend possession de la Régence de Castille. Le Doyen de Louvain, Précepteur de Charlequint s'y oppose & la prétend pour lui-mesme. Le Cardinal l'emporte, & le Doyen se contente de la seconde place dans le Conseil. Mesures que prend Ximenez pour gouverner avec une autorité absolue. Elles lui réussissent. Il reçoit de Bruxelles la confirmation de la Régence. Il entreprend de ranger les Grangs. Il commence par le Duc d'Escalonne. Quel en fut le sujet, Le Roy lui écrit pour se faire déclarer Roy de Castille conjointement avec sa mere. Les Grands s'y opposent. Ximenez emporte cette affaire de hauteur. Histoire de Dom Pedro Giron. Il leve des Troupes & assiege San-Lucar, Le Cardinal le contraint de lever les

Tome II,

L

tire de grands applaudissemens. Il reforme les Finances & la Justice. Il change presque tous les Gouverneurs des Places & des Provinces. Ximenez envoie une Armée en Affrique, elle est deffaitte. Ses collegues en prennent occasion de s'élever au dessus de lui, mais ils sont traittez eux-mesmes avec la derniere hauteur. Il châtie les Génois. Le Roy de Castille gagné par les présens des Juifs & des Maures entreprend de reformer le Tribunal de l'Inquisition. Ximenez s'y oppose & maintient les choses dans le premier état. Il s'oppose à la levée des Decimes & écrit si fortement à Leon X. sur ce sujet, qu'il l'oblige de desavouer son Nonce. Il se broüille avec le Duc de l'Infantade. Plaisante circonstance de ce démêlé. Il est suivi d'un accommodement. Nouvelles broüilleries avec quatre des plus grands Seigneurs de la Castille. Leurs quatre fils sont condamnés à mort. Ximenez leur fait grace. Il en fait autant au Comte de Montaignu. Grand démêlé avec le Duc d'Alve. Ximenez fait partir la flotte pour aller prendre le Roy en Flandre. Il s'avance au devant de lui. Il est empoisonné & ne fait plus que languir. Il entreprend dans cet estat de changer tous les Officiers de l'Infant, & en vient à bout. Le Roy Catholique arrive en Espagne: Ximenez se broüille à contre-tems avec les Seigneurs de Flandre. Ils sollicitent

- *sa disgrâce, & l'obtiennent. Il est disgracié & meurt enfin à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir en vingt-deux mois que dura sa Regence, soumis les Grands d'Espagne à une entière obéissance: Conservé la Navarre: Puni hautement les Genoïs & les Malaguins: Trouvé le secret d'entretenir dans la Castille une puissante Armée, sans qu'il en coûtât rien au Roi ni à l'Etat: Néttoyé les costes d'Espagne: Assiégué Alger: Conservé Oran après l'avoir conquis: Bâti des Arsenaux de terre & de mer: Et acquitté les dettes de la Couronne sans le secours des impôts. Eloge de Ximenez.*



HISTOIRE
 DU MINISTERE
 DU CARDINAL
 XIMENEZ,
 ARCHEVESQUE DE TOLEDE
 ET
 REGENT D'ESPAGNE.

LIVRE SIXIEME.



A mort de Ferdinand, la minorité & l'éloignement de l'Archiduc son successeur qui estoit alors dans les Pais-Bas ; la presence de Ferdinand son frere qui se trouvoit sur les lieux, & qui ne manquoit ni de prétentions ni de partisans ; l'humeur inquiète des Grands toujours prests à se revolter ; la Regence laissée à l'homme de toute l'Espagne, pour qui ils avoient le plus d'aversion ; cette mes-

me Regence contestée par le Doyen de Louvain; tout cela sembloit menacer la Castille d'étranges revolutions, & cette vaste Monarchie estoit à peine formée que sa ruïne paroissoit inévitable.

La prudence de Ximenez, son courage, sa fermeté, ses soins infatigables arrêterent les choses sur le penchant; & si cette Monarchie subsiste encore, la Maison d'Autriche & aujourd'hui celle de France en a toute l'obligation à la conduite de ce grand Ministre. On pas à présent à beaucoup près, sur un aussi peut même ajouter qu'elle n'est bon pied qu'il l'avoit laissée en quittant la Regence: Les pensions qui estoient extrêmement à charge au Tresor Royal retranchées; les dettes de la Couronne acquittées; le Domaine recouvré, dont une partie aliénée & possédée sans titre légitime par la plûpart des Grands, reduisoit souvent la Majesté Royale à n'avoir pas dequoi se soutenir; les Grands soumis & réduits à obéir comme les moindres du peuple; des guerres civiles & estrangeres terminées avec gloire, & toujours à l'augmentation de l'autorité souveraine, sont des circonstances avantageuses, dans lesquelles la Monarchie d'Espagne ne se trouve plus aujourd'hui,

Que si l'on fait reflexion que Ximenez n'eut pas deux ans pour executer tant de grandes choses ; qu'il estoit sans appui , sans alliance , d'une naissance mediocre , haï des Grands , le plus souvent traversé par ses Collegues , & par le Conseil mesme de l'Archiduc , & sans autre ressource que celle de son propre genie ; Qu'avec ce seul appui , il agit toujours avec dignité , avec fermeté , avec hauteur , soutenant l'Autorité Royale avec autant de majesté que l'eût pû faire un Roi autorisé par un long & heureux regne , & par une longue suite d'ayeux , l'on sera comme forcé d'avoüer , que l'Espagne , qui se vante de l'avoir emporté par la politique sur toutes les Nations conñuës , n'a jamais eu de Ministre qui en ait approché : c'est ce que l'on va voir dans la suite de cette Histoire.

Le premier soin du Conseil d'Espagne après la mort du Roy Catholique , fut d'envoyer en diligence un Courrier à Ximenez , pour lui apprendre le choix que ce Prince avoit fait de lui pour la Regence de la Castille pendant l'absence de l'Archiduc , & pour l'inviter d'en venir prendre possession. Ximenez fut d'autant plus surpris de se voir appeller au Gouvernement de la Castille , que bien

loin de l'avoir sollicité, il avoit affecté de s'absenter de la Cour dans le temps mesme où il lui estoit aisé de juger que Ferdinand ne pouvoit pas vivre longtemps. Il partit aussitôt pour Guadalupe où le Conseil s'estoit rendu. La première chose qu'il y apprit, fut que ceux qui avoient soin de l'éducation de l'Infant, n'avoient pas plutôt appris la mort du Roi Catholique, que se croyant les maîtres du Gouvernement, ils avoient dicté à ce jeune Prince une lettre pour le Conseil d'Etat, dans laquelle lui parlant en maître, il lui ordonnoit de se rendre auprès de lui. Il apprit encore que le Conseil, par la bouche de celui qui y presidoit, avoit répondu qu'il ne manqueroit pas de se trouver auprès de l'Infant, pour lui rendre les respects qui estoient dûs au frere unique de son Souverain : que c'estoit la plus grande qualité qu'ils reconnoissoient en lui, puis qu'ils n'avoient point d'autre Roi que César. L'Archiduc ayant esté depuis élu Empereur, l'on se souvint de cette réponse, & on la regarda comme une espee de Prophetie.

Ximenez approuva la réponse du Conseil; mais il conclut de la démarche qu'on avoit fait faire à l'Infant, qu'il ne devoit

point le perdre de vûë , & qu'il falloit empêcher en toutes manieres qu'on ne se prévalût de sa grande jeunesse pour exciter des troubles. Il avoit pour maxime qu'on ne pouvoit jamais prendre trop de précautions , & qu'il valoit beaucoup mieux en prendre d'inutiles , que de manquer à une seule nécessaire.

En conséquence de cette maxime , il ne se contenta pas de mettre tant d'espions auprès de ce jeune Prince , qu'il estoit moralement impossible qu'il fît la moindre démarche sans qu'il en fût aussitôt averti ; mais il le fit venir auprès de lui , & sous pretexte de veiller lui même à son éducation , il ne le perdit plus de vûë. Ces précautions qui mettoient les Officiers de l'Infant dans une impuissance absolüe de rien entreprendre pensèrent les desesperer ; & l'Infant lui-même , à qui on les faisoit regarder comme une espee de captivité , en conçut tant de chagrin , qu'il en fut long-temps malade.

Ximenez fut ensuite rendre ses devoirs à la Reine veuve ; & parce que ses pensions n'estoient pas échûës , & qu'on n'avoit pas eu soin de pourvoir à sa dépense , il luy fournit du sien dequoy subsister honorablement pour elle & pour

Gomez
Livre 6.

toute la Cour. Cette generosité mit la Reine dans sa dépendance , & parconsequent dans ses interets.

Le lendemain de l'arrivée du Cardinal , le Doyen de Louvain s'estant rendu à Guadalupe accompagné de la plupart des Grands de Castille , l'on fit en leur presence l'ouverture du testament du Roi Catholique. Comme il y avoit un article exprés qui donnoit la Regence à Ximenez , il voulut sans délai s'en mettre en possession. Le Doyen de Louvain s'y opposa ; il prétendit que la Regence lui appartenoit à lui-mesme : Il se fondeoit sur des provisions en bonne forme qu'il avoit en main ; elles lui avoient esté données par l'Archiduc mesme , par un pressentiment qu'il avoit eu de la mort prochaine de son Ayeul : Il ajoutoit , que s'agissant d'une succession échue à l'Archiduc , il n'y avoit que lui qui eût droit d'y commettre un Administrateur , jusqu'à ce qu'il fût en estat de la venir recueillir lui-mesme.

Ximenez prétendoit au contraire qu'en vertu du testament de la feuë Reine Isabelle , qui estoit propriétaire de la Castille , le Roi Catholique en ayant l'administration , jusqu'à ce que l'Archiduc eût atteint l'âge de vingt ans , il n'avoit

du Cardinal Ximenez. Liv. VI. 251
qu'usé de son droit en disposant de la
Regence : Que comme l'Archiduc n'a-
voit rien à y prétendre si son Ayeul avoit
vescu plus long temps , la commission
qu'il avoit donnée au Doyen , ne pou-
voit l'emporter sur un article exprés de
son testament , parce qu'il ne dispoisoit
que de ce qui lui appartenoit.

Le Doyen se preparoit à repliquer ,
mais Ximenez l'en empescha , en prote-
stant qu'il ne souffriroit jamais que l'on
donnât la moindre atteinte , ni au testa-
ment de la Reine Isabelle sa bienfaiëtrice
ni aux Loix de l'Etat , qui excluioient
formellement les estrangers , comme l'é-
toit le Doyen du gouvernement de la
Castille.

Le Doyen estoit homme paisible , ha-
bile pour le temps. Son Commentaire
sur le Maistre des Sentences , qui est des
plus clairs & des plus metodiques , lui
avoit acquis de la reputation ; Il avoit
encore assez bien réüssi dans l'instruction
de l'Archiduc dont il étoit le Precepteur,
mais il estoit d'ailleurs en toutes manie-
res inferieur à Ximenez. La fermeté du
Cardinal , la resolution où il paroissoit
estre de ne point ceder estonna le Doyen :
Il apprehenda qu'on ne le rendît respon-
sable des suites que pourroit avoir son

opposition s'il y persistoit plus longtemps ; il craignit même qu'elle ne nuisît aux intérêts de l'Archiduc , & qu'on ne se prévalût de la division du Conseil pour troubler le repos de l'Etat.

Ces raisons le portèrent à proposer lui-même un expédient , qui fut qu'on se remit de leur différend au jugement de l'Archiduc , que cependant Ximenez & lui auroient conjointement le Gouvernement de la Castille ; qu'ils signeroient tous deux les expéditions , & qu'il ne se feroit rien que de leur mutuel consentement.

Ximenez accepta le parti : Il supposa que le Conseil de l'Archiduc étoit trop éclairé pour donner atteinte au dernier testament de Ferdinand en lui refusant la confirmation de la Regence ; Il supposa encore que le Doyen ayant consenti de ne l'avoir qu'en second , sa dignité & le rang qu'il avoit dans la Castille ne permettant pas à un simple Prestre comme étoit le Doyen , de prétendre le pas sur un Archevesque Cardinal , il ne lui en feroit part qu'autant qu'il lui plairoit , & qu'il seroit bien-tôt en estat d'agir avec autant d'indépendance que s'il n'avoit point de Collegue.

En suivant ce raisonnement le Cardi-

nal commença à jeter les fondemens de cette autorité absolüe avec laquelle il gouverna toujours depuis. Voici quelques-unes des mesures qu'il prit. Il transféra le Conseil de Guadalupe à Madrid , parce que cette Ville est à portée de tout , & qu'elle appartenoit en propriété aux Archevesques de Toledé. Il resolut de ne faire jamais sa residence que dans les lieux dont il seroit le maistre. Il répandit des gens qui estoient entierement à sa devotion dans les Provinces , dans les Villes & dans les Bourgs , afin qu'il ne s'y passast rien d'important dont il ne fût exactement averti; Il remplit les maisons des Grands de ses Pensionnaires , afin d'estre en estat de prévenir tous leurs desseins ; il employa pour cela des sommes immenses qu'il prenoit sur ses propres revenus.

Mais parce que ses précautions auroient esté inutiles , s'il n'eût eu des moyens tous prests pour reprimer ceux qui auroient voulu troubler la tranquillité publique, il prit le soin de connoître tous les braves gens qui s'estoient distinguez dans le service , & qui estoient encore en estat de le faire, & il se les attacha par des bienfaits, ou par des pensions qu'il payoit de ses propres revenus.

Il ne manquoit plus que des troupes toujours prestes à marcher par tout où il seroit necessaire , il y trouva plus de difficulté ; l'usage n'estoit point receu dans la Castille d'entretenir des troupes réglées en temps de paix ; tous les Grands en eussent pris de l'ombrage , & s'y fussent opposez , & d'ailleurs il eût falu des sommes immenses pour les faire subsister : l'Epargne n'estoit pas en estat d'y fournir ; il eust falu faire des impositions extraordinaires ; elles auroient aliéné le peuple , & il importoit sur toutes choses à Ximenez de le retenir dans son parti.

Il prit pour cela un expedient qui augmenta l'attachement que le peuple avoit pour lui , & qui lui donna de bonnes troupes , toujours prestes à marcher , sans qu'il lui en coûtât rien. De tout temps la Noblesse qui estoit en possession de traiter le peuple avec une hauteur extraordinaire , s'estoit reservé le droit de porter les armes , & ne l'avoit jamais voulu permettre à ceux qui n'estoient pas de son corps. Il y avoit cependant beaucoup de bons Bourgeois qui vivoient noblement , & qui se fussent fait un fort grand honneur de les porter. Ce fut sur cette sorte de gens que Ximenez jeta les yeux ; il leur permit de porter les ar-

mes , de faire des compagnies , des revûës , & l'exercice les jours de Feste ; il leur donna des Drapeaux , & des Officiers pour les dresser , & des privileges , & des prix pour les affectionner aux armes.

Comme les Espagnols sont naturellement vains & faineans , il y eut presse à s'enrôler sous ces nouvelles Enseignes , & les Compagnies furent bien-tost remplies d'une jeunesse fort leste , toute preste à marcher au premier ordre. Ce qu'il y eut de singulier dans ce projet est qu'il s'executa sans tirer un seul païsan de la campagne, un seul artisan de sa boutique, & sans détourner un seul Marchand de son commerce. Trente mille hommes furent levez de la sorte en tres-peu de temps sans qu'il en coûtât rien au Roi , ni à l'Etat ; & l'on eut si grand soin de les dresser , que de long-temps l'Espagne n'a eu de si bonnes troupes , ni mieux entretenues.

Les Grands & tout le reste de la Noblesse ne manquerent pas de s'alarmer de cette nouveauté ; l'on s'en plaignit ; l'on s'assembla ; l'on presenta des Requestes ; l'on menaça ; le Cardinal n'en alla pas moins à ses fins : il negligea les plaintes ; il dissipa les assemblées ; il éluda

256 *Histoire du Ministère*
les Requestes , & dissimula les menaces.

Mais quand il eut reçu de Bruxelles la confirmation de sa Regence , & les ordres de l'Archiduc qu'il avoit demandez pour autoriser les nouvelles Compagnies , il le prit d'un ton plus haut , & menaça à son tour de reduire par la force ceux qui continuëroient de s'opposer aux ordres de leur Souverain. Les Grands & la Noblesse furent contraints de plier , mais ce ne fut qu'en attendant qu'il se presentât une occasion favorable pour faire éclater leur ressentiment. Le Cardinal les prévint , & leur fit comprendre par la maniere dont il traita le plus accredité d'entr'eux , qu'il ne les menageroit qu'autant qu'ils lui donneroient lieu de le faire en ne s'éloignant point de leur devoir.

Gomez
Livre 6.

Le Grand dont il s'agit estoit Don Pedro Porto - Carrero , surnommé le Sourd , frere du Duc d'Escalonne , & le plus puissant Seigneur de toute la vieille Castille. Il avoit penetré que le Pape n'avoit pas plutôt accordé la réunion des trois grandes Maistrises à la Couronne qu'il s'en estoit repenti. Ce changement de Sa Sainteté estoit fondé d'un côté , sur la crainte qu'il eut d'avoir rendu par là

du Cardinal Ximenez. Liv. VI. 257
les Rois de Castille trop puissans ; & de
l'autre sur l'apprehension qu'en affoi-
blissant le Clergé, comme il avoit fait,
il ne se fût nui à lui-mesme. Jules II.
frappé de ces deux raisons, entreprit de
reparer la faute que son predecesseur
avoit faite en accordant la réünion ; &
comme il ne connoissoit personne dans
toute la Castille qui fût plus capable de
garder un secret & de soutenir une pa-
reille entreprise que le Grand Consalve,
il lui fit dire qu'il ne tiendrait qu'à lui
qu'il le pouvût de la grande Maistrise de
Saint Jacques, qu'il la lui offroit à une
seule condition, qui estoit de tenir ses
provisions secretes jusqu'à la mort de
Ferdinand. Consalve accepta le parti,
mais estant mort avant le Roi Catholi-
que, Porto-Carrero s'imagina que le Pa-
pe ayant agi dans cette occasion beaucoup
moins par la consideration qu'il avoit
pour le merite de Consalve, que par cel-
le de son propre interest, il suffisoit qu'il
demandast la grande Maistrise pour l'ob-
tenir, il le fit, & il l'obtint de Leon X.
quoique les trois grandes Maistrises eus-
sent esté déjà accordées en survivance à
l'Archiduc, à l'instance du Cardinal Car-
vajal.

Cette intrigue avoit esté conduite si

secrètement , que l'Archiduc n'avoit rien sçu des provisions accordées à Porto-Carrero , ni Porto-Carrero de celles qu'avoit obtenuës l'Archiduc ; & Ferdinand tout éclairé , tout défiant , & tout puissant qu'il estoit à la Cour de Rome , avoit si bien ignoré & l'un & l'autre , qu'il avoit fait dessein de laisser les trois grandes Maîtrises ; premierement à Ferdinand son petit fils ; & les avoit ensuite laissées effectivement à l'Archiduc.

Le Roy Catholique estant mort sur ces entrefaites , Porto-Carrero crut ne pouvoir trouver de temps plus propre pour se mettre en possession de la grande Maîtrise que celui d'un interregne. Il convoqua le Chapitre General de l'Ordre. Les Chevaliers de S. Jacques , qui avoient tous d'autant plus d'intérêt à ce que la grande Maîtrise fût détachée de la Couronne , qu'au cas que la désunion réussist , il n'y avoit aucun d'eux qui ne pût prétendre à estre Grand Maître , s'y rendirent de tous costez ; mais y estant venus en armes , & trop bien accompagnés , Ximenez en fut averti.

Quoi qu'il prévît qu'il alloit choquer tous les Grands en rompant l'assemblée , il ne laissa pas de l'entreprendre avec autant de hauteur que le Roi Catholique

I'eût pû faire. Il choisit pour cela l'Alcaïde Villafanno , lui mit en main des ordres positifs au Chapitre de se séparer sans avoir aucun égard aux provisions de Porto-Carrero , & des ordres particuliers pour Villafanno de l'y obliger de gré ou de force. Il estoit aisé de juger, qu'à moins que de pareils ordres ne fussent bien soutenus le Chapitre n'obéiroit pas ; Ximenez ne manqua pas d'y pourvoir , & l'Alcaïde marcha si bien accompagné , que s'estant trouvé plus fort que le Chapitre , il le contraignit de se séparer sans avoir reconnu Porto-Carrero pour grand Maître.

Ce coup d'autorité acheva d'aliéner les Grands qui ne s'estoient pas encore declarez contre Ximenez. On s'assembla pour prendre des mesures contre lui , mais il les avoit lui-mesme si bien prises , que toutes leurs Délibérations se reduisirent enfin à écrire à l'Archiduc de grandes plaintes contre lui. Comme le Gouvernement des Païs-Bas estoit incomparablement plus doux que celui d'Espagne , & que les Souverains des dix-sept Provinces avoient accoutumé de traiter leurs sujets plutost en peres qu'en maîtres absolus , le Conseil de l'Archiduc n'approuvoit pas la hauteur avec laquelle

Ximenez en uſoit ſur tout à l'égard des Grands, & l'on eût ſouhaité qu'il les eût traitez avec plus de menagement ; mais, outre qu'il eſtoit preſque impoſſible qu'il changeât de genie à l'âge de près de quatre-vingt ans, il àvoit trop bien ſervi l'Archiduc dans le differend qu'il avoit eu avec Porto-Carrero, pour en prendre occaſion de trouver à redire à ſa conduite. L'Archiduc fit donc aux Grands de Caſtille des réponſes accommodées au temps. Pour ce qui eſt du Cardinal il lui envoya de nouveaux pouvoirs accompagnés de tous les témoignages d'eſtime, & de confiance qu'un Souverain peut donner à un ſujet. La conjoncture où ſe trouvoit l'Archiduc ne lui permettoit pas d'en uſer autrement ; & quand le ſervice qu'il venoit de rendre eût eſté moins important, ce Prince ſe trouvoit dans une ſituation où l'autorité du Cardinal lui eſtoit trop neceſſaire pour entreprendre de la diminuer. Chievres Gouverneur de ce Prince, & le Chef de ſon Conſeil prévoyant que ſ'il attendoit la mort de ſa mere * pour prendre le titre de Roi, il attendroit d'autant plus longtemps que les folles, comme elle eſtoit arrivoient d'ordinaire à une fort grande vieilleſſe, avoit jugé à propos qu'il prit

* Jean-
ne de
Caſtille
& d'Ar-
ragon,
ſurnom-
mée la
Folle.

cette qualité du vivant mesme de cette Princesse. La démarche estoit délicate à la rigueur, ce titre ne lui appartenoit pas, quand mesme (ce qu'on ne pouvoit sçavoir) l'on eût esté assuré que la folie de la Reine estoit incurable.

Pour y accoutumer le monde sans commettre l'Archiduc, cet habile politique avoit fait en sorte que le Pape & l'Empereur le lui avoient donné dans les lettres de condoléance qu'ils lui avoient écrites à l'occasion de la mort du Roi Catholique. Mais la difficulté estoit de le faire reconnoître en cette qualité par les Etats de Castille & d'Arragon ; l'on avoit pour cela d'autant plus de besoin de l'autorité de Ximenez, qu'on estoit informé que les Etats de ces deux Royaumes y consentiroient d'autant moins volontiers, qu'une pareille prétention estoit tout à fait contraire aux coutumes du País. Il estoit question d'engager le Cardinal à la faire réussir : l'on s'adressa pour cela au Doyen de Louvain, & on se contenta de mander à Ximenez qu'Adrien avoit ordre de lui communiquer une affaire importante, sur laquelle l'Archiduc souhaitoit d'avoir son avis.

Ximenez, qui n'estoit pas content de ce qu'on s'estoit adressé à un autre qu'à

Gomez
Livre 6.

lui, prit la chose au pié de la lettre, & n'épargna rien pour persuader à l'Archiduc de s'abstenir de prendre la qualité de Roi du vivant de la Reine sa mere.

Mais ce titre avoit trop de charmes pour ce jeune Prince, pour y renoncer sur une simple remontrance. L'on changea de stile; on s'adressa directement à Ximenez, & l'Archiduc lui écrivit de sa propre main qu'il y alloit de son honneur que ses sujets ne lui refusassent pas une qualité que les deux Puissances de l'Europe le plus generally respectées ne lui avoient pas seulement donné, mais l'avoient encore exhorté de prendre.

Soit que Ximenez fût gagné par la déférence que l'Archiduc lui témoignoit, ou qu'il fût effectivement persuadé qu'il étoit trop engagé pour reculer, il assembla un grand nombre des plus considérables des trois Etats, résolu à quelque prix que ce fût de donner satisfaction à l'Archiduc.

L'ouverture de l'assemblée se fit par la lecture de la lettre que ce Prince lui écrivoit; elle étoit conçûe de sorte, que sans demander le titre de Roi, pour ne pas s'exposer à un refus, il lui faisoit comprendre qu'il étoit de la gloire de la Mo-

narchie d'Espagne qu'il le prit conjointement avec la Reine sa mere : Il l'avertissoit que cette qualité lui avoit esté déjà donnée par le Pape & par l'Empereur son ayeul ; & qu'en la lui donnant ils l'avoient exhorté à la prendre : il ajoutoit , qu'il ne doutoit point que l'assemblée ne suivît en cela le sentiment des deux premières personnes de la Chrétienté ; & finissoit sa lettre en leur faisant entendre que leur consentement dans cette occasion n'estoit pas une formalité si nécessaire qu'il ne pût bien s'en passer.

La lecture des lettres de l'Archiduc fut suivie d'un petit discours que fit Ximenez : il l'avoit embarrassé de sorte qu'il n'estoit pas aisé de comprendre quel estoit son sentiment. Mais parmi cet embarras il laissoit entrevoir qu'il n'estoit pas favorable aux prétentions de l'Archiduc : la persuasion où il estoit que les Grands ne manqueroient pas de prendre le contre-pié de son avis, l'avoit obligé à prendre ce détour.

Laurens Carvajal , le plus ancien des Conseillers d'Etat , prit la parole après le Cardinal : Son discours (qu'il avoit fait de concert avec lui) fut aussi long que le sien avoit esté court ; il se reduisoit à deux chefs , à prouver que le Prin-

ce ne demandoit rien d'injuste , ni de nouveau : il prouvoit le premier par l'infirmité de la Reine , qui bien loin de diminuër augmentoit de sorte de jour en jour , qu'il y avoit plustost lieu de craindre que la folie dont Dieu l'avoit affligée ne dégénéraſt en fureur , que d'espérer qu'elle en pût guerir : Il conclut de là , qu'elle estoit à l'égard de l'Etat comme si elle estoit morte , puis qu'elle n'étoit pas seulement absolument incapable du gouvernement , mais mesme de toute action civile.

Il s'étendit ensuite sur les grandes qualitez de l'Archiduc , qui faisoit paroître à l'âge de seize ans , une prudence & une capacité si extraordinaire , qu'on l'auroit admirée dans un Prince beaucoup plus avancé en âge : d'où il conclut que ce Prince ne demandoit rien qui ne fût juste.

Il prétendoit ensuite qu'il ne demandoit rien de nouveau ; il prouva cette seconde partie de son discours par plusieurs exemples tirez de l'Histoire Romaine , de l'ancienne & de la nouvelle Histoire d'Espagne , ces exemples prouvoient évidemment qu'il n'étoit ni extraordinaire ni nouveau que des Princes fussent associez au Gouvernement ,

&

& qu'on leur donnât la qualité de Rois & d'Empereurs, du vivant de leurs pères & meres. Il remarqua que des Princes tres-sages en ayant souvent ainsi usé, il n'y avoit pas seulement de la bien-seance, mais une espece de necessité de le pratiquer à l'égard de l'Archiduc, dont la mere qui seule estoit restée en vie, estoit tres-éloignée de la sagesse des Princes qui l'avoient pratiqué avant eux.

Le discours de Carvajal fit une si forte impression sur l'assemblée, que les Prelats qui apparemment ne cherchoient qu'une occasion de se declarer en faveur de l'Archiduc furent tous de son sentiment : Plusieurs mesme de la Noblesse témoignoient assez qu'ils l'approuvoient, & tout alloit réussir à la satisfaction de ce Prince, lors que l'Amirante de Castille & le Duc d'Alve ouvrirent un avis directement opposé à celui de Carvajal ; Ils prétendirent que n'estant pas les Juges de l'Archiduc, il ne leur appartenoit pas de décider si sa prétention estoit juste ou injuste, mais que ne pouvant se dispenser d'estre les juges de leurs propres actions, ils se sentoient obligez de protester, qu'ayant reconnu la Princesse Jeanne pour leur seule legitime

Reine , il ne leur estoit plus libre d'en reconnoître un autre , & qu'ils ne pouvoient sans violer le serment qu'ils lui avoient fait , donner à qui que ce fût de son vivant la qualité de Roi.

Ils ajouterent qu'ils demeueroient d'accord que tant que dureroit l'infirmité de la Reine , elle ne pouvoit se passer d'un adjoint qui lui aidât à porter le faix du Gouvernement ; que l'Archiduc en qualité d'heritier necessaire l'estoit de droit ; mais qu'il n'estoit pas necessaire qu'il prît pour cela la qualité de Roi, & que du vivant de la Reine sa mere elle ne pouvoit être donnée sans crime à qui que cefût.

Le Duc d'Escalone ne fut pas du sentiment de l'Amirante ; mais il ne fut pas aussi de celui de Carvajal : il prit un milieu plus propre à éluder la difficulté » qu'à la résoudre. Puisque l'Archiduc , » dit-il , nous declare dans sa lettre qu'il » n'a pas besoin de nostre consentement » pour prendre le titre de Roi , nous pouvons nous dispenser de le lui donner. Cet avis paroissoit si sûr que tout le monde en fut frappé ; & il y a de l'apparence que l'on s'y fût enfin rangé , si Ximenez qui le prévint , n'eût interrompu le cours des suffrages.

Il prit la parole , & representa à l'as-

semblée d'un ton de voix où il paroissoit de l'émotion, qu'il n'estoit pas question de délibérer sur une chose à faire, mais d'approuver une chose faite; que l'Archiduc leur Souverain n'avoit pas besoin de leur consentement pour prendre la qualité de Roi; que cependant il avoit bien voulu leur demander leur approbation; que de la lui refuser c'estoit mal répondre à l'honneur qu'il leur faisoit; qu'il vouloit bien qu'on sçût qu'il n'y avoit point de différence entre le dégrader, & le désavouer dans la démarche qu'il venoit de faire.

A peine eut-il prononcé ces paroles, que sans se mettre en peine d'achever de recueillir les suffrages, il commanda à Dom Pedro Correa, Corregidor de Madrid, d'aller faire proclamer la Reine Jeanne & l'Archiduc son fils conjointement Rois de Castille. Le Corregidor qui avoit tout préparé pour l'exécution de cet ordre, sortit incontinent, & l'on entendit bien-tôt après les fanfares de la proclamation.

Ce coup d'autorité causa un étonnement dans l'assemblée qu'il seroit difficile d'exprimer. Il n'y manquoit pas de gens d'humeur à s'y opposer, mais ayant fait reflexion que s'ils le faisoient, ils excite-

L'an
1516.

Gomez
Livre 6.

roient infailliblement une guerre civile dont ils seroient responsables, ceux qui n'avoient pas opiné furent du sentiment de Ximenez, & approuverent l'ordre qu'il venoit de donner. L'on expédia ensuite des lettres qui ordonnoient que la même proclamation fût faite dans toute la Castille, & Ximenez congédia l'assemblée.

L'Archiduc que l'on nommera désormais Charles; ou le Roi de Castille, n'eut aucun lieu de douter qu'il ne fût uniquement redevable à Ximenez du succès de cette grande affaire: car la même proposition ayant été faite aux Etats d'Arragon, Dom Alonse Archevêque de Sarragosse (à qui Ferdinand avoit laissé la Regence de ce Royaume) qui y présidoit, ne put jamais la faire passer: Les Etats refuserent constamment à l'Archiduc la qualité de Roi, & persisterent dans leur refus jusqu'à la mort de la Reine Jeanne.

A peine Ximenez avoit-il congédié l'assemblée dont on vient de parler, qu'il apprit que Dom Pedro Giron, fils aîné du Comte d'Urenna, avoit de son autorité privée assiégé San-Lucar, qu'il ne prétendoit rien moins que de s'emparer de tout le Duché de Médina Sido-

nia , que toute l'Andalousie estoit en armes , & que si l'on ne s'opposoit de bonne heure à de pareilles entreprises , l'on verroit bien-tost la guerre allumée dans toute la Castille.

Pour entendre cette affaire , qui eut de si grandes suites , il faut sçavoir que Dom Juan de Gusman , Duc de Médina Sidonia , épousa en premieres nôces la fille aîné du Duc de Bejar , il en eut deux enfans , un fils nommé Henri , & une fille apellée Mentia. Henri estant d'un temperamment à n'avoir point d'enfans , Mentia sa sœur épousa le Comte d'Urenna : de ce mariage sortit Pedro Giron , dont l'on vient de parler. Le Duc de Médina Sidonia ayant perdu sa premiere femme , comme il estoit encore jeune il épousa en secondes nôces , avec dispense du Pape , la seconde fille du Duc de Bejar sœur de sa premiere femme : il en eut un fils , qui se rendit illustre sous le nom d'Alvare de Gusman. Henri , fils unique du premier lit du Duc de Médina Sidonia estant mort sans enfans , on regarda Alvare de Gusman comme l'heritier des grands biens du Duc son pere , & comme il estoit d'ailleurs un Seigneur fort accompli , le Roi Catholique lui donna en mariage Anne

filles de Dom Alonse d'Arragon , son fils naturel.

Le Duc de Médina Sidonia mourut peu de temps après ce mariage. Dom Alvare voulant se mettre en possession des grands biens qu'il avoit laissez , Dom Pedro Giron s'y opposa. Il prétendit que son oncle n'estoit pas legitime , que les Loix divines & humaines condamnant les mariages avec les deux sœurs , le Pape n'en avoit pû accorder la dispense ; & que quoi qu'il l'eût accordée le second mariage de son ayeul n'en estoit pas moins illegitime , qu'ainsi sa veritable heritiere estoit Mentia , restée seule du premier lit. Mais le Roi Catholique s'estant déclaré pour Dom Alvare , qu'il regardoit comme son gendre , l'opposition de Pedro Giron fut reduite à quelques protestations par écrit qu'il fit signifier à Dom Alvare , ce qui ne l'empêcha pas de se mettre en possession du Duché de Médina Sidonia , & de tout ce qui avoit appartenu au feu Duc son pere.

Les choses demeurerent en cet estat du vivant du Roi Catholique ; mais il n'eut pas plutôt cessé de vivre , que Pedro Giron reprit ses premieres esperances. Il fit tant par le secours de ses amis ,

du Cardinal Ximenez, Liv. VI. 271
qu'il se mit en estat d'assiéger San-Lucar.
Cette Ville, l'une des plus fameuses de
l'Andalousie à cause de son Port, appar-
tenoit en propre aux Ducs de Médina
Sidonia ; Il est vrai que les Rois de Ca-
stille avoient coutume de mettre garni-
son dans le Château pour la sûreté de la
coste, comme dans toutes les Places ma-
ritimes ; mais c'estoit sans préjudice du
Domaine des Ducs, qui n'en estoient pas
moins les maistres absolus.

Le siege n'estoit pas encore exacte-
ment formé, lors qu'Alvare ayant appris
l'entreprise de Giron, se jetta dedans pour
la défendre, mais comme il y estoit entré
assez mal accompagné, il couroit risque
d'y estre forcé, lors que Ponce Duc d'Ar-
cos son cousin germain, lui amena un
puissant renfort : Gomez de Solis, qui
commandoit dans le Château, se joignit
à eux avec sa garnison, & tous trois en-
semble donnerent tant d'affaires à Pedro
Giron, que le siege tirant en longueur,
ils eurent tout le temps qu'il leur falloit
pour avertir Ximenez de ce qui se pas-
soit, & lui demander du secours.

Le Cardinal comprit aussi tost que c'é-
toit fait de son autorité s'il souffroit de
pareilles entreprises. Il regarda Pedro
Giron comme un aventurier sur lequel

M iiij

tous les Grands avoient les yeux , resolu en secret de l'imiter si son projet réüffissoit , ou de demeurer dans l'obéissance s'il estoit assez malheureux pour échoüer. C'est pourquoi sans perdre un moment de temps , il fit venir Antotne Fonseca , sur la bravoure & l'expérience duquel il sçavoit qu'il pouvoit compter : Il lui donna ordre de ramasser avec toute la diligence possible les vieilles troupes qui estoient autour de Cordouë & de Seville pour la défense des costes , d'en faire promptement un petit corps d'Armée , & de marcher droit à San-Lucar pour en faire lever le siege. Il lui ordonna encore expressément de ne faire aucun cartier aux gens de Giron , de les traiter en rebelles dont le procez estoit fait deslors qu'on les trouvoit les armes à la main sans l'autorité du Regent ; que tout autant qu'il lui en tomberoit entre les mains il leur fist couper la tête s'ils estoient Gentilshommes , ou qu'il les fist pendre sur le champ s'ils ne l'estoient pas.

En execution de ces ordres , Fonseca partit pour l'Andalousie , & ramassa avec tant de promptitude les troupes qu'on lui avoit indiquées , qu'il parut à la vûe de San-Lucar avant que Giron eût appris qu'il marchoit contre lui. A la vûe de la

petite Armée de Fonseca la consternation faisoit les assiegeans , & Dom Pedro abandonné de tous les siens , fut contraint de s'enfuir jusqu'à ce que par l'entremise de ses amis il eût menagé sa paix avec le Cardinal.

Si elle fut sincere de la part de Ximenez, elle ne le fut pas de celle de Giron , il continua ses pratiques , & quand il crut avoir mis assez de Grands dans son parti pour se faire craindre , il partit pour Madrid dans le dessein d'obliger le Cardinal en affectant de le mépriser, d'en user avec lui d'une maniere qui l'autorisast à se declarer ouvertement contre lui. Y estant arrivé sans l'en avoir averti , il ne s'attendoit à rien moins que d'en recevoir un ordre d'en sortir au plus vite ; auquel il estoit resolu de ne point obéir , mais Ximenez , qui penetra sa pensée , fit semblant ou de ne pas sçavoir qu'il fût arrivé, ou de ne s'en pas mettre en peine. Giron surpris de l'insensibilité du Cardinal, à laquelle il ne s'estoit point attendu , lui envoya dire par un Gentilhomme qu'il estoit venu à Madrid dans le dessein d'y voir ses parens & ses amis , qu'il en partiroit aussi-tost qu'il se seroit acquité de ce devoir. Il s'attendoit que Ximenez , qui estoit infiniment délicat sur ce

qu'il croyoit estre dû à sa dignité , répondroit qu'il n'estoit pas si grand Seigneur qu'il ne pût venir lui-même l'avertir de son arrivée , mais le Cardinal continuant à dissimuler , se contenta de répondre : *A la bonne heure.*

Giron plus mortifié de cette réponse que s'il l'eût fait arrester , affecta de dire publiquement que c'estoit de dessein formé qu'il n'avoit point rendu visite au Cardinal , & pour mettre de la différence entre lui & le Roi ; qu'estant né Grand d'Espagne , il n'y avoit que Sa Majesté à qui il dût rendre visite le premier.

Cela fut rapporté à Ximenez , qui n'en faisant pas plus d'état que du reste , réduisit Giron à l'attaquer d'une autre manière. Il le fit en formant un parti contre lui de tout ce qu'il y avoit de Grands mécontents de son Gouvernement. Le Connestable de Castille fut le premier qui y entra : Il en vouloit au Cardinal , parce que l'on parloit de retirer de ses mains un droit Royal qu'il avoit sur les costes de l'Andalousie. Le Duc de Benevent mécontent de ce qu'on l'empêchoit d'achever un Fort qu'il avoit commencé de bâtir dans le territoire de Cigalez , embrassa le même parti. Les

Ducs d'Albuquerque & de Medina Cœli suivirent leur exemple ; ils estoient parens de Giron , & de plus ils apprehendoient qu'on leur ôtât des rentes qu'ils avoient sur le Domaine Royal , mais qu'ils ne possédoient pas à juste titre. Enfin l'Evêque de Siguença se joignit à eux , parce qu'estant Portugais , il apprehendoit que Ximenez suivant les Loix du País , qui ne permettoient pas à un étranger d'y posséder les grands Benefices , n'entreprît de le priver de son Evêché pour y rétablir Carvajal.

Le premier resultat de cette petite ligue fut qu'on n'épargneroit rien pour y engager le Duc de l'Infantade ; l'on sçavoit qu'il n'estoit pas content du Cardinal depuis qu'il avoit refusé sa niece au neveu de ce Duc , & d'ailleurs comme il estoit le plus riche & le plus accredité de tous les Grands , l'on ne doutoit pas que son exemple ne fût suivi , & qu'il n'engageât lui seul dans la ligue assez de Grands pour entreprendre de choquer ouvertement l'autorité du Cardinal ; Le Connestable se chargea de cette negociation : Il n'oublia rien pour engager le Duc de l'Infantade à se declarer en faveur de leur ligue ; il exagera la prétendue tyrannie de Ximenez , la maniere insolente

dont il traitoit les Grands , la ruine infaillible de la Noblesse si l'on ne s'opposoit pas à l'autorité qu'il avoit usurpée ; il prétendit que pendant les longues infirmités ou le bas âge de leurs Rois , la Regence appartenoit de droit à la haute Noblesse ; qu'il s'ensuivoit de là , que quoi qu'elle eût eu la complaisance de la déferer à Ferdinand , ils n'avoient pû ni lui ni Charles son successeur , en disposer en faveur de Ximenez sans le consentement de la Noblesse ; que quand mesme ils en eussent eu le pouvoir , il s'en falloit bien qu'ils lui eussent donné l'autorité sans bornes qu'il s'attribuoit ; que c'estoit la raison pour laquelle il n'avoit jamais voulu faire voir la confirmation que Charles avoit fait de sa Regence ; qu'on sçavoit de bonne part qu'il y avoit des restrictions dont son ambition ne s'accommodoit pas ; qu'en excédant ainsi son pouvoir , il autorisoit lui-mesme les Grands à s'opposer à ses entreprises ; que le Roi y trouveroit d'autant moins à redire , que le pouvoir qu'il s'attribuoit ne venoit point de lui : que le Doyen de Louvain qui estoit véritablement l'homme de confiance de Sa Majesté , n'estoit pas moins mécontent du Cardinal qu'ils le pouvoient estre ;

qu'il se plaignoit aussi bien qu'eux de l'autorité sans bornes que le Cardinal s'estoit attribüée ; qu'enfin la necessité n'avoit point de loi , & qu'ils seroient toujours en droit de dire qu'on les avoit contraints à se soulever par des traitemens insupportables à des gens de cœur.

Le Duc de l'Infantade , ayant écouté tout ce que le Connestable avoit à lui dire , repartit qu'il n'estoit pas moins sensible qu'il le pouvoit estre aux mauvais traitemens que la haute Noblesse recevoit tous les jours du Cardinal ; qu'il n'étoit pas en son particulier mieux traité que les autres ; qu'il luy avoit manqué de parole dans une occasion assez délicate pour ne l'oublier de sa vie ; qu'il prévoyoit bien qu'il ne seroit pas épargné dans la recherche qu'on projettoit de faire du Domaine Royal ; que cependant il ne jugeoit pas à propos que l'on entreprist rien au prejudice du Testament du feu Roi , puisqu'ils avoient esté communiqué qu'ils avoient consenti à son execution ; qu'il en falloit user de mesme à l'égard de la confirmation de son successeur ; que si le Cardinal y avoit contrevenu , en s'attribüant plus de pouvoir qu'il ne lui en avoit esté donné , l'Evêque de Tortose n'avoit pas manqué d'en avertir le Roi ;

que la dissimulation du Roi leur devoit servir de regle ; que s'il ne se sentoît pas en estat de reprimer Ximenez , ou qu'il ne jugât pas à propos de le faire , il y avoit beaucoup moins d'apparence qu'ils pussent l'entreprendre avec succez ; que quand même le Cardinal ne seroit pas Regent , il estoit assez riche & assez puissant pour se soutenir contre eux tous ; qu'il auroit toujours de son costé le nom & l'autorité du Roi ; que ce seul avantage rendroit son parti tellement supérieur au leur , qu'il auroit infailliblement le dessus toutes les fois qu'ils entreprendroient de le choquer ; qu'en un mot , la guerre civile avoit des suites si funestes , qu'il valoit peut-estre mieux supporter une Regence qui ne pouvoit pas durer long-temps , que d'avoir recours à un remede qui estoit toujours pire que le mal ; qu'en tout cas il falloit commencer par faire leurs plaintes au Roi , & que s'il ne leur rendoit pas justice , ils seroient toujours en estat de se la procurer par les voyes qu'ils jugeroient les plus propres.

Le premier effet du discours du Duc de l'Infanrade fut de rallentir l'ardeur des conjurez : l'on délibéra long-temps sur les expediens qu'on pouvoit prendre.

Mais enfin lès six Seigneurs liguez , qui s'étoient tous rendus à Guadalajara le-jour ordinaire du Duc , pour faire tous ensemble un plus puissant effort sur son esprit , revinrent tous à son sentiment , & tous les mouvemens qu'ils s'estoient donnez n'aboutirent qu'à une députation qu'ils firent au Roi pour lui demander la déposition de Ximenez. On choisit pour cela Dom Alvare Gomez , qui avoit épousé la fille du Duc de l'Infantade : Il partit pour Bruxelles avec de grandes instructions , & les Seigneurs liguez se retirèrent chez eux , après que le Duc les eût magnifiquement regalez pendant plusieurs jours.

Ximenez fut exactement averti de tout ce qui s'estoit passé dans cette assemblée , mais il avoit si bien pris les mesures pour reprimer toutes les séditions qui pourroient s'élever , & il estoit si bien informé des forces des Grands qui s'y estoient trouvez , & qui n'estoient nullement comparables aux siennes , qu'il ne jugea pas à propos de prendre de nouvelles précautions pour prévenir leurs desseins : d'ailleurs , il estoit tellement persuadé que tant que Charles resteroit dans les Pais-Bas il ne pourroit pas se passer de son ministere , que bien loin

d'apprehender sa déposition , il prit occasion de la députation que les Seigneurs liguez avoient faite contre lui pour demander deux choses au Conseil de Bruxelles.

La premiere fut , que la Regence , qui ne lui avoit esté confirmée que par des Lettres particulieres de Charles , adressées tant à lui qu'au Conseil d'Etat , le fût par une Patente scellée , & dans la forme la plus autentique.

La seconde , que l'on ôât toutes les restrictions qui avoient esté mises à son pouvoir , tant par le feu Roi , que par Charles lui-mesme , & que bien loin de le limiter , on le rendît le plus ample qu'il se pourroit , en lui donnant la disposition des charges , des emplois , & des Magistratures : Il demanda encore qu'il lui fût permis de changer le Conseil d'Etat selon qu'il le jugeroit à propos pour le service de Sa Majesté. Comme ces demandes estoient de la derniere importance , & qu'il prévoyoit qu'il y trouveroit de grandes difficultez , il ne se contenta pas d'en écrire au Roi & à Chievres selon sa coutume , mais il leur dépêcha un Exprés. Il choisit pour cela Dom Lopez Aiala, homme de qualité, habile, & qui lui estoit tres-affectionné. Il lui con-

fit des instructions tres-amples , & lui recommanda d'user de toute la diligence possible.

Il fonda des demandes aussi importantes que celles que l'on vient de rapporter , sur les difficultez qui survenoient infailliblement dans le temps d'une Regence. sur la disposition des Grands & du peuple , toujours prests à se prevaloir du bas âge & de l'éloignement de leurs Souverains ; sur les événemens inopinez qui demandoient des remedes prompts & efficaces , & qui souvent ne donnoient pas le temps de consulter le Prince , & de recevoir ses ordres ; il concluoit de là , que celui qui avoit l'honneur de le représenter , & d'être pour un temps le depositaire de son autorité , ne pouvoit dans les conjonctures où se trouvoit la Castille , avoir trop de pouvoir.

Il ajoutoit , que quant à lui , la maniere désintéressée dont il avoit toujours servi l'Etat , devoit lui avoir acquis quelque confiance ; qu'il seroit peut-être dangereux de donner à tout autre un pouvoir aussi étendu que celui qu'il demandoit ; mais que pour lui , ses mœurs , la maniere dont il en usoit avec les Grands , son caractère , son grand âge ,

l'estat de sa famille qu'il laissoit sans héritiers mâles, le devoient exempter de tout soupçon.

Pendant que Ximenez travailloit à établir & à augmenter son autorité, les Seigneurs liguez contre lui reçurent des lettres de leur Deputé à Bruxelles, par lesquelles ils apprirent que les choses n'y paroissent pas tournées à leur donner satisfaction. Il n'en falut pas davantage pour leur faire comprendre que le plus sûr parti qu'ils avoient à prendre estoit de s'acquérir l'estime & l'amitié du Cardinal, ils le firent à l'envi. Le Duc de l'Infantade leur en donna l'exemple, & il n'y eût pas jusqu'au Connestable qui avoit paru le plus animé contre lui, qui après lui avoir écrit des lettres tres-civiles, ne travaillât par l'entremise de ses amis à se remettre bien avec lui.

Quoique Ximenez ne comptât pas beaucoup sur une réconciliation, qui n'estoit pas assez sincere pour estre de durée, il ne laissa pas d'employer le peu de relâche qu'elle lui donnoit à satisfaire aux plaintes des Indiens.

Il y avoit long-temps qu'ils se plaignoient qu'on les traitoit plutôt en brutes qu'en esclaves; il en mouroit tous les jours un fort grand nombre par la dure-

té de leurs Maistres & les mauvais traitemens qu'ils recevoient d'eux ; l'on ne se mettoit point en peine , ni de les instruire quoiqu'ils fussent naturellement fort dociles , ni de leur donner le Baptême , quoi qu'ils le demandassent , & quand ils l'avoient reçu , ils n'en estoient pas mieux traitez. Ils reclamoient en vain la protection des Loix ; il n'y avoit pour eux ni Justice ni Magistrats ; & les Espagnols leurs vainqueurs se croyant tout permis contre des peuples subjugués , n'avoient pas honte de publier qu'ils n'avoient de l'homme que la figure , qu'ils estoient en effet de veritables brutes , incapables de toute autre société que de celle qui se rencontre parmi les bestes. Ces plaintes qui jusqu'alors avoient esté negligées se trouvoient soutenues par Dom Diégue Colomb Amiral du Ponant : il estoit fils du fameux Christophle , qui avoit découvert le nouveau monde , & il se plaignoit lui-mesme d'une infinité d'injustices qu'on lui avoit faites , & de ce qu'on reconnoissoit mal en sa personne les grands services que son pere avoit rendus à la Couronne de Castille.

Ximenez , qui avoit éprouvé lui mesme de pareilles ingrattitudes , & qui par cette raison y estoit infiniment sensible ,

Gomez
Livre 6.

ne se contenta pas de lui rendre toute la justice qu'il pouvoit attendre du temps & des circonstances où il se trouvoit , mais il crut encore que Dieu l'avoit élevé au rang qu'il occupoit , pour rendre enfin justice à tant de malheureux qui l'avoient jusqu'alors demandée inutilement. Il choisit pour cela Louis de Figueroa, & Alphonse de Saint Jean, deux excellens hommes de l'Ordre de Saint Jérôme. Il les envoya sur les lieux en qualité de Commissaires , pour travailler au repos de ces pauvres peuples , & y établir une police qui rendît leur condition supportable. Mais comme il sçavoit que l'autorité desarmée n'est presque jamais respectée , il leur donna pour adjoints l'Alcaïde Manzanedo & Alphonse Suazo , pour y faire la fonction de Corregidor. Ils arriverent heureusement dans l'Isle de Saint Domingue ; mais ils trouverent tant d'oppositions de la part de leurs compatriotes , qu'ils furent obligez de se rembarquer sans avoir presque rien fait que d'estre témoins que les plaintes des Indiens n'estoient que trop bien fondées. Ximenez , qui aimoit souverainement la justice , n'en fut pas demeuré là ; mais la Regence fut trop courte pour achever ce qu'il avoit commencé , & il

du Cardinal Ximenez. Liv. VI. 285
estoit mort lors que les Commissaires retournerent à Seville.

Cependant Chievres , qui avoit esté informé du malheureux estat des Indiens, entreprit du vivant & à l'insçu de Ximenez de les soulager par une autre voye. Il avoit appris que ce qui causoit une si grande mortalité parmi ces peuples venoit de la foiblesse de leurs corps , qui ne leur permettoit pas de fournir au travail dont ils estoient surchargez : ce fut ce qui l'obligea de faire acheter cinq cens Nègres des plus robustes , & de les faire transporter à saint Domingue.

Ximenez ne l'eût pas plustost sçu qu'il s'y opposa , & écrivit à Chievres qu'il connoissoit le genie des Nègres ; que c'estoit un peuple à la verité d'une fort grande fatigue, mais extrêmement fécond & entreprenant; que si on leur donnoit le temps de multiplier dans l'Amerique , ils se revolteroient infailliblement, & feroient porter aux Espagnols les mesmes fers qu'ils auroient esté contrainsts de porter. Chievres trouva mauvais que Ximenez prétendât qu'on ne pût disposer de rien où la Couronne de Castille eût quelque interest sans sa participation; Il s'obstina à contre-temps à ne pas suivre son sentiment. Il ne fut pas long-

temps sans s'en repentir. Cinq ans après les Nègres se revolterent, & sans la valeur extraordinaire de Melchior Castro & de François d'Avila qui les remirent aux fers, ils se seroient infailliblement emparez de toute l'Isle.

Si Ximenez ne réussit pas dans le dessein qu'il avoit fait de soulager les Indiens, l'on ne peut estre plus heureux qu'il le fut dans l'affaire importante que l'on va raconter.

Jean d'Albret chassé de son Royaume de la maniere que l'on a raconté, n'eut pas plustost appris la mort de Ferdinand, qui l'avoit usurpé, qu'il crut que le temps d'une Regence encore mal établie estoit la conjoncture la plus propre pour la recouvrer. Depuis que Ferdinand avoit usurpé son Royaume, Jean d'Albret n'avoit cessé de solliciter François I. de lui permettre de lever une Armée dans ses Etats; mais soit que ce Prince se défiât ou du bonheur ou de la conduite du Roi de Navarre, ou ce qui a bien plus d'apparence, qu'il esperât de lui faire restituer son Royaume par un traité qui lui épargneroit les frais & les risques de la guerre, il avoit differé jusqu'au temps dont nous parlons à lui en donner la permission. Mais voyant que

Chievres Plenipotentiaire de Charles , successeur du Roi Catholique en avoit differé ou plustost éludé la restitution dans le traité de Noyon , qui venoit d'être conclu entre lui & Gouffier , Plenipotentiaire de Sa Majesté Tres-Chrétienne , il crut estre d'autant moins en estat de la lui refuser plus long-temps , que son prédécesseur avoit esté l'occasion de sa disgrâce.

Ainsi Jean d'Albret ayant emprunté de grosses sommes sur les pierreries de la Couronne de Navarre, il leva une Armée d'autant mieux disposée à le bien servir , qu'elle esperoit que les Espagnols pris au dépourvû la dédommageroient de la peine qu'elle auroit prise. Quelque soin qu'on eût eu de cacher l'emploi qu'on en vouloit faire , Ximenez ne douta point qu'elle ne fût destinée au recouvrement de la Navarre. Il prit là dessus ses mesures, & leva avec la dernière diligence une Armée plus considérable par la qualité des troupes composées de vieux Soldats , que par le nombre. Il ne fut pas si aisé de décider à qui l'on en donneroit le commandement. Trois des plus grands Seigneurs de la Castille y prétendirent : Le Connestable en vertu de sa charge; Dom Fadrigue d'Acuna frere du

Comte de Bondiano , en qualité de Vice-Roi de Navarre , & Dom Manrique Duc de Najera , par la raison qu'ayant ses plus belles terres sur les frontieres de la Navarre , il estoit plus interessé que personne à sa conservation.

Ximenez , qui ne se fioit pas assez aux Grands pour en mettre aucun à la teste d'une Armée se prévalut de ce differend , & sous prétexte de ne pas mécontenter ces Seigneurs , il les mit tous d'accord en donnant le commandement de l'Armée à Ferdinand Villalva , le meilleur Officier qui fût alors dans toute la Castille.

Les ordres que le Cardinal lui donna se reduisoient à trois principaux : Le premier , de marcher avec toute la diligence possible , pour pouvoir s'emparer du passage de Roncevaux avant que les François l'eussent passé : Le second , que s'il ne pouvoit arriver assez à temps , il se gardât sur toutes choses de donner bataille avec des forces aussi inégales que les siennes , mais que revenant sur ses pas , il désolât toute la campagne & ruinât indifferemment Villes, Bourgs, & Villages , afin que les François ne trouvant pas dequoi subsister , fussent contraints de s'en retourner , ou que s'ils s'obstinoient

du Cardinal Ximenez. Liv. VI. 289
s'obstinoient à demeurer dans un pais
ruiné , il pût les attaquer à son avanta-
ge , quand la faim & les incommoditez
les auroient plus de moitié défaits.

Il ajoutoit , que s'il arrivoit à Ron-
cevaux avant les ennemis , il lui laissoit
la liberté de combattre , parce que dans
ces lieux serrez un petit nombre de bra-
ves gens en égaloit un plus grand. Villal-
va estoit déjà arrivé sur les frontieres de
la Navarre , lors qu'il reçut ces ordres.
Il marcha aussi tost , & le fit avec tant
de diligence qu'il prévint les François ,
arriva avant eux à Roncevaux , & s'y po-
sta si avantageusement qu'il ne douta
point qu'il ne les vainquît , s'ils s'obsti-
noient à y vouloir passer malgré lui.

D'un autre costé Jean d'Albret arrivé
au pied des Pirenées divisa son Armée
en trois corps : Il donna le commande-
ment de l'avant-garde à Dom Pedro Pe-
ralta Maréchal de Navarre ; le corps de
bataille estoit commandé par le Comte
de Foix & le Cardinal son frere , oncles
paternels de la Reine ; pour lui , par une
faute qui lui couta la partie ; au lieu
d'estre à la teste de son Armée pour y
mettre l'ordre , & l'animer par sa presen-
ce , il se tint à l'arriere-garde ; & par
une seconde faute pire que la premiere ,

au lieu de suivre de près le reste de l'Armée pour la soutenir & la commander en personne , s'il en estoit besoin, il s'arrêta à battre le Fort de S. Jean.

Comparez
Livre 6.

Les François persuadés que les Espagnols pris au dépourvû n'avoient pas eu le temps de s'assembler , marchaient avec si peu d'ordre & de discipline , & qui pis est avec si peu de précaution , que l'avant-garde tombant toute entière dans l'embuscade que Villalva lui avoit dressée , fut obligée de se rendre à discrétion. Le Corps de bataille fut encore plus maltraité , Villalva qui n'avoit pas assez de monde pour garder les prisonniers , fit main-basse sur tout ce qui se presenta devant lui , mit le reste en déroute : ce qui resta de cette défaite ayant joint l'arrière-garde , la jettâ dans une si grande consternation, que Jean d'Albrer abandonnant le siege de S. Jean , fut obligé de se retirer dans sa Principauté de Bearn : Là s'abandonnant à son désespoir , il mourut peu de temps après. Sa mort fut bien-tôt suivie de celle de la Reine sa femme , qui ne luy survêcut que sept mois. Le Maréchal & les principaux Chefs furent envoyez dans les prisons de Castille , où désespérant de leur liberté , ils moururent tous ou de

du Cardinal Ximenez. Liv. VI. 291
misere ou de leurs propres mains.

Villalva vainqueur contre toute apparence , donna aussi-tost avis de sa victoire au Cardinal. Il apprit cette nouvelle avec autant de froideur que s'il s'y fût attendu, & sans perdre un moment il renvoya le même courier chargé de felicitacion pour Villalva qu'il recompensa largement. Ces lettres estoient accompagnées d'un ordre positif de revenir sur ses pas , de ruiner toutes les Places fortes de la Navarre , à la reserve de Pampelune où il vouloit faire bâtir une Citadelle ; & d'exécuter si ponctuellement cette commission , qu'il ne restât pas un seul lieu dans tout le Royaume qui fût en estat de résister. Villalva n'obéit que trop exactement ; & c'est ce qui a empêché jusqu'à présent qu'on n'ait réüssi à recouvrer la Navarre.

Deux ordres apparemment si cruels , celui dont on vient de parler , & celui de mettre le feu par tout au cas que Villalva n'eût pas esté assez à temps pour empêcher le passage de Roncevaux, donnerent lieu aux ennemis du Cardinal de faire de grandes plaintes contre lui. Les uns disoient que connoissant aussi-bien qu'il faisoit l'injustice de l'usurpation de la Navarre , il n'avoit pas dû la favori-

fer avec tant d'ardeur : D'autres se plaignoient de ces incendies , de ces ravages , de cette maniere barbare de faire la guerre , qui jusques alors n'avoit point esté en usage de Chrétien à Chrétien. Les devots particulièrement exageroient le renversement de quelques Eglises qui n'avoient pas esté épargnées , & tous en general demeuroient d'accord , que si quelqu'un avoit à donner l'exemple de pareilles executions , ce ne devoit pas estre un homme de son caractère.

Ces plaintes estant venues jusqu'à Ximenez , il y répondit en peu de mots , que quant à l'usurpation de la Navarre , ce n'estoit pas à un sujet comme lui à examiner si son Souverain avoit droit ou non sur un estat ; qu'au contraire il devoit presumer que le droit , la raison & la justice estoient toujours de son costé ; Que le feu Roi Catholique s'estant emparé de la Navarre , il avoit crû le pouvoir & le devoir faire : Que quant à lui , le Roi Charles son successeur s'estant remis à ses soins de la conservation de ses Etats , il n'avoit ni pû ni dû faire autrement que de conserver à un Prince absent , éloigné , & hors d'état de se défendre par lui mesme , un Etat qu'il avoit reçu de son Ayeul , & dont il lui avoit confié la défense.

Quant à la maniere de faire la guerre que l'on appelloit cruelle & barbare , il n'estoit ni nouveau ni injuste de perdre une partie pour sauver le tout : que si les François eussent pû une fois s'établir dans la Navarre , ils y fussent venus en si grand nombre , qu'il n'eût plus esté au pouvoir des Castillans , ni de les en chasser , ni de les empêcher de porter le fer & le feu dans l'Arragon & dans la Castille ; qu'alors , mais trop tard , l'on eût éprouvé que la compassion que l'on eût eu à contre temps pour la Navarre eût esté plus cruelle que la prétendue severité avec laquelle l'on se plaignoit qu'il l'avoit traité : Que la démolition des Châteaux & des Places fortes avoit esté d'une necessité indispensable ; qu'il épargnoit par là un grand nombre de garnisons , qui eussent esté infiniment à charge à l'Etat : Qu'il punissoit la faction de Grammont , qui après avoir quitté la Navarre pour suivre Jean d'Albret , ne cessoit de solliciter les peuples à la revolte , & celle de Beaumont , qu'il sçavoit tres-certainement avoir favorisé la dernière entreprise du Roi de Navarre , & qu'il ostoit tout à la fois aux Navarrois l'envie & les moyens de se revolter , & aux François ceux de favoriser leur revolte , par l'im-

possibilité où les uns & les autres se trouvoient d'avoir des Places où ils pussent se défendre.

Quant à la démolition des Églises , le Cardinal répondit , que si elles avoient esté bâties de sorte qu'elles ne pussent servir qu'au culte divin , l'on ne pouvoit pas douter qu'il ne les eût épargnées ; mais qu'estant telles que les ennemis en les fortifiant à peu de frais s'en pouvoient servir pour incommoder le païs , il ne croyoit pas que Dieu voulût que pour conserver des Temples materiels l'on donnast lieu à la perte d'une infinité de Temples spirituels qui lui estoient beaucoup plus chers.

Cependant la démolition des Places fortes de la Navarre ne fut pas si generale , que la Forteresse de Marzilla n'en fût exempte. Anne de Velasco , Marquise de Falcez , à qui elle appartenoit s'y opposa courageusement ; & après en avoir refusé l'entrée aux Commissaires envoyez par Ximenez , elle répondit que le Marquis son époux sçauroit bien conserver au Roi Charles ce que le feu Roi Ferdinand lui avoit confié. Ximenez qui estoit assuré de la fidelité du Marquis n'insista pas , & voulut bien lui donner cette marque de sa confiance.

Quant à Villalva, il ne joiit pas long-temps de l'honneur qu'il venoit d'acquérir en conservant la Navarre. Il mourut subitement au sortir d'un festin que lui avoit fait le Connestable de Navarre dans son Château de Lerin. On crut qu'il avoit esté empoisonné, mais l'on ne jugea pas à propos d'approfondir le fait. L'Espagne joiit encore aujourd'hui du fruit de sa victoire.

Ximenez estoit à peine sorti de cette affaire qu'il en survint une autre : Elle n'estoit pas à la verité tout à fait si considerable, quoi qu'elle le fût beaucoup : il ne s'en tira pas avec moins d'honneur & de succès.

Les habitans de Malaga Ville celebré par le commerce de ses vins, située dans le Royaume de Grenade, avoient depuis long-temps de grands differends avec les Officiers de l'Amirauté de ce Royaume; ils se plaignoient qu'ils entreprenoient tous les jours sur leur juridiction & sur leurs privileges, qu'ils estendoient trop leur Ressort, & que par des attributions mal prétendues, les crimes demeuroient impunis, ce qui remplissoit leur Ville de bandits & de scelerats qui troubloient sa tranquillité & la sureré du commerce. Ils-avoient souvent fait des plaintes au

feu Roi Ferdinand , mais ayant toujours différé de leur rendre justice pour ne pas s'attirer tous les Amiraux de ses Royaumes , qui avoient les mêmes prétentions que celui de Grenade , ils s'adressèrent après sa mort directement au Roi Charles au mépris de Ximenez , au jugement duquel ils ne voulurent jamais se soumettre.

L'Amirante au contraire voyant qu'ils se prévalaient des prétendues lettres favorables qu'ils se vantoient d'avoir reçues de Bruxelles , & qu'ils insultaient tous les jours ses Officiers , eut recours au Cardinal , & lui demanda justice.

Ximenez écrivit aussi-tôt aux habitants de Malaga , qu'il leur défendoit les voyes de fait , que s'ils avoient des prétentions contre l'Amiral de Grenade , ils avoient des Loix auxquelles ils pouvoient recourir , & des Magistrats auxquels ils devoient s'adresser : Que s'ils craignoient le credit de leur partie , ils n'avoient qu'à s'adresser à lui , qu'on devoit le connoître assez zélé pour la justice , pour ne pas apprehender qu'il voulût faire quelque chose contre elle en faveur de qui que ce fût.

La lettre du Cardinal ayant été lue dans le Conseil de Malaga , n'eût pas

l'effet qu'on en devoit attendre. L'offre que Ximenez faisoit de son mouvement & sans en avoir esté prié, d'estre le juge de cette affaire le rendit suspect; Ainsi au lieu d'avoir recours à sa justice, les Malagains coururent aux armes, élurent des Chefs, abatirent les marques de la justice des Amiraux, chasserent les Officiers de l'Amirauté, & afin que rien ne manquât à une rebellion déclarée, ils firent conduire ce qu'ils avoient d'artillerie sur leurs remparts, & en firent fonder une nouvelle piece d'une grandeur & d'une grosseur extraordinaire avec cette inscription : *Les défenseurs de la liberté de Malaga s'expliqueront par ma bouche.*

Ximenez fut d'autant plus irrité de l'attentat des Malagains, qu'il n'avoit rien épargné pour le prevenir. Il estoit d'une conséquence à ne pouvoir estre dissimulé, & quand le Cardinal eût esté naturellement moins severe, il n'eût pû s'empêcher d'en faire un châtiment exemplaire. Pressé de ces considerations, & encore plus de l'apprehension des suites que pouvoit avoir une pareille entreprise, si l'on n'y remedioit promptement, il donna ordre à Dom Antoine de la Cueva Capitaine experimenté, d'assembler

au pluſtoſt cinq cens chevaux & ſix mille fantaſſins des Milices Bourgeoiſes du Royaume de Grenade , & de marcher en diligence pour aller punir la revolte des Malagains. Ces Troupes , dont l'on commença de reconnoiſtre l'utilité, ſe mirent auſſi promptement en campagne , que ſi c'eût eſté des Troupes réglées , & marchant à grandes journées elles arriverent à Antequera à une petite journée de Malaga ; elles firent alte pendant que la Cavalerie diviſée en pluſieurs eſcadrons s'avança juſqu'à la portée du canon de la Ville. Les Malagains ne pouvant plus douter de l'arrivée de l'Armée deſtinée à châtier leur rebellion , paſſerent tout d'un coup d'une extrême confiance à la derniere conſternation. Deux Députés partirent auſſi-toſt pour aller trouver la Cuëva , le prier de ſuspendre ſa marche , & l'aſſurer qu'ils ſe remettoient à la diſcretion de Ximenez , & qu'ils en paſſeroient par tout ce qu'il lui plairoit de leur ordonner.

Quoique la Cuëva eût ordre de les épargner au cas qu'ils ſe ſoumiſſent , il leur parla comme ſi ſa commiſſion portoit de les exterminer , & de traiter leur Ville d'une maniere qui ſervît d'exemple à toute l'Eſpagne ; puis faiſant ſem-

blant de se laisser fléchir à leurs larmes , il leur dit qu'il en alloit écrire à Ximenez , qu'il feroit plus , qu'il se rendroit leur mediateur , & qu'en attendant sa réponse , il n'entreprendroit rien , pourvû que du costé de la Ville l'on persistât dans les sentimens de soumission dont ils l'assuroient de sa part.

La réponse vint quelques jours après. La Cuëva la communiqua aux deux Deputez , & quoi qu'elle portât que la Ville se rendroit à discretion , elle aima mieux se soumettre à la clemence de Ximenez , que de courir les risques d'un siege. La Cuëva marcha aussi-tost du costé de la Ville , se saisit des portes , des places , & de tous les postes dont l'on eût pû se prevaloir ; le reste de l'Armée estant entré dans la Ville , la Cuëva y entra le dernier , accompagné d'une partie des Officiers. Il fit dresser en sa presence plusieurs gibets. Jamais consternation ne fut égale à celle de Malaga : Tout le peuple à genoux crioit misericorde , pendant qu'un Heraut appelloit cinq des principaux habitans & des plus coupables , qui furent livrez & pendus sur le champ. La vengeance n'alla pas plus loin. La Cuëva au nom de Ximenez pardonna à tout le reste , rétablit les Officiers de l'Amirauté ,

& la tranquillité dans la Ville , & en partit enfin au milieu des acclamations des Malagains , qui ne croyant pas en estre quittes à si bon marché , ne pouvoient se lasser de louer la clemence de Ximenez.

Le Cardinal ne manqua pas de se prévaloir de ces deux succès : Il en écrivit au Roi & à Chievres ; & comme l'on estoit tres-satisfait de sa conduite , ils ne contribuerent pas peu à lui faire obtenir toutes les demandes que nous avons dit , qu'Ayala estoit allé faire de sa part à Bruxelles. Cependant pour moderer cette grande autorité qu'on ne pouvoit lui refuser , & qui devenoit suspecte à Chievres , on lui donna pour adjoint avec l'Evêque de Tortose , la Chau l'un des Seigneurs de Flandre qui avoit le plus de credit à la Cour de Charles ; mais ne s'estant pas trouvé assez fort pour balancer l'autorité de Ximenez l'on y joignit Amerstorf. Celui ci estoit d'une des plus illustres maisons de Hollande , il avoit l'esprit ferme & entreprenant , & l'on n'en connoissoit point de plus propre à tenir teste au Cardinal. Il les reçut l'un & l'autre avec toutes les marques de consideration qu'ils pouvoient attendre de lui ; il les introduisit dans le Con-

feil en qualité de ses Colegues ; mais il n'en gouverna pas moins absolument qu'il faisoit , lors qu'il n'avoit que l'Evesque de Tortose pour adjoint , & il agissoit alors presque aussi indépendamment que s'il avoit esté seul Regent. Ces Seigneurs s'en plainquirent , ils en écrivirent au Roi même ; mais Ximenez , qui avoit le reste du Conseil pour lui fit toujours son chemin , & ne changea rien à sa conduite ordinaire. L'on fut obligé de dissimuler avec un homme qui s'estoit rendu si nécessaire , qu'on ne pouvoit plus se passer de lui. Mais ces Seigneurs le lui rendirent enfin , & ils furent l'une des principales causes de sa disgrâce. Cependant le Cardinal couvert de gloire pour le passé , seur du présent , & persuadé que sa faveur dureroit autant que sa vie , ne trouvoit point d'affaire difficile ; il avoit choqué tous les grands , & l'avoit fait avec succez ; il entreprit enfin la Reine Germaine , veuve du feu Roi Catholique.

Il l'avoit menagée jusques alors , mais s'estant apperçû qu'elle ne vouloit point de mal à l'infortuné Prince de Tarente , que Consalve avoit envoyé prisonnier en Espagne , contre le serment qu'il avoit fait sur la sainte Eucharistie de le laisser

en liberté , il s'imagina que comme elle estoit encore jeune , elle pourroit bien penser à se remarier avec lui. Il n'en fallut pas davantage pour le porter à donner atteinte au testament du feu Roi. Le coup estoit hardi , mais après en avoir écrit à Charles , il ne laissa pas de l'entreprendre comme de son chef , & se chargea à l'égard du Roi de tout ce qui en pourroit arriver.

Il y avoit un article dans ce testament , par lequel le feu Roi , outre son douaire laissoit à la Reine veuve une pension viagere de trente mille Ducats. Il l'avoit assignée sur les revenus du Royaume de Naples , soit que la Reine l'eût ainsi souhaité , ou afin qu'au cas que les François le reconquissent , ils demeurassent chargez de cette pension , ce qui seroit autant de déchargé sur son Epargne , & un profit seur qui lui reviendrait après cette perte.

Ximenez pour rompre les intelligences qu'elle pourroit former dans le Royaume de Naples en faveur du Prince de Tarente à l'occasion de cette pension entreprit d'en changer le fonds , & fit dire à la Reine qu'il la prioit de trouver bon pour des raisons tres-importantes , qu'il l'a lui assignât ailleurs , & d'acce-

du Cardinal Ximenez. Liv. VI. 303
pter en échange les Villes d'Arenvalo ,
d'Olmedo , de Madrigal & de Sainte
Marie de Nieve , qui estoient de mesme
revenu , & qui avoient souvent servi de
Doüaire aux Doüairieres de Castille.

La Reine comprit aussi-tost trois choses qui lui furent également sensibles ; Qu'on se désoit d'elle ; qu'on prétendoit l'obliger à passer le reste de ses jours dans le veuvage ; & qu'on vouloit la contraindre à demeurer en Espagne dans une dépendance aussi odieuse pour elle , que celle des petits-fils du premier lit du défunt Roi son Epoux. Ces deux derniers inconveniens lui estant également fâcheux , Elle n'épargna rien pour éluder l'échange qu'on lui proposoit ; mais le Cardinal s'y estant obstiné d'une manière qui paroissoit invincible , elle fut contrainte de l'accepter.

Sur l'acceptation de la Reine , on voulut la mettre en possession des quatre Places , mais le Comte de Cuëllar grand Tresorier de Castille , se jeta dans Arenvalo & s'y fortifia resolu de s'y maintenir par la voye des armes.

Il faisoit son séjour ordinaire dans cette Ville , & il s'y estoit acquis tant de credit qu'il y estoit obéï & considéré comme s'il en eust esté le Gouverneur ;

Cette entreprise surprit d'autant plus Ximenez qu'il connoissoit le Comte pour un homme sage , & qui n'estoit nullement porté à troubler l'Etat ; en effet , il n'eut jamais fait de lui-mesme la démarche dont on vient de parler , si Marie de Velasco sa femme ne lui eût inspiré de la faire , & ne l'eût précipité malgré lui dans la revolte. Elle estoit de ces femmes imperieuses qui ne peuvent souffrir d'estre contredites , & sa faveur auprès de la Reine Isabelle , & de la Reine Germaine lui avoit donné un si grand ascendant sur l'esprit de son mari , qu'il n'avoit pas la force de lui résister , elle s'estoit broüillée depuis peu avec la Reine Germaine , & ne cherchoit que les occasions de lui donner des marques de sa mauvaise volonté. La plûpart des Grands d'Espagne toujours portés à la revolte , & toujours ennemis de Ximenez entrèrent dans cette conspiration , & promirent au Comte de l'assister d'argent & de troupes , & d'aller en personne le soutenir s'il en estoit besoin. Le Comte qui n'estoit pas entreprenant eut de la peine à se résoudre , mais les sollicitations de sa femme & les promesses des Grands l'entraînérent malgré lui dans la revolte.

Ximenez qui estoit ami du Comte de Cuëllar, & qui voyoit à regret le malheur où il s'engageoit, lui écrivit des Lettres pleines d'amitié ; lui fit parler par ses amis, & ne négligea rien de tout ce qui le pouvoit tirer du mauvais pas où il s'estoit engagé. Aux voyes de douceur il joignit les menaces, mais comme il vit que les sollicitations & les reproches de sa femme avoient plus de pouvoir sur son esprit que les avis salutaires qu'il lui avoit donnés, il fit marcher contre lui le Commissaire Royal Cornejo avec des troupes capables de le ranger à son devoir. Son instruction portoit de se saisir de tous les passages par où l'on pourroit jeter des troupes dans Arevalo, de faire arrester les Grands qui seroient assez hardis pour venir au secours du Comte, d'investir la Place ; de la sommer de se rendre & de signifier aux habitans, que s'ils tardoient un moment à obéir on les traitteroit comme des rebelles, & qu'on ruineroit leur Ville. Que quant au Comte de Cuëllar il seroit déclaré criminel de Leze-Majesté, que ses biens seroient confisquez, & sa posterité déchuë à perpetuité de tout rang & de tout titre de noblesse.

Des menaces si terribles & qui alloient

estre suivies de leur effet ne furent pas capables d'étonner la Comtesse de Cüellar, elle vouloit qu'on s'exposât aux dernières extrêmités, mais pour le Comte effrayé des malheurs dont il estoit menacé il se rendit, & fut se jeter aux pieds du Cardinal. Ce grand homme qui n'usoit de la rigueur que lors que les voyes de douceur estoient inutiles ou dangereuses, le receut à bras ouvert, lui pardonna, lui rendit son amitié, & fut toujours depuis son protecteur. De tous les Grands qui avoient favorisé la rebellion du Comte, personne ne s'estoit déclaré plus hautement que l'Amirante. Ximenez écrivit au Roy à son occasion que s'il ne prenoit pas enfin la resolution de faire quelque châtiment exemplaire, il pouvoit conter qu'à son avènement à la Couronne, il n'auroit d'autorité qu'autant qu'il plairoit aux Grands. Il ajoutoit, *que l'obéissance que les sujets doivent à leurs Souverains est soutenüe par le respect & par la crainte. Que dans tous les Etats, & sur tout en Espagne la soumission ne pouvoit subsister que par les exemples d'une severité juste & bien employée.* Pour avoir negligé cette maxime Charles tomba depuis dans de fort grands inconveniens, mais ce ne fut

qu'après la mort du Cardinal.

La Reine ne se vit pas plustost en possession des quatre Villes que l'on vient de nommer , que Ximenez se repentit contre sa coutume de ce qu'il venoit de faire : Il prévint que cette Reine offensée par deux endroits aussi sensibles que ceux que l'on vient de remarquer , ne manqueroit jamais pour se vanger de se joindre aux mécontents , & de les rendre maîtres des quatre Places dont l'on venoit de la rendre maistresse. Sur ce préjugé il la fit observer de si près , qu'il découvrit qu'Elle avoit des conferences secretes avec Dom Pedro de Gusman Gouverneur de l'Infant , & avec l'Evesque Alvaro Osorio son Precepteur ; ils estoient l'un & l'autre également mécontents du Gouvernement , & également disposez à tout entreprendre en faveur du jeune Ferdinand.

Ximenez n'eut pas plustost reconnu la faute qu'il venoit de commettre , qu'il la repara en faisant entrer deux mille hommes de bonnes Troupes dans Arevallo & autant dans Olmedo , & il le fit avec tant d'adresse & de secret , qu'il estoit maistre de ces Places , avant qu'on eust pû prévoir qu'il eust dessein de l'entreprendre. On prétend même qu'il les retrancha

tout à-fait du Domaine de la Reine , & qu'il l'obligea de se contenter des deux autres Villes. En effet il ne se mit pas en peine de s'assurer de Madrigal & de Sainte Marie de Nieve , ces deux Villes estant devenuës inutiles en s'assurant des deux autres.

La Reine qui vit par là ses desseins rompus , fit de grandes plaintes de cette entreprise ; mais on se contenta de lui répondre qu'on ne toucheroit point aux trente mille ducats pour lesquels ces quatre Villes lui avoient esté hypotequées ; & que d'ailleurs les Troupes qui y estoient entrées , n'empêcheroient pas qu'elle n'en fût la maistresse absolue , au cas que l'on n'entreprît rien contre l'Etat , ce qu'on estoit persuadé estre très-éloigné des desseins de Sa Majesté.

Cette affaire fut suivie d'une autre , qui attira à Ximenez autant de loüanges , que celle-ci avoit fait de mécontents. C'estoit sa politique , quand il avoit esté obligé pour le bien de l'Etat d'entreprendre ou de soutenir quelque chose avec hauteur , il faisoit toujours succéder quelque événement qui en effaçoit , ou du moins qui en adoucissoit le souvenir. C'est ce qui déconcertoit le plus souvent ses ennemis , qui estant obligez

de passer continuellement du chagrin qu'il leur donnoit à l'admiration de sa conduite , demeuroient en suspens , & ne pouvoient ou n'osoient rien entreprendre contre lui.

Il y avoit long-temps que Ximenez voyoit avec un chagrin extrême la miserable vie que menoit la Reine Jeanne , mere de Charles , dans le Château de Tordesillas. Quoique ce fût un des plus agreables lieux de toute l'Espagne, elle s'en estoit faite une prison effroyable: Elle n'en sortoit jamais , Elle y avoit choisi la chambre la plus obscure & la plus incommode , Elle ne pouvoit souffrir qu'on la nettoiyast, Elle ne changeoit ni de linge ni d'habits , & ne vouloit pas qu'on la servît autrement que dans de la vaisselle de terre. Là au milieu de l'ordure & de la puanteur , son occupation la plus ordinaire estoit de se battre avec les chats, Elle remportoit souvent de ces ridicules combats des égratignures qui luy défiguroient tout le visage.

Quoique Ximenez fût persuadé qu'il n'y avoit que Dieu qui pût guerir la Reine du mal dont elle estoit attaquée , il ne laissa pas de se rendre à Tordesillas dans le dessein de la soulager. Il remarqua d'abord que Louis Ferrera ,

que le feu Roi avoit donné pour Gouverneur à cette Princesse , estoit trop vieux & trop mélancolique pour se bien acquitter de son emploi. Il lui osta ce gouvernement , & le donna à Ferdinand Duc de Talavera, dont l'esprit adroit, infinuant , & porté à la joye , estoit plus propre à divertir la Reine. Il se mit ensuite à l'étudier avec attention , & ayant remarqué que de toutes les passions auxquelles elle avoit esté sujette , il ne lui estoit resté que l'ambition ; il la prit par ce foible , lui representa que sa maniere de vie la rendoit méprisable à ses sujets , que c'estoit l'unique chose qui les empêchoit de lui venir faire la Cour , que les peuples se prenoient par l'éclat & par la dépense ; enfin il sçut la tourner si adroitement , qu'il la fit consentir à habiter un appartement plus magnifique , à manger en public , à sortir tous les jours pour entendre la Messe dans le voisinage , & pour la promenade. Il faisoit trouver dans ces occasions des personnes sur les chemins qui ne manquoient pas , lors qu'elle passoit de lui faire les acclamations ordinaires de *Vive la Reine* : Enfin il l'accoutuma si bien à agir en Reine , que si elle ne guerit pas de sa folie , elle vécut au moins d'une maniere incompa-

ablement plus agreable qu'elle n'avoit fait depuis la mort du feu Roi de Castille.

Ximenez reçut plus de témoignages de reconnoissance pour cette action, que pour toutes les grandes choses qu'il avoit faites jusqu'alors. Le Roi & Chievres l'en remercierent : Les Grands lui en firent leurs complimens ; & toute l'Espagne retentit de ses loüanges.

Chievres crut avoir trouvé l'occasion de faire trois choses qu'il avoit extrêmement à cœur , & qu'il croyoit de la dernière importance de trouver faites, quand le Roi Catholique arriveroit en Espagne. Ainsi connoissant Ximenez extrêmement entreprenant , le voyant applaudi de toute l'Espagne , & reconcilié depuis peu avec les Grands qui s'estoient le plus declarez contre lui , il lui fit écrire par le Roi Catholique qu'il lui auroit la dernière obligation s'il travailloit à retirer tout ce qui auroit esté usurpé ou aliené de son Domaine , s'il retranchoit toutes les pensions obtenuës par faveur , & generalement à tout autre titre que pour des services rendus à l'Etat ; & s'il faisoit rendre compte à ceux qui avoient eu le maniment des Finances.

Ximenez répondit à Sa Majesté qu'il estoit prest d'entreprendre tout ce qui se-

roit avantageux à son service, comme il demeurait d'accord qu'étoient les trois articles dont il lui avoit fait l'honneur de lui écrire ; mais qu'il n'étoit pas juste qu'on se servît toujours de lui comme Dieu faisoit du démon, c'est à dire pour punir ou pour affliger les gens ; qu'il falloit lui donner le moyen d'adoucir & de refermer les playes après qu'il les auroit faites ; qu'il n'en coûteroit rien à Sa Majesté, puis qu'il ne falloit pour cela que lui laisser la disposition des Gouvernemens des Places & des Provinces, dont il ne pourvoiroit jamais que des personnes agreables à Sa Majesté, & les plus capables de rendre service à l'Etat : Il chargea en mesme temps Añala qui estoit resté seul à Bruxelles, de faire entendre à Chievres qu'il n'entreprendroit point ce qu'on lui proposoit, qu'on ne lui eust accordé ce qu'il demandoit, le dernier étant absolument nécessaire pour l'exécution du premier.

Chievres souhaittoit avec d'autant plus de passion l'exécution des trois articles, qu'il estoit persuadé que si le Cardinal l'entreprenoit ; il en viendroit infailliblement à bout, & que s'il ne l'entreprenoit pas, il faudroit qu'il l'entreprît lui-mesme à l'arrivée du Roi Catholique

que en Espagne , ce qui rendroit son ministère d'autant plus odieux aux Espagnols qu'il estoit estrange , & par conséquent moins redouté que Ximenez , dont le credit estoit establi depuis longtemps. Il prévoyoit encore que le contre-coup de cette haine publique porteroit sur le Roi Catholique mesme, dont il étoit important que le Regne ne commençât pas par des recherches qui devoient faire tant de mécontents. Ainsi quoique Ximenez par ce qu'il avoit déjà obtenu , & par ce qu'il demandoit encore, partageât visiblement l'Autorité Royale , il lui fut d'autant plus aisé de porter le Roi Catholique à le lui accorder , qu'il lui fit voir que le profit qui lui en reviendrait , valoit incomparablement mieux que ce qu'il estoit obligé de céder , qu'étant prest de partir pour l'Espagne , il ne le cedit pas pour long-temps , & qu'en tout cas l'on pourroit obliger ceux qui auroient esté pourvus par Ximenez à prendre de nouvelles provisions de Sa Majesté , d'où il s'ensuivroit qu'ils lui auroient toute l'obligation des Gouvernemens dont le Cardinal les auroit pourvus.

Ximenez ayant obtenu ce qu'il demandoit , il n'en fit point un mystere ;

il fut bien-aïse que l'on sçût qu'il avoit entre les mains de quoi dédommager ceux à qui il seroit obligé de faire quelque chagrin. Après cette précaution, il entreprit l'exécution des trois articles, avec tant d'application qu'il en vint à bout en peu de temps. Il retira tout ce qui avoit esté usurpé du Domaine Royal, ou ce qui en avoit esté donné par pure gratification. Il taxa les usurpateurs à des sommes assez modiques, & ne voulut pas que pour le passé on exigeât rien des possesseurs de bonne foi. Il racheta ce qui avoit esté donné à titre onereux, & ne voulut pas mesme qu'on préconât la jouissance. Il retablit ainsi le Domaine dans son premier Etat. Il examina ensuite les pensions; il retrancha entièrement les unes, & modera les autres; & il eut en cela si peu d'égard à lui-mesme, qu'il n'épargna dans cette occasion, ni Pierre Martyr, ni Gonsalez d'Oviedo. Ils avoient écrit jusqu'alors tres-avantageusement de Ximenez, mais quand ils virent qu'on retranchoit leurs pensions, ils retrancherent aussi leurs louanges, Ximenez l'avoit prévu. Mais il n'y avoit aucune considération particulière qui le pût empêcher de procurer le bien de l'Etat.

Cet examen fut suivi de celui des dépenses de la Couronne. Il en retrancha quantité d'inutiles ; il cassa bon nombre d'Officiers , qui ne servant de rien ne laissoient pas d'avoir de gros appointemens.

Il traita ensuite à la dernière rigueur ceux qui avoient abusé du maniment des Finances , il les condamna à de grosses sommes au profit de l'Epargne , & les contraignit de les payer par des emprisonnemens tres-rigoureux : Les plus coupables mesme payerent de leur vie , & de la confiscation generale de tous leurs biens.

De ces deux sources , & de l'administration exacte des revenus de la Couronne (à laquelle il donnoit ses premiers soins) il en tira tant d'argent , que sans faire aucune nouvelle imposition , il fournit avec éclat à toutes les dépenses de l'Etat ; il acquitta les dettes immenses que Ferdinand & Isabelle avoient esté obligez de faire , il dégagea le Domaine , il équipa des flotes pour la sûreté des costes , & pour la conservation des conquestes d'Afrique ; il leva & entretenit des Armées , fit fortifier des Places , bâtit & remplit trois Arcenaux , à Medina del Campo , à Alcala , & à

Malaga , c'est à-dire , au milieu & aux deux extrêmités de la Castille , & tout cela se fit en moins de deux ans que dura sa Regence.

Il estoit aisé au Cardinal étant le maître absolu des Finances , de s'en faire à lui-même & aux siens telle part qu'il eût voulu ; mais la haute probité dont il faisoit profession ne lui permit pas même de se dédommager des pertes qu'on l'avoit injustement contraint de faire à l'occasion de la guerre d'Oran ; il porta la générosité jusqu'à employer ses propres revenus pour les besoins de l'Etat , sans en avoir jamais prétendu d'autre avantage que celui de l'avoir bien servi.

Une Réformation pareille à celle que Ximenez venoit d'entreprendre ne pouvoit qu'avoir fait bien des mécontents dans tous les Ordres de l'Etat. Le Cardinal qui avoit fait la playe la scût si bien guérir , qu'il se fit des amis de tous ceux qu'on croyoit devoir estre ses ennemis irreconciliables ; à la réserve d'un assez petit nombre , que leur bassesse ou leurs crimes rendoient méprisables , il contenta tout le monde.

Chievres avoit cru que le peu de temps que Ximenez avoit à jouir de l'au-

torité qu'on lui avoit accordée, la lui rendroit presque inutile ; mais comme il en sçavoit plus que Chievres, il sçut s'en prévaloir d'une maniere qu'on ne pouvoit pas la porter plus loin.

Il seroit difficile de dire pourquoi Ferdinand le Catholique, qui estoit un Prince si habile, n'avoit donné le Gouvernement des Provinces qu'à des gens de robe, comme seroient nos Intendans, & celui des Places pour la plûpart qu'à des gens d'une naissance assez mediocre. Ximenez les destitua presque tous, & donna tous ces Gouvernemens aux Grands de Castille, ou à des gens de service, à qui le merite tenoit lieu de naissance, qui avoient bien servi l'Etat, ou qui avoient les qualitez requises pour lui estre utiles. Il sembla dans cette occasion avoir abandonné ses anciennes maximes, dont la plus inviolable estoit d'affoiblir les Grands, bien loin de contribuer à leur aggrandissement. Mais outre qu'il avoit besoin de gens qui pussent soutenir la partie contre ceux qu'il avoit déposez, l'arrivée du Roi estoit si proche, qu'ils ne pouvoient pas avoir le temps de se prevaloir contre lui de l'autorité qu'il venoit de leur confier.

Il déposa ensuite tous les Magistrats qui n'estoient pas capables de leurs charges, ou qui s'en estoient mal acquittez, & mit en leurs places tout ce qu'il connut de gens de merite, qui avoient quelque sujet de se plaindre de lui à l'occasion de la Réformation dont l'on vient de parler. Au reste en la procurant il traita avec une parfaite égalité les amis & les indifferens. Il osta aux heritiers du grand Capitaine, dont la memoire lui estoit si chere, de grands revenus dont il crût qu'ils jouïssent indument. Tellez qui estoit son ami particulier ne fut point épargné, il lui retrancha un droit dont il jouïssoit depuis quarante ans sur les Moulins de Seville. Il en usa de mesme à l'égard de ceux qui lui estoient les plus attachez.

Il apprit dans ce mesme temps qu'il se commettoit de grands abus dans le Gouvernement des ordres militaires; il crut qu'il y devoit remédier, il se donna à cette affaire avec tant d'application, qu'en trois jours il fut parfaitement informé des regles, constitutions, coutumes, des decrets des trois Ordres, & de tout ce qui concernoit leurs droits & leurs revenus. Mais dès que les Commandeurs eurent appris qu'il vouloit

prendre connoissance de leurs affaires, ils s'y opposerent d'un consentement unanime; ils prétendirent que quand il y auroit des abus dans leurs Ordres, ils ne pouvoient estre reformez que par le Roy qui en qualité de Grand Maistre avoit seul Jurisdiction sur eux. Ceux de Calatrava & d'Alcantara en particulier alleguoient les Bulles des Papes par lesquelles ils prétendoient que leurs Ordres ayant esté institués sur le modele de celui de Cîteaux, il leur estoit défendu de reconnoistre d'autre Supérieur que le General ou le Grand Maistre de l'Ordre.

Ximenez répondit en general qu'il n'avoit dessein que de corriger les abus, que pour ce qui estoit de leurs exemptions & de leurs privileges, bien loin d'y donner la moindre atteinte, il estoit résolu de les appuyer de toute son autorité. Il ajoûta que les Papes avoient tres-sagement ordonné que les compagnies Religieuses (comme estoit celle de Cîteaux) ne pussent estre gouvernées que par des personnes de leur Institut, parce qu'un estrangier élevé dans d'autres maximes ruineroit leur regularité au lieu de la maintenir. Mais qu'il ne voyoit pas ce qui pouvoit empêcher que des hom-

mes de guerre , nourris comme eux dans la Cour & dans les Armées , ne fussent gouvernez par ceux qui estoient proposez au Gouvernement du reste de l'Etat. Que dans le fonds ils n'avoient de Cisteaux que le seul titre, & que comme ils n'en pratiquoient pas la regle , ils ne lui paroissent pas fondez à en prétendre leurs privileges ; qu'après tout il ne prétendoit rien de nouveau , qu'il estoit fondé en exemples. Que le feu Roy sans aller plus loin avoit commis l'Archevêque de Grenade , pour avoir l'inspection sur les trois Ordres , qu'en cette qualité il avoit presidé à leurs Chapitres. Et qu'il n'y avoit que quelques jours que le Doyen de Louvain avoit fait élire par l'ordre du Roy & sans aucune formalité Dom Pedro Nunnez de Gusman Grand Commandeur de Calatrava.

Comme il n'y avoit rien à repliquer à des preuves si fortes & si précises , les Commandeurs furent obligez de désister de leur opposition , & Ximenez continua ce qu'il avoit commencé avec un air de superiorité & de dignité qui ne recut pas la moindre contradiction. Il découvrit dans la recherche qu'il fit , des revenus que des particuliers avoient dé-

tournez. Il en prit occasion de faire revenir au Domaine Royal des sommes tres - considerables. Anciennement les Ordres estoient obligez d'entretenir un certain nombre de troupes pour défendre les frontieres , & pour faire la guerre aux Infidelles , il rétablit cet usage , & déchargea par là le Roy d'une assez grande dépense. Il retira dans ce mesme-temps des mains des Arragonois deux Villes qu'ils avoient usurpées sur l'Ordre de Calatrava , & les fit rendre au Grand Maistre , (c'est-à-dire au Roy) de qui elles dépendoient. Enfin il crea de nouveaux Administrateurs des biens & des droits du Roy , & cassa tous ceux qui avoient esté ou negligens ou infideles.

Pendant que Ximenez s'exposoit ainsi à la haine de tous les Ordres de l'Etat , pour conserver les droits du Roy & pour augmenter ses revenus , il vit avec un déplaisir extrême que les richesses de la Castille passaient en Flandre , & devenoient la proie des courtisans du nouveau Roy. Il crut qu'il devoit sur cela faire des remontrances. Il lui écrivit donc avec cette liberté & cette fermeté que le désintéressement est capable d'inspirer.

Qu'un Ministre fidele ne devoit pas se contenter de faire valoir l'autorité du Prince ,

Gomez
Livre 6.

Et de conserver ses droits , qu'il lui devoit encore des avis sinceres sur tout ce qui pouvoit contribuer au bon Gouvernement de l'Etat , au bonheur de son regne , à la felicité Et au repos de ses peuples. Que dans la veüe de cette obligation il se croyoit obligé de l'avertir de la dissipation qu'on faisoit de ses finances. Que l'experience lui apprendroit un jour, mais peut-estre trop tard à les menager; qu'il demeureroit d'accord que rien ne convenoit mieux à un grand Prince comme lui que de donner Et de donner mesme beaucoup. Mais qu'il falloit donner avec discernement Et avec choix. Qu'il ne manquoit pas de gens qui seroient bien-aïses de l'appauvrir pour le rendre plus timide Et plus dépendant , Et pour lui vendre un jour plus chèrement les secours qu'il seroit obligé de leur demander. Qu'il le prioit de faire reflexion que les besoins de l'Etat alloient estre grands. Qu'il ne pouvoit lui dissimuler que depuis le peu de temps qu'il regnoit , il avoit presque autant dépensé que les Rois Catholiques en plusieurs années, quoi qu'ils eussent vescu avec assez de magnificence. Que s'il avoit des dons à faire ce devoit estre à de bons Et de fideles serviteurs dont il auroit reconnu le zele Et l'attachement pour sa personne. Qu'il devoit la justice indifferemment à tous ses sujets. Que pour les graces elles

ne doivent estre que pour le merite & pour les services. Qu'en un mot il le prioit d'agrèer qu'il lui dit que trois choses lui avoient toujours paru tres-necessaires à un Prince, pour la gloire & pour l'affermissement de son regne. La premiere de rendre justice à chacun de quelque condition qu'il fût. La seconde de recompenser la valeur & les services des gens de guerre. Et la troisieme qui n'estoit pas la moins importante d'empêcher la dissipation de ses finances ; & de faire mesme des épargnes & des reserves pour estre en estat selon l'occasion d'entreprendre de grandes choses sans estre à charge à ses peuples.

Si ces maximes avoient esté suivies Charles V. ne se fut pas jetté dans les embarras où il se trouva depuis. Mais il n'y a guere que l'experience qui puisse former les Princes & souvent on l'acquiert trop tard.

Ce fut un coup de la bonne fortune de Ximenez d'avoir mis dans ses interets (comme on l'a raconté) tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans la Castille ; puis qu'il lui arriva dans ce mesme-temps le premier échec qu'il eut reçu depuis qu'il estoit entré dans le Ministère. Horuc de Mirisene fameux Corsaire surnommé Barberousse assisté d'Ha-

redin son frere entreprit de chasser les Espagnols de toutes les Places qu'ils avoient conquises en affrique. Il assiegea Bugie , mais après y avoir donné plusieurs assauts il fut obligé de lever le Siege , après y avoir perdu un bras qui fut emporté dans une attaque. Cet accident ne servit qu'à redoubler la haine qu'il avoit contre les Chrestiens. Il entreprit de se rendre maistre d'Alger , qui estoit depuis quelques années tributaire des Rois d'Espagne , & il en vint à bout par l'intrigue des Morabites , * qu'il avoit mis dans ses interets.

* Mo'nes
Maho-
metans.

Ce succez lui fit former le dessein non-seulement d'inquieter les Espagnols , mais de s'emparer des Etats de plusieurs petits Souverains pour reduire enfin toute l'Affrique à l'obéissance des Turcs dont les forces l'avoient aidé à se faire Roy de simple Pirate qu'il estoit. Le premier qu'il attaqua fut le Roy de Tunis qu'il prit & qu'il fit cruellement mourir. Son neveu qui luy succeda ne se trouvant pas assez fort pour resister à Barberousse prit le parti de se refugier en Espagne , & de recourir à la protection de Ximenez. Le Cardinal la lui accorda & fit aussi tost équiper une flotte dont il offrit le commandement à Ferdinand.

d'Andrada l'un des plus experimentez Capitaines de toute l'Espagne. Andrada le refusa, sur ce que l'Armée que portoit la flotte n'estoit composée que de nouvelles levées dont on ne pouvoit pas esperer un grand succez. Ximenez qui n'aimoit pas à estre refusé le donna à Dom Diego Vera, dont il avoit reconnu la valeur à la conquête d'Oran. Vera aborda heureusement à Alger, mais ayant imprudemment divisé son Armée en quatre corps pour y donner un assaut general, il fut repoussé de tous costez avec grande perte & fut obligé de repasser en Espagne avec ce qu'il pût ramasser du débris de son Armée entierement défaite.

Ximenez s'entretenoit familièrement avec ses amis lors qu'il en reçut la nouvelle : il ne changea point de visage, & n'en parut point ému, il dit à la Compagnie ce qu'on lui mandoit de la défaite de Vera. Il ajouta que l'Espagne avoit plus gagné dans cette occasion qu'elle n'y avoit perdu, puis qu'elle s'estoit défaite d'un bon nombre de scelerats ; qui n'estoient capables que de troubler la tranquillité publique, & dont la plûpart eust fini ses jours par la main des Bourreaux, que les ennemis ne se rejoüiroient pas long-temps de cet avantage, & qu'il

en auroit bien-tost sa revanche : Il continua ensuite à parler de ce qui faisoit le sujet de la conversation avec la même tranquillité que s'il ne lui fût rien arrivé de fâcheux.

Les ennemis de Ximenez se rejoindrent en secret de la mortification qu'il venoit de recevoir , & ses trois collègues le Doyen de Louvain, la Chau, & Amerstot, en prenant avantage prirent la liberté de mettre leur nom avant le sien dans la signature d'une expedition , & la lui envoyèrent ainsi signée , afin qu'il fût obligé de mettre son nom après le leur. Ximenez , qui ne s'élevoit jamais davantage que lors qu'on entreprenoit de le rabaisser , déchira froidement l'expédition , ordonna au Secrétaire d'Etat qui la lui avoit apportée de la refaire , la signa tout seul , & le fit toujours depuis , ne faisant plus l'honneur à ses collègues de leur envoyer les expéditions à signer : Ils s'en plaignirent hautement ; mais Ximenez n'en persista pas moins dans ce qu'il avoit entrepris.

Il traita les Génois avec encore plus de hauteur : Le Vice-Amiral de Castille avoit pris depuis peu sous sa protection une manière de Pirate , nommé Juan Rios , qui avoit quelquefois fait des pri-

ses sur eux; trois Galeres de Gènes l'ayant
rencontré qui accompagnoit le Vice- Gomez
Livre 6.
Amiral, le lui envoyerent demander
dans le dessein de le punir, quand il se-
roit entre leurs mains. Le Vice-Amiral
crut qu'il y alloit de son honneur de le
livrer à ses ennemis, & le refusa. Sur
cette réponse les trois Galeres Genoises
se mirent à canoner furieusement la Ga-
lere de Riviere, & le Vice-Amiral s'é-
tant mis en devoir de le défendre, les
trois Galeres l'attaquerent lui-mesme,
lui coulerent à fond une des siennes, &
en mirent une autre hors de service. Ils
firent pis, Riviere ayant abordé malgré
eux, & s'estant retiré dans Cartagène,
ils tirerent plusieurs volées de canon sur
cette Ville.

Ximenez averti de leur insolence, après
avoir refusé d'entendre leurs Députés,
fit arrester leurs effets; leur ordonna,
sous peine de la vie, de sortir dans vingt-
quatre heures des Etats de Sa Majesté
Catholique, & défendit tout commerce
avec eux: Il avoit mesme déjà donné les
ordres pour aller ravager leurs costes
avec le fer & le feu, mais ils conjure-
rent cette tempeste par une Ambassade
tres-soumise qu'ils envoyerent à Charles
dans les Pais-Bas.

Il obtint du Roy dans ce même-temps l'Evêché de Tortose pour le Doyen de Louvain , & cet Evêché lui servit depuis comme de degré pour arriver au Cardinalat, & peu de temps après au Souverain Pontificat.

Ce fut aussi à sa priere que le Docteur Mota fut fait Evêque de Badajox. Il estoit d'une condition mediocre ; mais la nature le dédommagea avantageusement de ce qui lui manquoit du costé de la fortune. Il avoit tout l'esprit qu'on peut avoir , tous les talens extérieurs , & toutes les graces qui sont d'ordinaire les fruits de la plus excellente éducation ; il estoit bienfait , il ne lui manquoit aucune des qualitez que les maistres de l'art demandent pour faire un parfait Orateur. Aucun ne le surpassoit dans l'étude de l'Ecriture Sainte , des Peres , & de la Theologie , & aucun ne l'égalait dans la maniere vive & éloquente dont il sçavoit s'exprimer ; aussi dans fort peu de temps il s'acquît la reputation du plus grand Predicateur de toute l'Espagne. L'Archiduc Philippe ayant assisté à un de ses Sermons , il en fut si charmé qu'il le prit pour son Predicateur ordinaire , & le traita toujours avec beaucoup de distinction. Les talens de Mota pour la con-

versation ne cedoient pas à ceux qu'il avoit pour la chaire, il n'en descendoit presque jamais sans achever dans les entretiens particuliers de triompher de ceux que l'Eloquence & la solidité de ses discours avoient ébranlé, sa conversation estoit aisée, solide, insinuante, & il parloit la langue Castillanne avec une élégance & une politesse dont personne n'avoit encore approché.

Avec ces qualitez Mota s'acquit tant d'estime auprès de Ferdinand & d'Isabelle, que cette Princesse avoit resolu de l'élever aux plus grandes dignitez de l'Eglise lors qu'elle mourut. Ximenez qui se connoissoit en grands hommes, & qui avoit lui-mesme un merite qui l'empêchoit d'envier ou de redouter celui d'autrui, l'appuya toujours auprès de la Reine, & continua de le proteger après sa mort. On dit mesme qu'il avoit dessein d'en faire son successeur, mais Chievres qui avoit d'autres vœux rompit toutes ses mesures.

Dans les differens qui survinrent après la mort de la Reine entre Philippe Roy de Castille & Ferdinand, Mota crut prendre le parti le plus seur pour sa fortune en s'attachant à Philippe, il lui conseilla de n'entendre à aucun accommodement,

de regner seul , & de renvoyer son beau pere en Arragon ; ses conseils furent suivis. Mais Philippe vécut si peu qu'il ne laissa en mourant à Mota que le déplaisir de sa mort. Il y eust même quelque chose de pis. Ferdinand ayant repris l'Administration de la Castille , Mota se vit sans appui & sans ressource entre les mains d'un Roy qui sçavoit dissimuler les injures , mais qui ne les pardonnoit jamais. Ximenez le favorisoit toujours en secret , mais les conjonctures ne lui permettoient pas de le protéger ouvertement.

Dans cette extrémité il se joignit aux Grands d'Espagne qui s'estoient declarez pour la Regence de l'Empereur Maximilien. Mais comme ce Prince ne répondoit pas assez promptement à l'empressement des Seigneurs de son parti , Mota fit en sorte qu'on le députa pour aller negocier avec Chievres , & même avec l'Empereur si on le jugeoit nécessaire. On lui donna pour cela tous les pouvoirs nécessaires, & la plupart des Grands de Castille se chargerent de leurs Lettres pour l'Empereur.

Cette intrigue ne pût estre si secrette que Ferdinand n'en fut averti. Son premier sentiment fut de faire arrester Mo-

ta , mais comme il avoit beaucoup d'amis & que la Regence de Ferdinand n'étoit pas encore bien affermie , une seconde reflexion lui fit croire qu'il estoit plus à propos de le laisser sortir d'Espagne , mais qu'il falloit lui ôter les moyens de nuire quand il seroit auprès de l'Archiduc ou mesme auprès de l'Empereur. Il ne s'ouvrit de son dessein qu'au Connestable de Castille qui avoit épousé une de ses filles naturelles , il lui ordonna d'aller en diligence à Burgos avant que Mota en fut parti , & de faire ensorte sans qu'il s'en apperçût qu'on lui enleva les Lettres & les pouvoirs dont il estoit chargé. Le Connestable le fit observer. Il lui détacha des Chevaliers de l'industrie qui s'introduisirent auprès de lui sous prétexte de lui aider à faire & à porter ses paquets. Ses Lettres & ses pouvoirs tombèrent ainsi entre leurs mains , & afin qu'il ne manquât rien à la tromperie , ils mirent à leur place des papiers si exactement pliez de la mesme sorte , qu'à moins de les ouvrir il n'estoit pas possible de ne s'y pas tromper.

Mota partit ainsi sans avoir le moindre soupçon du mauvais tour qu'on venoit de lui jouer. Il arriva en Flandres , mais quand il fut question de produire ses

Lettres & ses pouvoirs, il reconnut qu'on les lui avoit volées. Il se plaignit en vain du Connestable , & de Ferdinand qui estoient les seuls qu'il pouvoit soupçonner ; les Flamans le negligerent comme un homme peu précautionné , sur lequel on ne pouvoit pas compter.

Tout autre découragé eut abandonné la partie ; Mota n'en usa pas ainsi. Il se roidit contre sa mauvaise fortune , & il rendit depuis tant de services , & fit paroistre tant de prudence , d'adresse , & de probité qu'il recouvra l'estime qu'il avoit perduë. Il commençoit à en jouïr lors que Ximenez qui estoit l'homme du monde qui sçavoit le mieux prendre son temps , demanda & obtint pour lui l'E-vêché de Badajox.

Comme la fortune ne se declare presque jamais à moitié pour ou contre ; Mota sçut si bien la seconder , que depuis la mort de Ximenez, Charles Quint forma le dessein de le faire Archevêque de Tolède , & le Pape celui de l'élever au Cardinalat. Mais la mort de Mota en prévint l'exécution. Pour ne laisser rien à dire d'un si grand homme , on ajoutera qu'estant prest de mourir , il se sentit vivement touché de tout ce qu'il avoit fait pour le monde ; & pour s'y procurer

du Cardinal Ximenez, Liv. VI. 333
de grands establissemens. Il crut qu'il
estoit obligé d'en faire une espece de re-
paration publique. Dans cette veuë il fit
appeller ses amis & ses domestiques, &
s'estant fait apporter la cassette où il ren-
fermoit ses papiers les plus importans, il
commença par un discours des plus tou-
chans sur la caducité des choses humai-
nes, puis il tira de sa cassette un Bref du
Pape par lequel il l'assuroit du Chapeau
de Cardinal, & une Lettre du Roy Ca-
tholique qui lui promettoit l'Archevê-
ché de Toledé, puis faisant un dernier
effort. *Voila mes amis (leur dit-il) les
grandeurs que le monde me preparoit, je les
ay recherchez, & plust à Dieu que j'eusse
fait pour lui, ce que j'ay fait pour les ob-
tenir. Il sçait mieux que nous ce qui con-
vient à nostre salut. La mort me va ravir
tous ces avantages; je l'accepte & me sou-
mets à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordon-
ner de moy; trop heureux si le sacrifice que
je lui fais de ma vie peut appaiser sa justi-
ce. Pour vous qui pour vos interests perdez
beaucoup en me perdant, n'esperez qu'en
lui. Attachez-vous à lui comme à vostre
Pere, comme au seul maistre qui merite d'estre
servi, & n'attendez pas comme moi à la mort
à juger du temps & de celui de l'éternité.*
Il n'eut pas achevé ces paroles qu'il ex-
pira.

Quoique Ximenez parût uniquement occupé des affaires d'Etat, il ne laissoit pas de donner une partie de ses soins à celles de son Diocèse & de l'Inquisition, Il avoit même fait faire depuis peu quelques executions sanglantes de plusieurs Juifs & Mahométans, qui après avoir embrassé la Religion Chrestienne, estoient retournez à leurs premieres erreurs. Ceux qui en estoient échapez, se plaignoient qu'on faisoit perir tous les jours un grand nombre d'innocens, dont tout le crime consistoit à avoir des gens interessez à leur perte. L'on faisoit ces plaintes depuis long-temps, comme on les fait encore aujourd'huy, & on les avoit toujours faites inutilement.

Pour juger si elles estoient bien fondées, il n'y a qu'à supposer [ce que ceux qui sont un peu informez des procedures de ce Tribunal, savent estre incontestable.] Il n'y a, dis-je, qu'à supposer trois choses; Que dans l'Inquisition le délateur est compté pour témoin; Qu'on ne donne aucune connoissance aux accusez de ceux qui les accusent, & qu'il n'y a point de confrontation de témoins.

Les Juifs qui estoient alors en Espagne, & ce qui y restoit des Mautes qui avoient embrassé la Religion Chrestien-

ne, qui y estoient en grand nombre, après avoir fait long-temps & inutilement leurs plaintes sur les trois chefs que l'on vient de rapporter, & se voyant par là exposer tous les jours à la vengeance de leurs ennemis, députerent enfin à Bruxelles pour obtenir du Roi que l'Inquisition sur ces trois chefs fut obligée de se conformer à l'usage de tous les autres Tribunaux tant Ecclesiastiques que Séculiers. Leur demande paroissoit juste, mais ce qui parloit le plus hautement en leur faveur, est qu'en arrivant ils avoient fait de grands presens à ceux du Conseil, & offroient au Roi quatre-vingt mille écus d'or, s'il vouloit leur accorder leur demande. Jamais proposition ne fut faite plus à propos : Charles estoit sur son départ pour l'Espagne, & il avoit besoin d'argent; tout paroissoit donc disposé à les satisfaire.

Mais Ximenez ayant appris d'Ayala ce qui se passoit à Bruxelles, il en écrivit à Charles avec autant de force que s'il se fût agi de renverser les Loix fondamentales de la Castille. Il lui rapporta l'exemple de Ferdinand, à qui les mêmes gens qui le sollicitoient de violer les loix establies par ses peres, avoient offert jusqu'à six cens mille écus d'or dans le

plus grand besoin d'argent qu'il eût jamais eû , c'est à dire , lorsqu'il estoit prêt d'entreprendre la conquête de la Navarre , ce qu'il avoit genereusement refusé. Il ajouta , que si l'on reformoit les trois chefs , dont l'on se plaignoit , l'Inquisition n'auroit plus de témoins ; ou que si elle en avoit , ils seroient tous les jours exposez à estre poignardez par les accusez , ou par leurs partisans. Enfin il lui prédit un soulèvement general dans toute l'Espagne , s'il entreprenoit de passer outre. Il n'en falut pas davantage pour obliger de renvoyer les Députez sans leur rien accorder , & les trois chefs des procédures furent d'autant micux establis , que l'on avoit fait de vains efforts pour les renverser.

Les Deputez revinrent ainsi de Bruxelles sans avoir rien obtenu ; mais ayant publié ou à dessein ou imprudemment , que le Roi , quoiqu'on affectât d'en publier , n'estoit pas prest de passer en Espagne ; & que les Flamans , qui apprehendoient de se voir reduits en Province de cette Monarchie , n'épargnoient rien pour le retenir , l'on vit par tout de si grandes dispositions à un soulèvement general , que quelque interest qu'eût Ximenez à prolonger la Regence , qui
ne

ne devoit durer que jusqu'à l'arrivée du Roy, il fut obligé de lui mander qu'à moins qu'il ne fût résolu de perdre l'Espagne, & de voir son frere Ferdinand élevé sur le Trône, il falloit partir incessamment : Que quant à luy il n'avoit pû appaiser le peuple, qu'en faisant préparer la Flote qui devoit l'escorter, qu'elle partirait dès qu'elle seroit en état, & que Sa Majesté de son costé devoit tout préparer pour son départ.

Cependant quoyque Ximenez n'épargnât rien pour retenir les peuples dans le devoir jusqu'à l'arrivée du Roy, les mécontents augmentoient tous les jours. Il estoit arrivé plusieurs personnes des Pays-Bas, qui avoient publié que l'on y faisoit passer tous les jours d'Espagne des sommes d'argent, qui toutes immenses qu'elles estoient, n'estoient pas capables de satisfaire l'avarice des Ministres de Sa Majesté. Que si Elle prétendoit les introduire dans le Conseil, il n'y avoit plus ni Charges ni Benefices auxquels les Espagnols pussent prétendre ; qu'ils vendoient publiquement les unes & les autres ; & que si cela continuoit, l'on n'y verroit bien-tost que des gens qui en seroient tout à fait indignes, des simoniaques & des impies.

Ces bruits s'estant répandus par tout, plusieurs Villes s'assemblerent pour en délibérer; & le résultat fut que Sa Majesté seroit suppliée de n'admettre dans son Conseil d'Espagne, aux Charges, aux Benefices & aux Gouvernemens que des naturels du Pays, Quoyque Ximenez fût persuadé qu'ils n'avoient pas tort, il ne laissa pas de s'opposer de tout son pouvoir à de pareilles délibérations, qu'il traitoit d'injurieuses à Sa Majesté. Mais l'interêt, la plus forte de toutes les passions, avoit tellement échauffé tout le monde, qu'il ne put les apaiser qu'en se chargeant d'en écrire luy-même à Sa Majesté. Il luy écrivit en effet & il le fit avec chaleur; & donna par là le coup fatal à sa fortune.

Les Courtisans de Bruxelles persuadèrent au Roy que le mal n'estoit pas à beaucoup près si grand que Ximenez le faisoit; qu'il débitoit ses propres sentimens en faisant semblant d'appuyer ceux du Peuple. Qu'en excluant ses plus fideles serviteurs des Gouvernemens, des Charges & du Conseil, il ne travailloit qu'à se rendre necessaire & à tenir Sa Majesté dans une dépendance éternelle de lui & des siens. En un mot, comme ils crurent qu'il avoit conjuré leur perte, ils

conjurèrent la sienne, & se liguerent entr'eux pour y réussir.

Les uns exageroient la hauteur & l'indépendance avec laquelle il traitoit les Collegues que le Roy lui avoit envoyez; d'autres blâmoient la severité de ses mœurs & la dureté prétendue dont il usoit, sur tout avec les Grands; plus propre, disoient-ils, à un gouvernement de Moines, qu'à celui d'un Etat. D'autres traittoient de défobéissance punissable le refus qu'il faisoit quelque fois d'exécuter les Ordres du Conseil de Bruxelles, lorsque le service du Roy demandoit qu'il ne les exécutât pas. Enfin ils se recrioient tous contre la hardiesse qu'ils prétendoient qu'il avoit eue de partager l'autorité Royale, en contraignant le Roy de luy en ceder une partie.

Quoyque Charles n'eut alors que dix-huit ans, il ne laissa pas de démêler les motifs qui portoit ses Courtisans à se déclarer avec tant de chaleur contre Ximenez, & un jour même il répondit avec une sagesse qu'on n'eût pas dû attendre de son âge; *que ce qu'il voyoit dans le Cardinal d'Espagne estoit que de quelque*

Gomez
Livre 6.

maniere qu'il gouvernât seul ou accompagné, il ne faisoit rien qui ne convînt à la dignité de sa personne & aux règles de la justice;

que sa severité dont on se plaignoit, estoit souvent nécessaire pour maintenir l'ordre & la discipline : qu'en un mot il estoit persuadé qu'on ne pouvoit rien faire de mieux que de le laisser gouverner comme il le jugeroit à propos.

Cette réponse de Charles fit cesser les plaintes, mais comme elle n'osta pas aux ennemis de Ximenez la passion qu'ils avoient de lui nuire & de détruire enfin cette grande autorité qui leur faisoit ombrage; ils ménagerent l'esprit du Roy avec tant d'adresse, qu'ils lui persuaderent d'envoyer en Espagne un homme d'un si grand caractère, que Ximenez ne pût se dispenser de luy céder. L'affaire fut proposée au Conseil. Les uns furent d'avis de prier l'Empereur de passer en Espagne; mais il estoit si occupé des guerres d'Italie, qu'il ne convenoit point à l'état de ses affaires de s'en éloigner. D'autres proposerent d'envoyer l'Electeur Palatin, ou le grand Chancelier Sauvage, mais on s'apperçût bien tost qu'ils n'estoient pas d'un assez grand caractère pour obliger Ximenez à leur céder. On fit encore d'autres propositions, mais on y trouva tant d'inconveniens qu'on ne jugea pas à propos de s'y arrêter.

Ces intrigues ne purent estre si secret-

tes que Ximenez n'en fût averti ; le parti qu'il prit en cette occasion ne pouvoit estre plus propre à déconcerter ses ennemis. Il écrivit au Conseil de Bruxelles & à Chièvres mesme en particulier , qu'il estoit las d'avoir tous les jours de nouveaux dégouts à essuyer , qu'on ne s'amusât plus à luy envoyer des compagnons pour partager son autorité , mais qu'on pensât sérieusement à luy envoyer au plustost un Successeur. Qu'il estoit resolu de se retirer dans son Diocèse , & d'employer le peu qui lui restoit de vie à se disposer à bien mourir. Que tout le monde sçavoit qu'il n'avoit point recherché la Regence , qu'ainsi il la quitteroit sans regret , qu'il avoit toujours servi son Roy & son Pays avec affection & sans interest , & s'il l'osoit dire, avec succez & avec honneur. Qu'au reste puisque la jeunesse du Roy ne luy permettoit ni de voir ce qui convenoit à son service , ni de s'y attacher avec cette fermeté si nécessaire à ceux qui veulent regner avec gloire ; & que l'avarice & la jalousie de quelques personnes de sa Cour s'opposoient tous les jours de plus en plus à l'exécution de ses bonnes intentions ; il ne se croyoit plus responsable des malheurs qu'il prévoyoit ; qu'il alloit se retirer à Toledé, où ne vivant plus que pour Dieu & pour son Troupeau, il verroit comme du Port , les orages qui s'éleveroient dans le Royaume.

Cette Lettre de Ximenez fit faire des reflexions bien differentes à ceux qui composoient le Conseil ; les uns estoient d'avis qu'on le prît au mot & qu'on se défît une bonne fois pour toutes de cet homme inflexible , qui ne pouvoit s'accommoder au temps. Mais Chièvres & les plus experimentez ne furent pas de cet avis , la liberté avec laquelle Ximenez continuoit de les accuser , les choquoit d'une maniere qui redoubloit leur haine , mais ils ne pouvoient s'empêcher de le considerer comme le seul homme capable de prévenir ou d'arrester les désordres qui pouvoient naistre en Espagne pendant l'absence du Roy. D'ailleurs ils estoient persuadez que quand mesme il abandonneroit la Regence, il auroit toujours assez d'autorité pour les empêcher de dominer dans la Castille, & de la piller comme c'estoit leur dessein.

Ils resolurent donc de ne plus s'opposer à sa Regence, & mesme de ne rien negliger pour le satisfaire. Mais en mesme temps ils s'affermirent dans le projet qu'ils avoient fait de retenir le Roy le plus long-temps qu'ils pourroient dans les Pays-bas.

En execution de cette resolution, Chièvres & le Conseil répondirent à Xime-

nez, en donnant de grandes loüanges à sa conduite passée, & en luy promettant pour l'avenir d'entretenir avec luy une parfaite intelligence; ils l'exhorterent mesme à ne prendre conseil que de sa prudence ordinaire, & à regler toutes choses comme il le jugeroit à propos. Le Roy luy confirma tous les pouvoirs qu'il luy avoit donnez, & ne se reserva que la nomination aux Evêchez & aux Commanderies, comme on la déjà dit. Il luy écrivit de sa propre main, que son intention avoit toujours esté qu'il fût le maître; qu'il reconnoissoit que le bonheur & le repos de ses Etats dépendoit de ses conseils, qu'ainsi il le prioit de continuer à gouverner comme il avoit fait, & de suivre les Ordres du Ciel qui l'avoit destiné à quelque chose de plus grand que la conduite d'un Diocèse.

Ces Lettres estoient trop satisfaisantes pour que Ximenez n'en fût pas content; mais ce qui le satisfit d'avantage fut l'ordre positif qu'il reçût en mesme temps de faire préparer la Flote & de l'envoyer sur les costes de Flandres où Charles devoit s'embarquer. Cependant Ximenez repondit au Roy, qu'il n'avoit jamais refusé de servir quand il avoit crû le pouvoir faire utilement, & que si on vouloit

Gomez
Livre 7.

344 *Histoire du Ministère*
bien le seconder, il esperoit de luy remettre
un jour un Royaume bien policé & des Su-
jets tres-soumis.

Depuis ce temps-là une des principales occupations de Ximenez fut de faire préparer la Flote. Mais on ne fut pas long-temps sans apprendre que les Ordres envoyez de Bruxelles pour la faire partir, n'estoient que pour amuser le peuple, & pour pouvoir cependant, sous prétexte des dépenses necessaires pour ce voyage, tirer du Cardinal l'argent qu'il avoit amassé avec grand soin, & qu'on pilloït ensuite, sans mesme se mettre en peine de sauver les apparences.

Comme le temps des minoritez est pour l'ordinaire un temps de troubles, & qu'il ne manque jamais de gens qui se flatent de profiter des calamitez publiques; il n'en manqua pas non plus qui affecterent de répandre parmi le peuple, les bruits dont on vient de parler. On s'apperçût aussi tost d'une disposition generale à la revolte. Les Villes de Burgos & de Valladolid furent les premières à s'assembler & à délibérer sur les moyens de remedier aux abus dont on se plaignoit depuis si long-temps, dans peu de temps les autres Villes les imiterent.

Dans toutes les assemblées les senti-

mens furent fort differens ; les unes proposerent de supplier le Roy de venir promptement en Espagne , ou du moins de ne se plus servir de Conseillers Flamans , & de prendre en leur place des Espagnols d'une probité reconnuë. Les autres estoient d'avis qu'on publiât un Edit par lequel on déclarast les Etrangers incapables de posseder ni Charges ni Benefices dans la Castille.

Elles s'accordoient toutes à demander qu'on empêchât le transport d'argent & ces Lettres de change qu'on envoyoit presque tous les mois à Anvers ou à Bruxelles. Elles s'unirent mesme pour demander la convocation des Etats , & protesterent de ne se point séparer qu'elles ne l'eussent obtenuë.

Le resultat de ces assemblées ambarrassoit d'autant plus Ximenez qu'il lui sembloit qu'elles ne demandoient rien qui ne fût juste ou mesme necessaire dans la situation où estoient les choses.

Mais comme d'un costé il estoit d'une extrême consequence de ne pas ceder à ces émotions populaires , & que de l'autre il n'estoit pas moins dangereux de ne leur rien accorder ; il prit un expedient qui ménageoit l'interest du public , & qui empêchoit que l'autorité Royale ne fût blessée.

Il accorda donc la convocation des Etats , mais il la remit à un temps assez éloigné , pour donner au Roy celuy de se rendre en Espagne ; en sorte que cette assemblée paroïssoit plustost convoquée pour assister à son Couronnement , que pour luy prescrire des Loix ou rechercher la conduite de ses Ministres. Cependant comme il estoit persuadé que supposé la disposition des Peuples qui lui estoit parfaitement bien connue , si l'on trompoit encore leur attente , il ne seroit pas possible de les empescher de se porter à un soulèvement general & d'élever le jeune Ferdinand sur le Thrône. Il écrivit au Roy mesme des Lettres tresfortes , il lui representoit avec beaucoup de respect , mais avec cette genereuse sincerité , que ses longs services & sa probité si generalement reconuë , sembloient autoriser , *que s'il vouloit regner heureusement , il falloit commencer par rendre à ses Peuples la justice qui leur estoit dueë , que bien loin qu'il fût permis aux Rois de les opprimer , ils n'avoient reçu leur puissance de Dieu , qu'à fin qu'à son imitation ils fissent du bien à tout le monde. Que quelques grandes qualitez qu'ils eussent ils ne pouvoient ni tout connoistre , ni tout gouverner par eux-mesmes ; qu'ainsi une partie de leur de-*

voir consistoit à choisir des Ministres sages & desintereſſez à qui ils puſſent confier leur autorité. Que quoyque Henry III. ſon trisayeul ne fût pas en état de gouverner par luy-mesme à cause de ſes infirmitéꝝ continues, il n'avoit pas laiſſé de regner avec gloire, parce qu'il avoit ſçu choisir des gens de bien & habiles qu'il avoit toujours auprès de luy, & dont il ſuivoit les conſeils en toutes choſes. Qu'au contraire Henry IV ſon grand Oncle avoit penſé tout perdre, pour n'avoir écouſté que des Courtiſans flatteurs qui n'ayant égard qu'à leurs intereſts particuliers, ſacrifioient tout à ſon avarice ou à ſon ambition. Que ſans aller ſi loin, les Regnes de Ferdinand & d'Ifabelle n'avoient eſté heureux que pour avoir tenu une conduite toute oppoſée. Que de leur temps les Charges ne ſe donnoient qu'au merite, jamais à la faveur, à la brigue, ou aux importunitéꝝ de leurs Miniſtres. Qu'en un mot rien ne nuïſoit tant à un Prince que de ſe deſſier trop de ſes lumieres ou de ſe croire trop habile; qu'il demouroit d'accord que Dieu lui avoit donné un diſcernement & une prudence fort au deſſus de ſon âge; qu'il devoit ſ'en ſervir pour faire reflexion ſur les avis qu'il prenoit la liberté de lui donner, qu'il le prioit de conſiderer ſur toutes choſes que le bonheur ou le malheur d'un Regne dependoit preſque

toijours des commencemens. Cet avis important estoit suivi de plusieurs autres, enfin Ximenez finissoit par ces paroles :

Toute l'Espagne, grand Prince, se jette à vos pieds & vous supplie tres-instamment de prendre soin vous-mesme du repos public, d'arrester l'avarice & la licence de quelques particuliers qui abusent de vostre autorité, & de faire reflexion que rien n'est plus juste que de laisser vivre selon les loix & les coutumes receües de tout temps, une Nation si noble, & je puis ajoûter, si zelée pour le service de ses Rois.

Quoyque Charles IX. n'eût que dix-huit ans (âge peu propre à recevoir des avis aussi sages que ceux qu'on vient de rapporter) bien loin de trouver à redire à la liberté dont usoit Ximenez, il reconnut qu'il lui donnoit de bons conseils, & qu'il ne pouvoit mieux faire que de les suivre; mais ses Courtisans eurent bien-tôt effacé la foible impression qu'ils avoient fait sur son esprit, ils lui persuaderent mesme de différer son voyage. Triste condition des Princes, tout conspire à les tromper; ou la verité ne se presente jamais à eux, ou la flaterie plus forte ne manque jamais de l'emporter. Cependant le Peuple averti de ce qui se passoit en Flandres, recommença à mur-

murer ; on comptoit les sommes immenses transportées hors du Royaume ; & l'on prétendoit que le seul Chancelier Sauvage , en moins de quatre mois avoir profité de plus de vingt mille ducats , & les autres à proportion. Sur cela les Villes assemblées protesterent que si l'on prétendoit encore les amuser , elles estoient résolues de s'assembler de leur autorité privée & de remédier elles-mesme à ces desordres.

Quoyqu'il y eut du danger à ne rien accorder à des plaintes si publiques & si generales, l'autorité de Ximenez, ou plutost la confiance que le Peuple avoit en luy , se trouverent assez fortes pour en arrester l'effet. Mais en mesme-temps il redoubla ses instances auprès du Roy. *Venez, Seigneur, (lui écrivoit-il) appaiser ces orages, le peuple va bien loin quand une fois il a pris la liberté de parler si haut.* Ceux qui se plaignent avec si peu de respect, ne sont pas fort éloignez de se revolter.

Gomez
Livre 7.

Ces Lettres allarmerent le Conseil de Bruxelles ; on résolut le départ du Roy, & la Flotte d'Espagne partit peu de tems après pour l'aller prendre aux Pays-bas avec toute la Cour.

Quoyque l'adresse dont Ximenez

avoit usé pour retenir le Peuple dans son devoir, sans rien relâcher de l'autorité Royale, fut le chef-d'œuvre de sa politique ; & qu'en secret ses ennemis les plus declarez ne pussent s'empescher de l'admirer ; ils ne laisserent pas d'en prendre occasion de le décrier. Les uns disoient qu'il n'avoit appaisé les émotions populaires que pour retenir plus longtemps le gouvernement & pour persuader au Roy qu'il n'y avoit point de nécessité qu'il vint si-tost en Espagne. Que c'estoit dans la veüe de l'arrester dans les Pays-Bas, qu'il lui envoyoit tout l'argent du Royaume. Les autres publioient qu'il ne menageoit le Peuple que pour s'en servir contre la Noblesse dans les occasions ; qu'elle n'avoit point de plus dangereux ennemi, & qu'il ne pouvoit se deffaire des sentimens de sa premiere éducation. On ne le contenta pas de répandre ces bruits, on fit encore plusieurs libelles contre lui.

Ximenez couvert de gloire pour le passé & plein de confiance pour l'avenir, méprisa tous ces mauvais discours ; il répondit même à ceux qui vouloient le porter à en faire rechercher les auteurs. *Que lorsqu'on estoit élevé en dignité & qu'on n'avoit rien à se reprocher, on devoit laisser*

du Cardinal Ximenez. Liv. II. 351
aux inferieurs la miserable consolation de
vanger leurs chagrins par des paroles.

Ce mépris que Ximenez faisoit des Grands qui estoient les veritables auteurs des calomnies qu'on publioit contre lui augmenta leur haine, ils s'appliquerent à chercher les moyens de s'en vanger, mais avant qu'ils en eussent trouvé l'occasion, Ximenez pensa se broüiller lui-même avec le Pape de la maniere qu'on va le raconter.

Leon X. de la Maison de Medicis, L'an
avoit succédé à Jules II. à l'âge de tren- 1517.
te-six ans par une conspiration des jeunes
Cardinaux contre les vieux; ou plustost,
comme portent de bons memoires, par
un abcès qui lui créva dans le Concla-
ve, dont la püanteur fit juger qu'il ne vi-
vrait pas long-temps. Il estoit naturel-
lement magnifique, & le plus souvent li-
beral jusqu'à la prodigalité. Il estoit ai-
sé de juger qu'estant de cette humeur,
les revenus de l'Etat Ecclesiastique, &
ceux qu'il recevoit des autres Provinces
Chrestiennes, ne suffiroient pas long-
temps à sa dépense. Il falut en effet avoir
recours aux voyes extraordinaires, &
& comme l'Espagne faisoit profession,
au moins exterieurement d'une grande
dépendance à l'égard des Papes & du

Saint Siege , & qu'elle estoit alors gouvernée par les deux Archevêques de Tolède & de Sarragosse , que l'on présuinoit ne devoir pas s'opposer aux desseins de Sa Sainteté , l'on adressa une Bulle au Nonce qui estoit alors en Espagne , par laquelle il estoit ordonné à tous les Ecclesiastiques de payer au Pape pendant trois ans la dixme de tous leurs revenus.

Le motif d'une levée si extraordinaire n'eut ni la bassesse ni la malignité que les ennemis du Saint Siege lui imputerent. Il n'y en avoit jamais eu de plus specieux ; l'on prétendoit l'employer toute entiere à repousser Selim, qui après avoir acru l'Empire des Turcs presque de la moitié par la conquête de la Syrie & de l'affujettir en moins de deux campagnes.

Que ce fût raison ou pretexte, le Nonce qui apprehendoit la fermeté de Ximenez s'adressa d'abord aux Arragonois ; mais il trouva des gens attachez à leurs privileges , qui sans user de détour s'opposèrent hautement à l'exécution de la Bulle , & pour rendre leur refus plus autentique , ils le firent en plein Synode national.

Le Nonce rebuté de ce costé-là , s'adressa au Clergé de Castille ; Il se dispo-
soit déjà à s'assembler pour faire un pa-

reil refus ; mais Ximenez l'empêcha , se chargea lui seul de cette affaire , & lui promit que la Bulle dont il s'agissoit , seroit aussi peu executée en Castille qu'en Arragon. Il écrivit aussi-tôt directement à Sa Sainteté , que toutes les fois qu'Elle auroit de veritables besoins , bien loin de lui refuser la dixme , que tout son revenu & les tresors de son Eglise seroient entierement à sa disposition ; mais qu'il y alloit de son honneur & de celui du Saint Siege de supposer de faux besoins ; Qu'on n'estoit pas en Espagne si peu instruit des affaires du monde , qu'on n'y scût fort bien que Selim ne songeoit à rien moins qu'à attaquer l'Italie ; Qu'il supplioit donc Sa Sainteté de lui mander ses intentions , puis qu'il n'estoit pas resolu de passer outre jusqu'à ce qu'il les eût apprises d'Elle-même. Il adressa cette lettre à Arreaga , son Agent en Cour de Rome , & lui ordonna d'en solliciter la réponse. Elle fut telle que Ximenez pouvoit la souhaiter ; le Nonce fut désavoué , & l'on ne parla plus en Espagne d'aucune contribution. L'on peut juger pourtant si le Nonce avoit tort , puisque la Bulle fut executée à la rigueur dans les Etats de Sa Sainteté , & dans le reste de l'Italie avec quelque modification.

Dans ce même-temps Leon X. fit une promotion de vingt & un Cardinaux. Le Doyen de Louvain fut de ce nombre à la recommandation de l'Archiduc qui commençoit à estre à Rome dans une fort grande consideration. On l'appella le Cardinal de Tortose. Le dessein de Chievres en l'égalant à Ximenez par cette dignité , estoit de donner un contre-poids à cette grande autorité qu'on avoit esté comme forcé de lui accorder. Ximenez au contraire en prit occasion de proposer au Roy de l'envoyer à Rome , parce qu'il n'aimoit pas les affaires , & que sa nouvelle dignité ne serviroit qu'à embarrasser. Chievres qui vit où alloit cette proposition ne manqua pas de l'é luder , & Ximenez de son costé agit aussi indépendamment du Cardinal de Tortose que lorsqu'il n'estoit que simple Doyen de Louvain. C'est ce qui parut dans l'affaire que l'on va raconter.

L'on a veu que le Duc de l'Infantade n'estoit pas des amis de Ximenez. Un procès estant survenu entre ce Duc & le Comte de Corunna , il craignit de le perdre si le Cardinal en estoit Juge , il obtint pour l'éviter des Lettres de Charles , par lesquelles il se reservoit la connoissance de cette affaire , lors qu'il se-

roit sur les lieux , & défendoit cependant toutes poursuites. Ximenez s'en plaignit hautement , & écrivit si fortement au Roi de cette affaire , qu'il permit enfin qu'elle fût jugée par les Juges ordinaires. Il en arriva ce que le Duc avoit prévu , il perdit son procès. Il ne témoigna pas pour lors son ressentiment ; mais quelque temps après le grand Vicaire d'Alcala ayant envoyé le Promoteur à Guadalajara , pour y faire quelques procédures , le Duc lui fit donner des coup de bâton , sous prétexte qu'il avoit entrepris sur la Jurisdiction de Bernardin de Mendoza son frere qui estoit Archidiacre du lieu , & menaça le Promoteur de le faire pendre s'il lui prenoit envie de revenir. Le Promoteur fut à Madrid en porter ses plaintes à Ximenez.

Le Cardinal qui jugea bien qu'on ne s'en estoit pris à son Officier que pour se vanger de lui , & que cette injure retomboit toute entiere sur lui-même , menaça hautement d'excommunication le Duc , & de le dépouïller de toutes ses terres , s'il ne se soumettoit à toutes les satisfactions que l'Eglise a accoutumé d'imposer pour de pareils excès. Le Duc ne l'eut pas plûtôt appris , qu'au plus fort de sa colere il lui envoya son Chapelain

Gomez
Livre 7.

pour lui dire de sa part toutes les injures les plus atroces dont il put s'aviser. Le personnage estoit des plus difficiles à faire : Cependant le Chapelain qui craignoit la violence du Duc , fut obligé de s'en charger. Il partit sur l'heure pour aller trouver le Cardinal : il se mit à genoux devant lui , & après lui avoir demandé pardon de ce qu'il alloit lui dire , il lui repeta mot à mot toutes les injures qu'il avoit ouï dire au Duc.

Le Cardinal qui n'estoit pas moins surpris de la naïveté du Chapelain que de l'emportement du Duc , ne laissa pas de l'écouter aussi froidement , que s'il lui eût fait un compliment : Il ne changeant de visage ni de posture , il se contenta après l'avoir repris de ce qu'il s'estoit chargé d'une commission si peu sèante à une personne de son caractère , de le renvoyer au Duc , en lui disant qu'il le trouveroit bien fâché à son retour de toutes les impertinences qu'il luy avoit fait dire.

En effet le Duc revenu de son emportement , trouva fort mauvais qu'on ne l'eût pas empêché de faire une pareille extravagance , il gronda fort son Chapelain de ce qu'il lui avoit trop exactement obéi , & le renvoya sur ses pas pour en faire des excuses au Cardinal. Le Cong

nestable de Castille l'ayant trouvé dans cette disposition, lui offrit son entremise pour son accommodement avec Ximenez ; Il l'accepta , & le Cardinal qui n'oublioit jamais les bonnes actions , & qui se souvenoit encore que le Duc avoit refusé de s'unir contre lui avec Pedro Giron ne s'en éloigna pas. L'on convint du jour & du lieu de l'entrevûe , elle se fit à Füencarollio , l'on s'y rendit de part & d'autre , sans autre compagnie que de quelques amis communs.

Comme l'on estoit au plus fort de la conference , il arriva un incident qui faillit à tout rompre ; l'on entendit un grand bruit de chevaux , & les fanfares des trompettes qui marchaient à leur teste. Le Duc & le Connestable en parurent fort surpris , & ne firent aucune difficulté que le Cardinal n'usast de mauvaise foy , & ne les eût attirez à Füencarallio pour se saisir du Duc. Ximenez de son costé qui n'avoit donné aucun ordre , ne pouvoit deviner ce que ce pouvoit estre. Il fut question de le sçavoir. C'estoit Jean Spinosa Capitaine des Gardes du Cardinal , qui ayant appris qu'il estoit à Füencarollio , & s'estant imaginé qu'il n'estoit pas de sa dignité qu'il revint aussi-mal accompagné qu'il estoit parti , estoit venu

Gomez
Livre 7.

avec tous les Gardes pour lui faire escorte à son retour. Ximenez après l'avoir bien grondé du contre-temps qu'il venoit de faire , le renvoya sur ses pas lui défendant de s'ingerer à l'avenir de deviner ses intentions.

La bonne foi du Cardinal acheva de gagner le Duc. L'accommodement se fit avec toutes les marques de part & d'autre d'une parfaite reconciliation , & chacun s'en retourna chez soi fort satisfait de ce qui s'estoit passé à Fuençarallo.

Entre les choses que Ximenez s'estoit proposé d'exécuter pendant sa Regence , celle qui lui tenoit le plus au cœur , estoit de vuidier tous les procès qui estoient entre des personnes puissantes & des particuliers. L'amour qu'il avoit pour la justice ne lui permettoit pas de souffrir que l'on consumât les derniers en frais , & que les premiers abusant de leur autorité retinssent impunément ce qui ne leur appartenoit pas. Il avoit de la sorte terminé un grand nombre de procès que la chicane auroit rendus éternels. Il s'estoit attiré à cette occasion beaucoup d'affaires fâcheuses , dont il s'estoit toujours tiré avec avantage , quelquefois par adresse , le plus souvent par autorité.

Il en arriva de même à l'occasion du

démêlé qu'il eut pour le mesme sujet avec le Comte d'Urenna. Il fut poussé de part & d'autre aux dernieres extrêmitéz ; il pensa soulever toute la Castille. Il y avoit procez entre le Comte & Guixada pour le Domaine de Villafratre près de Valladolid ; Le Comte en estoit en possession ; Guixada vouloit y entrer ; il estoit inférieur en toutes manieres au Comte , mais il avoit le droit de son costé. L'affaire ayant esté portée au Conseil de Valladolid , Guixada gagna son procès ; mais comme il estoit persuadé que le Comte feroit difficulté d'aquiescer à la Sentence, il demanda à Ximenez un Huissier & des Sergens pour le remettre en possession. Par malheur, ou de dessein formé , le fils du Comte d'Urenna se trouva à Villafratre , lors que l'Huissier & les Sergens y arriverent, Il estoit accompagné du fils du Connestable , de celui de l'Almirante , & du fils du Duc d'Albuquerque. Ils ne s'opposèrent pas seulement à l'exécution de la commission , mais l'Huissier ayant voulu verbaliser, ils le chargerent de coups de bâton lui & sa troupe , & le reconduisirent de la sorte hors des portes de Villafratre. Ces Officiers ainsi maltraitez furent porter leur plainte au Conseil de Valladolid ; Le

Conseil ordonna aussi-tost que les Mili-ces du Païs marcheroient pour faire ex-ecuter la Sentence renduë. L'Evêque de Malaga President du Conseil se mit à leur teste , & l'on alloit assieger Villafratre dans les formes , lorsque le Connestable qui voyoit son fils engagé dans cette méchante affaire , s'y rendit dans le dessein de l'en tirer à quelque prix que ce fût. Il fit tant , partie par autorité , partie par prières , qu'il obligea enfin ces jeunes Seigneurs à sortir de Villafratre , & à laisser l'Evêque executer en liberté les ordres du Conseil dont il estoit Commissaire. Il fut ensuite trouver l'Evêque , & comme ce Prelat estoit des plus moderez , il n'eut pas de peine à obtenir de lui que l'affaire en demeurât là , c'est-à-dire , que ces jeunes Seigneurs ne seroient point compris dans des informations & dans des procédures qui pouvoient avoir des suites.

Ximenez qui tenoit pour maxime inviolable , qu'il ne falloit jamais dissimuler les moindres attentats contre l'autorité souveraine , blâma la condescendance de l'Evêque , fit decreter prise de corps contre les coupables , les fit citer à son de trompe , & envoya l'Alcaïde Sarmiento avec de bonnes Troupes pour leur fai-

du Cardinal Ximenez. Liv. VI. 361
re leur procéz, & pour démolir jusqu'aux
fondemens Villafratre qui leur avoit ser-
vi de retraite.

Les quatre jeunes Seigneurs n'eurent
pas plustost appris ce que l'on venoit
d'ordonner contr'eux, qu'ayant ramassé
tout ce qu'ils purent des vassaux de leurs
peres, ils rentrerent dans Villafratre, re-
solus de le défendre contre Ximenez,
ou de s'ensevelir sous ses ruïnes. Ils fi-
rent pis, Sarmiento les ayant assiegez
dans les formes, après avoir dit contre
le Cardinal toutes les injures dont ils pu-
rent s'aviser, ils firent traîner son fan-
tôme par les ruës, & le mirent en pie-
ces.

Cependant le siege continuoït toujours,
& Villafratre réduit à l'extrémité ne pou-
voit plus tenir, lorsque les jeunes Sei-
gneurs trouverent le moyen d'en sortir,
abandonnant ce miserable lieu à la der-
niere désolation. Ils en estoient à peine
fortis que Sarmiento y entra, le ruïna
jusqu'aux fondemens, y fit labourer &
semer du sel. Sept des principaux habi-
tans, qui avoient injurié l'Huissier, fu-
rent fouetez publiquement; & un dome-
stique de l'Almirante, qui y avoit con-
duit quelques gens de défense fut traité
de même. Pour les jeunes Seigneurs qui

*Gomez
Livre 7e*

s'estoient sauvez de Villafraite , ne trouvant point d'azile assez sûr contre l'autorité de Ximenez , ils furent obligez de se retirer dans les montagnes des Asturies. Leur fuite n'empêcha pas qu'ils ne fussent condamnez à estre punis comme criminels de Leze-Majesté , & à dédommager Quixada de toutes les pertes qu'il avoit souffertes à leur occasion.

Comme ils appartennoient presque à tous les Grands de Castille , il y en eut peu qui ne s'employassent auprès du Cardinal pour faire leur accommodement ; mais voyant qu'il persistoit à les faire punir à la rigueur , ils s'adresserent au Roi , & employerent tous leurs amis pour obtenir de lui qu'il se reservât la connoissance de cette affaire , & qu'il suspendît cependant toutes les poursuites.

Ximenez lui écrivit de son costé. Après lui avoir rendu un compte exact de tout ce qui s'estoit passé , il ajoute : *Nous ne pouvons empêcher que ceux qui troublent le repos public ne nous haïssent , parce que nous nous opposons à leurs violences & à leurs injustices. Le moyen de les arrester c'est de faire ensorte qu'ils nous craignent. C'est ce qui nous oblige d'avertir Vostre Majesté que si elle veut maintenir l'ordre dans ses Etats elle doit rejeter les plaintes par les-*

quelles on implore vostre autorité dont nous sommes les dépositaires contre vostre autorité même. Commandez donc qu'on observe les loix dont vous estes le défenseur, & faites-nous la grace de croire que nous n'abusons pas de la justice que vous avez en la bonté de nous confier.

Les Lettres écrites ainsi de part & d'autre partagerent long-temps le Conseil de Flandres. On y estoit persuadé de la droiture & de la justice de Ximenez, mais il passoit pour un homme severe & d'une délicatesse infinie, lors qu'il s'agissoit de son autorité. Cependant quand on eut examiné les consequences de l'action dont il s'agissoit, on jugea à propos de lui renvoyer l'affaire pour estre jugée en dernier Ressort.

L'on n'a point de preuves si Ximenez avoit laissé pressentir qu'il useroit de clemence; mais il est certain que les peres des quatre Seigneurs les obligerent de se remettre dans les prisons de Valladolid. Toute la Castille en suspens attendoit la fin de cette affaire; mais l'étonnement redoubla d'une estrange maniere, lorsque l'on scut qu'ils avoient tous quatre esté condamnez à mort comme criminels de Leze-Majesté. Jusques-là Ximenez avoit laissé agir la Justice; mais le

Jugement n'eut pas plustost esté rendu , qu'il en suspendit premierement l'exécution. Il leur pardonna ensuite , & le fit d'une maniere si noble , qu'il estoit aisé de juger qu'il s'estoit fait violence en les poursuivant aussi rigoureusement qu'il avoit fait. L'on ne peut pas nier qu'il ne fût naturellement sévère , mais l'exemple que l'on va rapporter , suffira pour convaincre qu'il ne l'estoit dans l'exécution que par rapport à cet amour souverain qu'il avoit pour la justice.

Lors des differends entre le Cardinal Carvajal qui avoit esté destitué de l'Evêché de Sigüenza à la priere de Jules II , & Frederic de Portugal qui lui avoit esté substitué , tout le Diocèse ayant pris parti pour l'un ou pour l'autre , l'on en vint enfin à une guerre ouverte. Il se fit à cette occasion une infinité de desordres , particulièrement dans la Ville d'Almazan , qui appartenoit au Comte de Montaigu. Le Conseil de Madrid se crut obligé d'y envoyer un Commissaire avec main-forte pour informer contre les coupables. Ce Commissaire executa sa commission avec tant de rigueur , que le Comte de Montaigu après lui en avoir fait souvent & inutilement des remontrances , fut obligé d'écrire au Conseil

pour le prier de le revoquer , s'offrant de reduire lui-même ses vassaux à leur devoir. Le Conseil n'ayant eu égard ni à ses prieres ni à ses offres , & le Commissaire continuant toujours ses sanglantes executions avec une cruauté qui a peu d'exemples , le Comte touché de la désolation de ses vassaux , monta à cheval accompagné de ses amis , chassa le Commissaire & ses supports , & retablit l'ordre & la tranquillité dans Almazan.

Le Commissaire en porta ses plaintes au Conseil , & le Comte y alloit estre condamné tout d'une voix comme criminel de Leze-Majesté , lors que Ximenez contre l'attente de tout le monde s'y opposa. Il representa que le Comte s'estant adressé au Conseil , il avoit dû lui rendre justice ; que ne l'ayant pas fait , si l'on avoit failli dans cette occasion , la faute en estoit au Conseil : Que le Comte n'estoit pas obligé de laisser égorger tous ses vassaux , qu'en ayant pris la défense sur un déni de justice , il n'avoit fait qu'user de son droit. Ximenez fit plus , il voulut que le Comte fût reçu partie contre le Commissaire , & ses excez ayant esté prouvez , il le fit passer par la rigueur des Loix. Cette action de moderation & de justice acquit d'autant plus

de gloire à Ximenez , que tout le monde sçavoit que le Comte de Montaigu n'é-
tant pas de ses amis , il pouvoit le perdre
sans s'attirer aucun reproche , puis qu'il
n'avoit pour cela qu'à laisser agir la ju-
stice sans s'en mesler. La mort de l'E-
vêque de Placentia acheva de pacifier le
Diocèse de Siguença. Cet Evêché fut
donné à Carvajal , & Frederic de-
meura en possession de celui de Siguen-
ça.

Le Cardinal ne sortit ni si-tost ni si ai-
sément du démêlé qu'il eut avec le Duc
d'Alve touchant la Commanderie de
Consuegra , la plus riche que l'Ordre de
Saint Jean de Jerusalem possédât en Es-
pagne. Antoine de Zuniga en avoit esté
pouvû par le Roi Philippe sur la dé-
mission de son Oncle , qui en avoit esté
long-temps paisible possesseur : La no-
mination du Roy avoit esté confirmée
par le Pape, & l'on n'avoit obmis aucune
des formalitez requises pour rendre le
droit de Zuniga incontestable ; mais le
Roy Ferdinand l'en avoit dépouillé con-
tre toute justice , & l'avoit donnée à
Diego de Toledé troisième fils du Duc
d'Alve , pour recompenser le pere qui
venoit d'achever la conquête de la Na-
varre. Il y avoit six ans qu'il la possédoit

lorsque Zuniga qui avoit esté obligé de ceder à la force , en porta sa plainte à Ximenez : Il la reçut , & promit de lui rendre justice. Le Duc d'Alve persuadé qu'il tiendrait parole , ne voulut pas que son fils comparût à l'assignation qui lui fut donnée ; Il s'adressa directement au Roy , & le pria d'évoquer la cause au Conseil de Bruxelles.

Ximenez s'y opposa , & fit souvenir le Roy que de pareilles évocations estoient contraires aux Loix & aux Privilèges de la Castille , & que de plus Sa Majesté lui avoit formellement promis de ne les plus accorder. Ainsi le Duc d'Alve ne pouvant obtenir l'évocation eut recours à la Reine Germaine , afin qu'elle intéressât les Rois de France & d'Angleterre dans son affaire. La Reine le fit , & les deux Rois écrivirent à Charles pour le prier de retenir l'affaire , & de la décider lui-même lors qu'il seroit sur les lieux. Charles ne pouvant rien refuser à une si puissante intercession , se reserva le jugement du procès malgré toutes les remontrances du Cardinal , mais ce fut à une condition dont il sçut bien se prévaloir. Les lettres que le Roy lui écrivit sur ce sujet , portoient expressément , qu'en attendant qu'il pût sur les lieux

connoître de cette affaire , la Commanderie , ses revenus , & dépendances seroient mis en sequestre entre les mains d'un Commissaire nommé par Ximenez qui les administreroit au nom de Sa Majesté , pour estre restituez à qui il appartiendrait de droit.

La clause ne se trouva pas du goût du Duc d'Alve , il la regarda comme une preuve que l'on doutoit de son bon droit , & comme un préjugé favorable à Zuniga. Ximenez eut sur cela plusieurs conférences avec lui , mais le Duc demeura toujours ferme à refuser de remettre la Commanderie au sequestre qui seroit nommé , quoique le Cardinal lui offrist de ne nommer personne qui pût lui estre suspect. Enfin le Duc ne s'accommodant d'aucun expedient & la conversation s'échauffant , Ximenez lui dit d'un ton resolu qu'il prist tel parti qu'il lui plairoit , mais que si dans un tel temps qu'il lui marqua il ne changeoit pas de resolution , le Roy ni lui n'en auroient pas le démenti , & qu'il trouveroit bien le moyen de le faire obéir. Le Duc lui répondit avec autant de fierté , que c'estoit où il l'attendoit ; que si on l'attaquoit à force ouverte , il emploieroit la mesme voye pour se maintenir , & qu'il feroit bien

Voit en temps & lieu que s'opposer à la tyrannie de Ximenez, n'estoit pas résister au Roy.

Gomez
Livre 7.

Ils rompirent là-dessus & l'on apprit aussi-tôt qu'outre les troupes qui s'estoient renfermées dans Consuegra avec Diego de Toledé, le Duc d'Alve son pere se preparoit à lui envoyer mille hommes bien armés avec l'argent & les vivres nécessaires pour soutenir un long siege. Les Flamans qui estoient alors en Espagne & les Collegues mesme de Ximenez en furent si allarmez qu'ils prièrent le Cardinal de temporiser jusqu'à l'arrivée du Roy. Ximenez répondit que c'estoit fait de l'autorité du Roy & de la leur si l'attentat du Duc d'Alve n'estoit pas puni, & qu'on ne pouvoit pas rendre au Roy un service plus important que de mettre les choses en estat qu'à son arrivée il ne trouvât que des sujets soumis; qu'il se chargeoit de tout, & qu'il en rendroit au Roy un si bon compte qu'il auroit lieu d'estre satisfait de sa conduite.

Ximenez à l'heure mesme fit assembler les Milices, il y joignit cinq mille chevaux, il en donna le Commandement à Andrada dont il connoissoit la valeur & l'experience, & lui ordonna de marcher en diligence pour prévenir le

secours , & faire le siege de Consuegra ; Ces ordres furent si ponctuellement executez qu'Andrada rencontra le convoi & les mille hommes qui l'excortoient , il les défit si absolument que rien ne s'opposant plus à son passage il fut investir Consuegra. L'Armée fut quelques jours à la veüe de la Ville sans faire aucun acte d'hostilité pour donner le temps aux sommations que le Cardinal avoit ordonné de faire dans toutes les formes les plus juridiques.

Diego de Toledé ne parut point étonné des apprests qu'on faisoit contre lui. Il répondit au trompette qu'Andrada lui avoit envoyé pour le sommer qu'il ne remettrait la place qu'entre les mains du Roy , & que si on le pressoit il estoit résolu de s'enfvelir sous ses ruïnes. Sur cette réponse Andrada fit ouvrir la tranchée, & commença le siege dans les formes.

Toute la Castille en suspens attendoit l'évenement de cette entreprise, lors que le Duc d'Alve qui crut la perte de son fils & la sienne même inévitable s'il s'obstinoit plus long-temps à soutenir la rebellion vint à Madrid pour y menager un accommodement. Il s'adressa pour cela à la Reine Germaine & au Cardinal

de Tortose , & les pria d'obtenir au moins de Ximenez les conditions qu'il lui avoit lui-mesme offertes. Ximenez répondit que les choses n'estoient plus au mesme estat , & qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui d'une entiere soumission, & de remettre purement & simplement le Prieuré de Consuegra à la disposition du Roy.

La proposition parut dure au Duc d'Alve , mais Ximenez demeurant inflexible il fut obligé de l'accepter. Ainsi ils écrivirent l'un & l'autre sur le champ, le Duc à son fils de rendre Consuegra , & Ximenez à Andrada de lever le siege. L'Amnistie fut ensuite publiée , & Diego remis en grace. Comme il s'estoit soumis avec une peine infinie à l'accommodement dont on vient de parler , il essaya quelque temps après de faire une tentative qui pût servir un jour de préjugé pour la conservation de ses droits prétendus. Pour cet effet il voulut faire assembler les Chevaliers de la dépendance de Consuegra ; Ximenez l'ayant appris lui interdit toutes les fonctions de Prieur ; sur cela il le vint trouver , & lui dit qu'il n'avoit agi que par les ordres exprés du grand Maistre : mais Ximenez lui répondit avec sa fermeté ordinaire.

Si nous estions dans l'Isle de Rhodes vous auriez raison, mais en Espagne où je suis Regent, il ne faut obéir qu'à moy ; ce fut la dernière occasion où Ximenez employa la force pour se faire obéir, personne n'entreprit plus de lui résister.

Ainsi tout étant paisible, Ximenez crut qu'il pouvoit quitter Madrid, & s'avancer vers la frontière jusqu'à Aranda où il prétendoit s'arrêter jusqu'à l'arrivée du Roy. Il choisit cet endroit pour son séjour, tant à cause de son agreable situation & du bon air que l'on y respire, qu'à raison d'un Couvent de Cordeliers parfaitement bien bâti, situé proche d'Aranda où il prétendoit se retirer. Les motifs de ce voyage furent d'estre plus proche de la Cour lors qu'elle débarqueroit, de verifier d'autant plus exactement qu'il en seroit plus proche s'il estoit vrai que les endroits où le Roy devoit aborder estoient infectez de peste comme le bruit en couroit, afin de l'avertir en cas d'aborder ailleurs, & d'envoyer dans tous les Ports qui se trouveroient exemts de soupçon, tant de rafraichissemens, que la Cour les en trouvât abondamment pourvus lors qu'elle y arriveroit.

Ces motifs obligerent Ximenez à quitter Madrid. Il en partit accompagné

du Conseil d'Etat, & n'oublia pas de mener avec luy l'Infant, qu'il n'avoit presque point perdu de veuë depuis la mort du Roy Catholique. Quoyque le Cardinal eût alors près de quatre-vingts ans, jamais il n'avoit jouï d'une santé plus parfaite, mais jamais aussi il n'avoit esté si près de la perdre pour ne la plus recouvrer. Estant arrivé à Bos Eguillas il y dîna; à la sortie du dîné il se trouva mal, & le sang qu'il perdit par les oreilles & par les endroits où les ongles se joignent à la chair, fit soupçonner qu'il venoit d'estre empoisonné.

Ce soupçon fut confirmé à l'arrivée de Marquina, Provincial des Cordeliers, qui venoit saluer le Cardinal. Il témoigna un chagrin extraordinaire de n'avoir pû se rendre plustost auprès de luy, quoyqu'il eust fait pour cela toute la diligence possible. Il raconta ensuite qu'estant en chemin il avoit rencontré un Cavalier masqué qui lui avoit dit de se haster d'arriver s'il pouvoit avant le dîné du Cardinal, & de luy dire qu'il ne mangeast point d'une grosse Truite qu'on devoit luy servir, qu'elle estoit empoisonnée. Que s'il arrivoit trop tard, il l'avertit de se préparer à la mort, parce que le poison estoit si violent, qu'il n'en pouvoit pas échaper.

Gontier
Livre 7.

Qu'après lui avoir donné cet avis , le Cavalier s'estoit éloigné si promptement , qu'un moment après il l'avoit perdu de vûe : Que tout ce qu'il avoit pû remarquer , estoit qu'il tenoit le chemin de Madrid.

Le Provincial avoit à peine achevé de parler , que l'on vint dire au Cardinal que Carillo , qui avoit fait l'essai de la truitte, se trouvoit fort mal. Cette circonstance , jointe au recit que le Provincial venoit de faire , acheva de persuader tous ceux qui estoient presens , que le Cardinal avoit esté empoisonné , & que c'estoit fait de sa vie. Lui seul en douta effectivement , ou fit semblant d'en douter. On lui entendit pourtant dire que ce n'estoit pas la premiere fois qu'on avoit tenté une pareille méchanceté , qu'un jour en ouvrant une lettre qui venoit de Flandre , il lui estoit monté au cerveau une poudre extrêmement subtile qui l'avoit étourdi ; que depuis ce temps-là il estoit sujet à un grand mal de teste, & que ce mal augmentoit tous les jours au lieu de diminuer. L'on ajoûte que ses Medecins l'estant venu voir il leur dit qu'il mouroit par la méchanceté des estrangers. L'on soupçonna Baracoldo Secretaire du Cardinal , d'avoir presté sa main pour l'execution de

ce crime. Il est constant que le Cardinal ne l'en soupçonna pas , & qu'il continua à s'en servir jusqu'au dernier moment de sa vie. Il seroit difficile de décider à la sollicitation de qui il se seroit porté à l'entreprendre. Les Espagnols en accusent les Flamans , & les Flamans les Espagnols.

Quoi qu'il en soit , Ximenez ne laissa pas de se rendre à Aranda , où bien loin de rien relâcher de son application aux affaires d'Etat , il entreprit à la priere de Chievres l'affaire la plus délicate de toutes celles qu'il avoit maniées pendant sa Regence.

Il y avoit long-temps que Ximenez , sur quelques avis qu'il avoit reçus que les domestiques de l'Infant tramoient quelque chose en sa faveur au préjudice du Roi Catholique , avoit écrit à Chievres qu'il seroit à propos de les changer , & de lui en donner d'autres de la fidélité desquels il put répondre à Sa Majesté. Ces domestiques estoient au nombre de trente-deux , tous choisis par le feu Roy ; ils estoient gens de merite , & la plupart de qualité. Les principaux & les plus considérables en toutes manieres estoient Pedro Nugnez de Gusman Gouverneur de l'Infant , Alvaro Ozorio Evêque d'Astorga son Precepteur , Gonzalez de Gus-

man son Chambellan ; & Sancho d'Al-
Paredes son premier Maître d'Ho-
stel.

Chièvres estoit demeuré d'accord que le changement que Ximenez luy proposoit , ne pouvoit estre que fort utile ; mais soit qu'il ne crût pas Ximenez assez puissant pour l'exécuter , sans causer du trouble dans l'Estat , ou qu'il ne voulût pas donner cette mortification à l'Infant , il s'estoit contenté de luy répondre qu'il fa-
loit observer ses domestiques de si près , qu'il ne fust pas en leur pouvoir de rien entreprendre. Ximenez qui vit que Chièvres se ménageoit avec l'Infant , ne jugea pas à propos de se commettre avec lui. Il se contenta de l'observer , & il le fit avec tant d'exactitude , qu'on lui entendit dire souvent que la seule personne de l'Infant l'occupoit plus que tout le reste de la Castille.

Les raisons qu'avoit Ximenez de veiller avec tant d'attention sur la conduite de l'Infant & sur celle de ses domestiques estoient les mouvemens continuels qu'ils se donnoient pour procurer quelque révolution en sa faveur. Il est vrai qu'ils n'avoient pensé d'abord qu'à l'instruction du jeune Prince. Mais déz qu'ils se furent apperçus que Ferdinand l'aimoit

assez pour le preferer à son aîné, & qu'ils eurent appris qu'il avoit fait un testament en sa faveur, ils se flatèrent de la douce esperance de le voir enfin sur le Throsne, ou plustost de celle de regner un jour sous son nom. Cependant leurs esperances ayant esté trompées par l'avenement de Charles à la Couronne, ils chercherent les moyens de se soutenir, & n'épargnerent rien pour inspirer à l'Infant l'envie de regner après mesme qu'il en eut perdu l'esperance.

Ximenez averti de leurs mauvais desfeins, se fit un capital de les prévenir; ce fut ce qui l'obligea déz le commencement de sa Regence de s'assurer de la personne de l'Infant, & de faire si bien observer ses domestiques, qu'ils ne pussent rien entreprendre sans qu'il en fût averti. Cette contrainte mit au desespoir l'Evêque Ozorio précepteur de l'Infant, il s'estoit fait des projets de fortune auxquels il ne pouvoit se resoudre de renoncer; & l'elevation de Ximenez lui causoit d'autant plus de chagrin qu'il y entroit un peu d'émulation d'Ordre. Il avoit esté Religieux de S. Dominique, comme le Regent l'avoit esté de S. François. D'ailleurs comme il avoit l'esprit inquiet & entreprenant, il aigrissoit sans cesse l'esprit du

Gouverneur Gusman. Ce Gouverneur estoit dévot comme on l'est d'ordinaire à la Cour, c'est à dire qu'il avoit trouvé le secret d'accorder beaucoup d'ambition avec sa dévotion. Ils concerterent ensemble les moyens de tirer l'Infant de la dépendance de Ximenez ; & pour en venir à bout , Ozorio entreprit de gagner l'Empereur Maximilien ; & pour le mettre tout à fait dans ses interests il lui proposa de faire son mariage avec la Reine Germaine. L'Empereur donna dans ce projet , mais son inconstance ordinaire , ou plustost le desordre de ses finances l'empescha de l'exécuter.

D'un autre costé Gusman n'attendoit que l'occasion d'enlever l'Infant & de le conduire en Arragon. Il y avoit menagé un parti , & il estoit assuré que les principaux Seigneurs receveroient l'Infant à bras ouverts & le reconnoistroient pour Roy.

Tout alloit réussir au gré des Officiers du jeune Prince , lorsque Ximenez qui avoit des espions par tout , fut averti de leurs pratiques. Il n'eut pas de peine à les rompre , mais pour se délivrer une fois pour toutes , des inquietudes que lui causoient leurs mouvemens , il en écrivit si fortement au Roy & à Chièvres qu'enfin

du Cardinal Ximenez. Liv. VI. 379
il les fit entrer dans ses sentimens.

Il receut donc des ordres positifs de congédier les premiers Officiers de l'Infant, Nunnez de Gusman son Gouverneur, Alvaro Ozorio Precepteur, & Gonzalo de Gusman, son Chambelan. Il n'y avoit point d'ordre précis pour Sancho de Paredez, son premier Maître d'Hôtel, parce que c'estoit un esprit paisible qui n'avoit eu que peu ou point de part aux intrigues des autres.

Charles écrivit en mesme-temps aux trois premiers Officiers, *que quoiqu'il eut de grands sujets de se plaindre de leur conduite, & qu'ils n'en eussent que trop fait pour meriter d'estre sévèrement punis, il vouloit bien se contenter de les renvoyer chez eux en consideration des services qu'ils avoient rendus à son frere. Que Ximenez sçavoit ses intentions, & qu'ils ne manquassent pas d'exécuter sans délai les ordres qu'il leur donneroit de sa part.* Pour ce qui est des autres Officiers de la Maison de l'Infant Charles se remit à Ximenez de les renvoyer ou de les retenir selon qu'il le jugeroit à propos. Il écrivit en mesme-temps à l'Infant une longue Lettre, dans laquelle il lui parloit en Roy & en frere, c'est à dire qu'en lui remoyant beaucoup d'amitié, il lui faisoit connoistre qu'il vou-

loit estre obéi, & qu'il s'opposeroit en vain aux Ordres qu'il adressoit au Cardinal d'Espagne.

Ces Ordres dont parle Charles estoient dans une Lettre fort ample, qu'il écrivit à Ximenez & au Cardinal de Tortose; elle estoit adressée à tous les deux, mais l'exécution des Ordres estoit particulièrement confié à Ximenez. Ce fut un coup de la prévoyance de Chièvres, car dans la verité le Cardinal de Tortose n'avoit ny assez d'autorité, ny assez de fermeté pour executer les Ordres du Roy.

L'on vit dans cette occasion que trop de précaution nuit quelquefois; le paquet qui contenoit toutes les Lettres dont on vient de parler, avoit esté fort recommandé au Courrier, il le recommanda de mesme au Maître des Postes qui s'imagina que ce paquet contenoit des nouvelles certaines du départ du Roy. Sur ce préjugé il le retint cinq jours afin d'avoir le temps d'en donner le premier la nouvelle à tous les Grands; & de profiter des libéralitez qu'ils avoient coûtume de faire dans ces occasions. Au bout des cinq jours ayant fait reflexion à la faute qu'il avoit faite, & n'osant pas présenter lui-mesme le paquet à Ximenez qui s'estoit retiré au Monastere d'Aguillera, il le remit au Cardinal de Tortose.

Ce Prelat par une faute pire que celle du Maistre des Postes, ne se contenta pas de l'ouvrir, mais il porta à l'Infant les Lettres qui lui estoient adressées. Il n'est pas aisé de décider s'il prévint le desordre qu'il alloit causer parmi les Officiers du Prince, ou si l'ayant prévu il voulut bien embarrasser Ximenez, dont il croyoit n'avoir pas lieu d'être content. Quoyqu'il en soit Ximenez à qui le paquet s'adressoit directement, fut le dernier qui scût ce dont il estoit de la dernière importance qu'il fut informé, & les mesures qu'il eût pû prendre furent entierement rompues par cette imprudence.

Au deffaut des ménagemens qui n'avoient plus de lieu, il fallut avoir recours à la hauteur, & employer l'autorité. Ximenez sçavoit s'en servir mieux que personne du monde; ce fut par là qu'il termina cette affaire si délicate, & dont tout autre que lui, après un pareil contre-tems, n'eust jamais voulu se charger.

Cependant les Officiers de l'Infant avertis par lui-mesme du danger qui les menaçoit, après avoir cherché en vain tous les expediens imaginables pour l'éviter, resolurent que ce Prince iroit trouver Ximenez & qu'il n'épargneroit rien pour obtenir de lui qu'on ne fit aucun change.

ment dans sa maison jusqu'à l'arrivée du Roy son frere. L'on resolut encore qu'il se feroit accompagner par deux personnes de marque , qui pourroient estre au besoin des témoins irreprochables de ce qui se feroit passé entre lui & le Cardinal ; que l'Evesque d'Astorga son Précepteur en seroit un , & qu'au deffaut de son Gouverneur qui estoit malade , il enveroient prier le Cardinal de Tortose de l'accompagner. Ce Cardinal s'en excusa & dans la verité il n'avoit pas assez de force pour soutenir la presence de Ximenez, après le tour qu'il venoit de lui jouer. Ainsi l'Infant fut obligé d'aller trouver Ximenez dans le Monastere d'Aguilera accompagné seulement de son Précepteur.

Ce jeune Prince n'épargna rien pour fléchir Ximenez , il pria , il conjura , il pleura. Le Cardinal de son costé n'oublia rien pour adoucir l'Infant & pour lui persuader de consentir de bonne grace à ce qu'il ne pouvoit éviter. A ces mots ce jeune Prince honteux de s'estre humilié inutilement le prit d'un ton plus haut & dit fierement à Ximenez que puisque l'on n'avoit aucun égard aux prieres où il avoit bien voulu se rabaisser , qu'il scauroit bien trouver les moyens de conser-

ver ses Officiers. Que le feu Roy son ayeul les luy avoit donnez , & que tout autre que le Roy son frere ne seroit pas capable de les luy oster.

Ximenez qui n'avoit pas lieu de craindre de pareilles menaces, fit semblant d'en estre offensé pour avoir lieu de rompre la conversation. Ainsi se levant brusquement, il répondit à l'Infant d'un ton élevé : *Vous prendrez, Prince, le parti qu'il vous plaira, mais je vous jure par la vie du Roy nostre commun Maistre, que demain ne se passera pas que ses Ordres ne soient punctuellement exécutez, quand toute l'Espagne devoit s'y opposer.* Ces paroles rompirent la conversation comme le Cardinal se l'étoit proposée. L'Infant s'en retourna à Aranda; mais il ne fut pas plustost rentré dans son Palais que Spinosa & Cabanillas Officiers des Gardes du Cardinal, l'investirent avec tant de précaution, qu'il ne fut plus possible d'y entrer ni d'en sortir sans leur permission. Le reste du jour & toute la nuit se passa à délibérer, l'on proposa divers expédiens, mais enfin il fallut se résoudre à obéir.

Le lendemain à la pointe du jour l'Infant envoya prier le Conseil d'Etat, les deux Nonces du Pape & tout ce qui se trouva d'Evesques à Aranda de venir le

trouver ; ils y vinrent , après que Ximenez leur en eut donné la permission. L'Infant extrêmement triste se plaignit à eux de la violence qu'on lui faisoit, & les pria de se joindre à luy pour en écrire au Roy. Comme ce n'estoit qu'un office de bienfaisance , la compagnie luy promit tout ce qu'il voulut & se retira.

A peine estoient-ils sortis que Ximenez envoya ordre aux premiers trois Officiers de l'Infant de venir le trouver ; il leur montra l'ordre qu'il avoit reçu du Roy , leur témoigna qu'il avoit de la peine de doner ce chagrin à l'Infant & à eux, mais que l'ordre estoit précis & que le Roy vouloit estre obéi. Il écouta leurs raisons, il souffrit qu'on luy repliquast , mais enfin la conversation finit par de grandes protestations de la part des trois Officiers d'obéir incessamment. Le Cardinal les laissa retourner à cette condition au Palais de l'Infant pour donner ordre à leur départ. S'ils eussent fait paroistre la moindre résistance son dessein estoit de les faire arrester , & ses Gardes n'attendoient que le moindre signal pour s'en saisir. Avant la fin du jour tous les domestiques de l'Infant furent congédiés à la reserve d'un seul ; ce fut le celebre Alphonse Castilegio , renommé pour ses bons vers, mais incapable

incapable de se mêler d'autre chose. L'on mit auprès de l'Infant des personnes choisies qui sçurent si bien s'insinuer dans son esprit, qu'il oublia bien-tost ses anciens domestiques & les promesses qu'il leur avoit faites de les reprendre, ou si le Roy ne l'avoit pas agréable, de leur procurer des recompenses.

L'Espagne vit avec étonnement qu'un homme, qui ne tenoit presque plus à la vie, eût pû executer en si peu de temps & avec tant de hauteur une chose aussi difficile; mais l'autorité de Ximenez estoit établie sur des fondemens si solides, & il avoit si bien pris ses mesures contre tout ce qui pouvoit l'ébranler, qu'il n'y avoit plus rien qu'il ne pût entreprendre avec succès.

Il négligea même dans cette occasion une précaution que Chièvres avoit jugé à propos de prendre. Le Gouverneur & le Precepteur de l'Infant estoient proches parens de deux Grands de Castille, des plus riches & des plus aceditez; c'estoit le Marquis d'Astorga & le Comte de Lemos. Chièvres leur avoit fait écrire par le Roy touchant le changement que Ximenez devoit faire par son ordre dans la maison de l'Infant, & Sa Majesté ajoutoit qu'elle estoit tellement persuadée de

leur fidélité , qu'elle ne doutoit point que bien loin de s'opposer à l'exécution de ses volontez en faveur de leurs proches , ils n'y contribuassent de tout leur pouvoir. L'on avoit mis ces Lettres ouvertes dans le paquet du Cardinal pour lui apprendre ce qu'elles contenoient. Ximenez s'en offensa comme d'une précaution injurieuse à son autorité. Il jeta les Lettres au feu , mais en mesme-temps il fit observer ces Seigneurs de si près, qu'ils furent réduits à murmurer en secret sans oser rien entreprendre au dehors.

Enfin Ximenez réduit à un état où tout autre auroit crû beaucoup faire de pouvoir vivre , dompta encore une fois Pedro Giron , qui avoit excité de nouveaux tumultes dans l'Andalousie, mit les costes d'Espagne à couvert des insultes des Barbares , conserva les conquestes d'Affrique & sauva Oran que Barberousse avoit assiégé. Il reçut toutes ces bonnes nouvelles dans le Couvent d'Aguillera, peu de tems avant celle de l'arrivée du Roy Catholique , qui s'estoit embarqué au commencement de Septembre , & avoit abordé à la fin du mesme mois aux costes des Asturies, après avoir essuyé une furieuse tempeste.

Quoyque cette nouvelle ne dût pas

estre fort agréable au Cardinal, eu égard à ses interets particuliers, puisque sa Régence ne devoit durer que jusqu'à l'arrivée du Roy, il en eut néanmoins tant de joye qu'il sembla durant quelques jours avoir recouvré sa santé. Il se leva du lit d'où l'on avoit cru qu'il ne pourroit jamais relever, il celebra publiquement la Messe, recommença à donner des audiences & mangea avec les Cordeliers dans leur Refectoir.

Il reçut dans ce mesme temps des Lettres du Roy, par lesquelles il luy donnoit avis de son arrivée & le consultoit sur deux affaires importantes : La premiere regardoit la personne de l'Infant & consistoit à sçavoir ce que l'on feroit de lui, Sa Majesté ne jugeant pas à propos qu'il restast en Espagne. Pour la seconde, il s'agissoit de décider laquelle des deux Monarchies le Roy visiteroit la premiere, l'Arragon ou la Castille. Les Seigneurs Flamans qui accompagnoient Sa Majesté, avoient fait naistre ce doute ; Ils connoissoient la haute estime que Ximenez s'estoit acquise dans l'esprit du Roy ; ils sçavoient que ce Cardinal avoit dessein de les exclure du Conseil d'Etat, & de les faire renvoyer en Flandre, & comme il faisoit tout avec hauteur, il

s'en estoit vanté publiquement. Ils estoient d'ailleurs informez par ses propres Médecins qu'il ne pouvoit pas vivre longtemps ; ainsi ils s'estoient unis pour empêcher qu'il ne pût joindre le Roy & conferer avec lui. Le voyage d'Arragon produisoit l'effet qu'ils prétendoient, c'est ce qui les avoit porté à le proposer.

Ximenez , après avoir félicité le Roy sur son heureuse arrivée, répondit en peu de mots, qu'il estoit indubitable que si Sa Majesté vouloit regner paisiblement en Espagne , il falloit en éloigner l'Infant , qu'autrement il ne lui seroit pas possible de s'en absenter ; que les Espagnols ne fussent tentez de l'élever sur le Trône où il avoit esté destiné par le premier testament de son ayeul : Que par la même raison & pour éviter le même inconvenient , il ne falloit l'envoyer ni dans les Pays-Bas , ni en Italie ; mais en Allemagne , où l'Empereur son ayeul se feroit un plaisir de l'élever. Cet avis de Ximenez fut depuis exactement suivi.

Quant au second chef de la consultation , le Cardinal répondit que le sort en avoit décidé, & que Sa Majesté ayant esté comme forcée par la tempeste de débarquer sur les costes des Asturies, qui dépendoient de la Castille, les Arragonois

n'auroient aucun lieu de trouver à redire s'il commençoit par l'endroit où la Providence l'avoit conduit. Cet avis fut encore suivi ; mais les Seigneurs Flamans firent naître tant d'incidens & retinrent si long-temps le Roy par les chemins, qu'ils vinrent à bout de leur dessein, & firent en sorte que Ximenez ne pût jamais joindre le Roy.

Cependant comme le Cardinal parloit assez hautement du dessein qu'il avoit de faire renvoyer en Flandre les Seigneurs Flamans ; ces Seigneurs, selon le genie de leur Pays, ne se cachotent pas beaucoup de celui qu'ils avoient de le faire renvoyer à son Eglise si la mort ne les délivroit pas bien-tost de cet homme inflexible, & naturellement ennemi de la Noblesse.

Ces dispositions peu favorables au Cardinal donnerent lieu à Antoine de Rojas, Archevesque de Grénade, de faire une démarche qui eût donné bien du chagrin à Ximenez si elle eût réüssi. Rojas estoit Président du Conseil de Castille, & en secret grand ennemi de Ximenez. Comme la maladie du Cardinal l'empeschoit d'assister régulièrement au Conseil, l'Archevesque se prévalant de son absence, remontra si fortement l'in-

terest que tous en general & chacun en particulier avoit d'aller au plustost saluer le Roy , que la compagnie qui n'ignoroit pas que le Cardinal n'estoit pas en état de se mettre à sa tête , suivit le sentiment de l'Archevesque. Il fit plus, comme il avoit dessein d'y mener l'Infant, il le proposa au Marquis d'Aguilar son Gouverneur , qui l'ayant refusé , à moins qu'on ne luy fît voir un ordre exprés du Roy ou du Cardinal , la Compagnie ne laissa pas de se mettre en chemin.

Le Cardinal ne l'eût pas plustost appris qu'il lui dépêcha un courier avec deux Lettres du Roy par lesquelles il déclaroit précisément que le Conseil attendroit pour venir le saluer que Ximenez fût en état de se mettre à la tête de la compagnie. Le President qui avoit son excuse toute preste , prise de la maladie de Ximenez qui le mettoit dans une impuissance absoluë de sortir d'Aranda , ne laissa pas de passer outre avec le Conseil. Mais Ximenez écrivit fortement au Roy pour le prier de lui permettre de finir sa Régence avec la même autorité qu'il avoit conservée jusques alors. Il ajouta que si avant l'arrivée de Sa Majesté les Conseillers d'Etat eussent pris la liberté de lui desobéir , il les eût tous déposés à l'heure même.

Le Roy qui ne trouvoit rien que de juste dans sa demande, écrivit au Conseil de retourner sur ses pas & de ne se présenter devant luy que lorsque le Cardinal seroit en état de le lui présenter. Cette lettre mortifia étrangement le Président & le Conseil, mais l'ordre estoit trop précis pour se dispenser d'y obéir. L'on retourna à Aranda, où Ximenez, bien loin de leur insulter comme ils l'aprehendoient, diminua leur confusion autant qu'il lui fut possible. C'estoit une de ses maximes, il soutenoit avec la dernière force ce qu'il croyoit estre de son rang & de sa dignité, mais quand il avoit une fois obtenu ce qu'il prétendoit, il ne s'en prévaloit jamais pour opprimer ses inférieurs, ou pour s'élever au dessus d'eux plus qu'il n'avoit coutume de faire.

Cependant Ximenez ayant appris que le Roy avoit dessein de convoquer les Etats de Castille pour la fin de Decembre dans le dessein de s'y faire reconnoître Roy solidairement avec la Reine sa mere, & que l'on destinoit Valladolid pour y tenir cette Assemblée, il ne put s'empêcher de trouver étrange que l'on eût pris ces deux résolutions sans les lui communiquer, & comme il les trouvoit l'une & l'autre hors de saison, il en écri-

vit au Roy. Il lui representoit qu'avant que d'assembler les Etats, il estoit absolument nécessaire que Sa Majesté se donnât le temps de connoître le génie des Espagnols, leurs loix, leurs mœurs & leurs coutumes; les interets des Grands, leurs liaisons, leurs intrigues, leurs prétentions, leurs forces. Que la tenuë des Etats estoit une démarche bien délicate pour un Souverain élevé hors du païs, & qui n'avoit pas encore pris possession de sa Couronne. Que rien ne pressoit de tenir cette Assemblée; qu'on y feroit toujours à temps. Il remontroit ensuite, que quand l'on auroit à la tenir dans le temps marqué par Sa Majesté, Valladolid n'étoit pas un lieu propre pour le grand concours de monde qui ne manqueroit pas de s'y trouver, & que Segovic étoit incomparablement plus commode.

Parmi les grandes qualitez de Ximenez, il y avoit un deffaut. Il estoit le plus ardent de tous les hommes à presser l'exécution de ce qu'il avoit une fois projeté. Il ne s'accommodoit dans ces occasions ni au temps ni aux circonstances. Cette ardeur l'avoit souvent jetté dans de grands inconveniens, dont sa bonne fortune l'avoit toujours tiré avec succès.

Il n'en arriva pas de même dans la con-

jōñcture dont nous parlons. Une des principales raisons qu'il allégua pour ne point tenir les Etats & qu'il pressa le plus vivement , fut qu'il falloit au préalable renvoyer tous les Seigneurs Flamans, parce que les Espagnols qui ne manqueroient pas de se prévaloir de la liberté & de l'autorité des Etats , ne souffriroient jamais que les premières places du Conseil, & les principales Charges de la Maison de leur Roy fussent occupées par des Etrangers.

Le conseil estoit bon & l'événement fit voir que l'on eust bien fait de le suivre; mais le succès fit voir aussi qu'il avoit esté donné à contre-temps. Le Roy n'eust pas la force de cacher aux intéressés les conseils que Ximenez luy donnoit à leur desavantage; il avoit pour les Flamans ses compatriotes la même tendresse que Ximenez avoit pour les Espagnols , & il trouvoit une dureté insupportable à l'obliger de se défaire de tant de Seigneurs dont il avoit éprouvé la fidélité , & avec lesquels il avoit esté élevé dès sa plus tendre jeunesse ; cela commença à lui rendre odieux & les conseils & celui qui les donnoit.

Les Flamans profiterent de ce foible que leur Roy avoit pour eux, & dans ce moment même le Cardinal de Tortose ;

la Chau , Amerstorf , le Chancelier Sauvage , le Grand Ecuyer Lanoy , le Referendaire Gatinara & Chièvres le plus puissant & le plus intéressé de tous à la disgrâce de Ximenez , firent résoudre le Roy à tenir les Etats dans le temps marqué , & à les tenir à Valladolid , contre le sentiment de Ximenez.

Le Cardinal regarda cette demarche comme le présage de sa disgrâce ; & pour la conjurer il demanda , il pressa , il sollicita la permission d'aller trouver le Roy , mais elle luy fut toujours refusée , sous prétexte de sa santé qui ne luy permettoit pas de faire un si long voyage. L'excuse estoit d'autant moins satisfaisante , que dans ce mesme temps il fut obligé de partir pour Valladolid. Ximenez y avoit fait retenir pour soy le logis du Docteur Bernardin qui estoit commode pour un malade , parcequ'il estoit éloigné du bruit ; mais Terremonde , Gentilhomme Flamand , Marechal des logis de la Cour , s'y opposa , & afin que le Cardinal eust moins de lieu de s'en plaindre , il le fit marquer pour la Reine Germaine. Ce procedé le choqua d'autant plus , qu'il sçut que c'estoit à l'instigation du Duc d'Alve qu'on luy avoit joué cette piece. Sur cela il se picqua d'honneur , & pour n'en avoir pas

le démenti, il en écrivit au Roy & à la Reine, & les pria d'avoir égard à son indisposition; il en reçut toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter; & la maison luy fut laissée. Mais Terremonde qui avoit entrepris de le chagriner luy fit un autre tour, qui fut de loger son train dans un Bourg assez éloigné de Valladolid, pour empêcher qu'il ne fust servi de ses domestiques avec toute l'assiduité nécessaire à un malade.

Ximenez s'en plaignit hautement, & on luy entendit dire qu'il n'avoit jamais esté traité de la sorte, non pas même lorsqu'il n'estoit que simple Confesseur de la Reine Isabelle, & qu'il estoit tres éloigné de luy avoir rendu les services qu'il avoit rendu depuis au Roy & à la Couronne de Castille. Il luy échapa même de parler satiriquement de l'état présent de la Cour. Il est toujours dangereux de se plaindre du Gouvernement, mais il l'est encore plus pour ceux qui sont menacez d'une disgrâce, parce que les interessez à leur perte, profitent de tout, empoisonnent tout.

Gomez
Livre 7.

Ce fut ce qui arriva à Ximenez, les Seigneurs Flamands, qui ne perdoient aucune occasion de luy nuire, se servirent de ses plaintes pour aigrir contre luy l'esprit

du Roy. Ils luy représenterent que l'insolence de Ximenez estoit venue à un point qu'elle ne pouvoit plus estre dissimulée ; qu'il estoit bon de luy faire comprendre qu'on estoit en estat de se passer de luy ; qu'ayant une fois desaprouvé la tenuë des Etats , il n'épargneroit rien pour en empêcher le succès ; quand ce ne seroit que pour verifiser ses conjectures & pour mettre le Roy dans une necessité absolue de dépendre de ses conseils & d'en passer par tout où il luy plairoit ; qu'on ne pouvoit donc se dispenser de l'en exclurre , qu'on ne pouvoit rien faire de plus agréable à toute la Noblesse de Castille que de luy sacrifier un homme qui l'avoit toujours traitée en veritable tyran ; que c'estoit l'unique moyen de se disculper de ses violences & de faire connoistre à toute l'Espagne que Sa Majesté n'y avoit point de part.

Le Roy eut beaucoup de peine à traiter si durement un homme à qui il ne pouvoit pas nier qu'il n'eust les dernières obligations ; mais les Seigneurs Flamans luy ayant fait comprendre que de l'humeur dont estoit Ximenez , il falloit ou qu'il le leur sacrifiait ou qu'il se resolut à les luy sacrifier tous tant qu'ils estoient, il prit enfin la resolution de luy écrire cette

du Cardinal Ximenez. Liv. VI. 397
terrible lettre qui fut la cause de sa mort,

Sa Majesté luy mandoit qu'Elle avoit fait dessein avant la tenuë des Etats d'aller à Tordeillas pour y rendre ses devoirs à la Reine sa mère ; qu'Elle passeroit à Moyados où elle le prioit de se rendre, pour conferer avec luy sur la maniere dont Elle avoit à se gouverner. Elle ajoûtoit qu'après qu'Elle auroit pris ses conseils & ses instructions, il estoit juste de le décharger du poids des affaires, afin qu'il pust s'occuper uniquement du soin de sa santé & passer tranquillement le reste de ses jours dans son Diocèse. Que Dieu seul pouvoit le recompenser des grands services qu'il avoit rendus à l'Etat, que pour luy il l'honoreroit toute sa vie comme son pere.

Par malheur pour Ximenez la fièvre l'avoit repris le jour precedent, mais ce fut bien pis quand en ouvrant la lettre, il reconnut qu'elle estoit écrite de la main de Mota qu'il avoit destiné pour son successeur, & que le Roy n'avoit fait que la signer. Tant d'ingratitude de la part de Mota, tant de services si mal recompensez, une disgrâce si précipitée & si peu attendue, tout cela estant joint ensemble, l'emporta dans son esprit, tout grand & tout fort qu'il estoit, sur tout ce que l'ex-

perience & la raison y purent opposer. Sa fièvre en redoubla. Alors détrompé du monde, il rappella tous les grands sentimens de piété qu'on avoit lieu d'attendre de la haute probité dont il avoit toujours fait profession, & mourut le jour mesme, c'est à dire le 8^e de Novembre de l'année 1517. âgé de 81 an, 22. ans après qu'il eut esté élevé à l'Archevesché de Toledé, & 22 mois après qu'il eut esté appelé à la Regence de la Castille.

Les soulevemens & les guerres civiles qui penserent désoler la Castile quelque temps après sa mort, sont des preuves certaines que le conseil qui causa sa disgrâce ne devoit pas estre rejeté. Son autorité & ses conseils manquerent à Charles au plus fort de ses besoins, & il reconnut, mais trop tard, qu'il avoit perdu plus qu'il ne pensoit en le perdant, & en ne recevant pas au moins ses instructions avant sa mort.

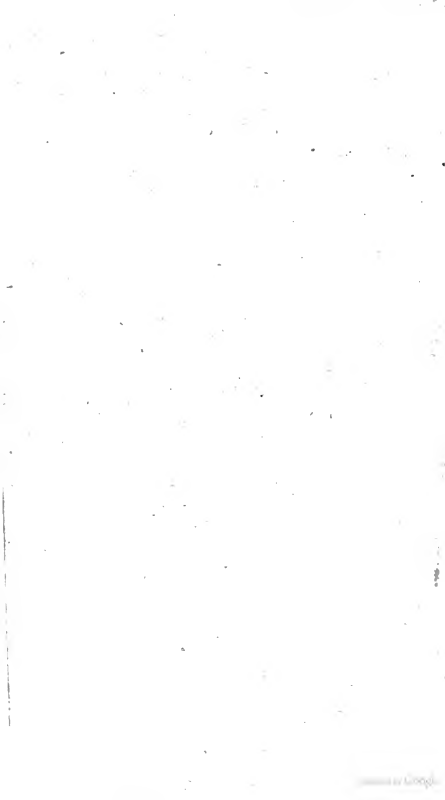
Les amis & les ennemis de Ximenez avoient à l'envie que l'Espagne n'avoit jamais produit un plus grand homme. Il parut tel dans tous les états de sa vie. Grand Religieux, grand Evêque, grand Ministre d'État; prudent, sage, sçavant, prévoyant, entreprenant, toujours heureux, excepté dans les derniers momens

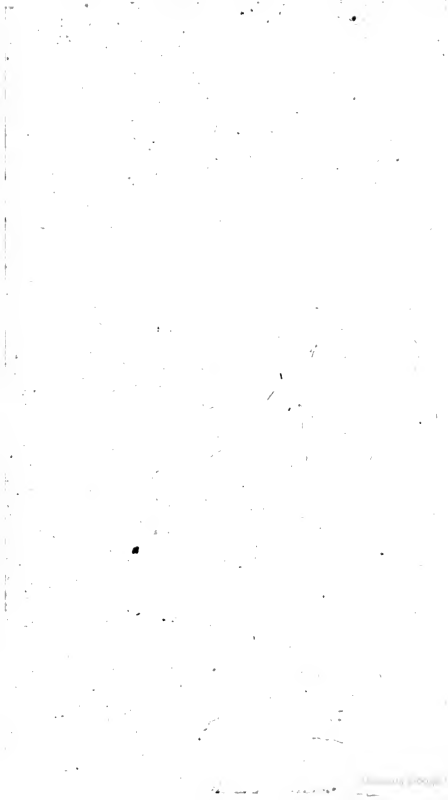
du Cardinal Ximenez. Liv. VI. 399
de sa vie. Il y a lieu de croire que la Pro-
vidence le permit ainsi, afin que son esprit
& son cœur n'estant plus partagez entre
Dieu & le monde, il pust estre encore
grand dans le Ciel. C'est en peu de mots
à quoy se réduit l'Histoire de sa vie que
l'on vient de raconter.

Fin de la seconde Partie.



MAG 2020087







12427



